Google

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse http://books.google.com

LES
ŒUVRES
DU Sr
ROUSSEAU,
TOME I.
CONTENANT SES
POËSIES.

A ROTTERDAM,
CHEZ FRITSCH ET BÖHM,
MDCCXII.

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
11 APR 1951
OF OXFORD

AVERTISSEMENT.

NOus nous aquitons aujourd'hui de l'engagement que nous avions pris il y a quelque tems envers le Public, en lui promettant une Edition des *Oeuvres* de Mr. ROUSSEAU.

Quoiqu'il vienne d'en publier une lui-même à *Soleure*, nous ne craignons point qu'elle ait ralenti l'ardeur qu'on témoignoit de tous cotés de voir la nôtre. Nous ne doutons pas même qu'elle ne ſoit reçue avec autant de ſatisfaction, qu'on la ſouhaitoit avec empreſſement.

En éfet, celle-ci a de ſi grands avantages ſur la ſienne, tant par raport à la quantité de Piéces qu'elle contient, que par raport à l'exactitude & à la correction avec laquelle elle eſt faite, qu'elles ne ſont nullement comparables.

Sans entrer ici dans un détail exact & circonſtancié de tout ce qui lui eſt particulier, il nous ſufit d'avertir le Lecteur qu'elle contient CXXV. *Pieces* plus que l'Edition de *Soleure*; ſavoir, VI. ODES *Sacrées*, & II. *Profanes*, VI. CANTATES, VI. RONDEAUX, III. SONNETS, LXXVI. EPIGRAMMES, II. OPE'RA, III. COME'DIES, XVIII. *autres* PIE'CES *de divers genres*, dont quelques-unes ſont aſſez étendues, comme l'*Incrédule* & la *Franc* ***. Enfin les *Fameux* COUPLETS, qui ont fait tant de bruit à Paris, par le *Procés Criminel* qu'ils ont atiré à leur Auteur; & le MEMOIRE par lequel il a prétendu s'en juſtifier, en les atribuant à Mr. SAURIN *de l'Académie Roiale des Sciences*.

Nous devons néanmoins reconnoître ici, que l'Edition de *Soleure*, ne nous a point été inutile. Elle nous a servie à corriger divers endroits corrompus, & à restituer quelques Vers oubliés par les Copistes; & nous avoüons de bonne foi, que nous en avons tiré environ *quinze Piéces*, qui ne se trouvoient point dans les deux Manuscrits que nous avions reçus de *Paris*; entre autres *l'Adieu aux Muses* & le *Torticolis*.

Et afin de donner au Public la satisfaction de trouver ici un Recueil général de toutes les Compositions de Mr. ROUSSEAU, & de ne le priver d'aucune de ses Piéces, nous n'avons point fait de dificulté de joindre à notre Edition la PREFACE qu'il a mise à la tête de la sienne, & qu'on trouvera immédiatement après cet *Avertissement*, quoiqu'il nous y impute fort injustement diverses choses, dont il nous importe de nous justifier auprès du Public, & dont nous ne doutons point qu'il ne nous décharge, dès qu'il saura quel a été notre procédé à son égard.

Au mois de *Juillet dernier*, nous fîmes avertir dans les *Gazettes*, que nous nous préparions à donner au Public une Edition des *Ouvrages* du Sr. ROUSSEAU, avec l'ANTI-ROUSSEAU. Et quelque tems après * nous reçumes la *Lettre* suivante, que Mr. ROUSSEAU nous fit l'honneur de nous écrire de *Soleure* le 13. Août 1711.

* *Le 27. Août* 1711.

AVERTISSEMENT.

LETTRE DE Mr. ROUSSEAU.

» *J'ai été très-surpris de voir dans vos Gazettes, que* » *mes Oeuvres vraïes ou supposées étoient prêtes de voir* » *le jour, & je l'ai été bien davantage d'aprendre* » *que dans un Païs où les lettres sont en quelque re-* » *commandation, deux Libraires ne faisoient point de* » *dificulté d'imprimer un Homme vivant sans savoir* » *de lui s'il le trouvoit bon. Je ne sai si vous avez* » *cru que la Guerre qui est entre nos deux Nations,* » *vous mettoit en droit de profiter d'un vol qui m'a* » *été fait. Si cela est, permettez-moi de vous dire* » *que vous vous êtes trompés, les gens de lettres n'aiant* » *jamais été compris, que je sache, dans les querel-* » *les des Puissances, & les Auteurs aiant de tout* » *tems regardé les Libraires comme les Dépositaires,* » *& non comme les Voleurs de leurs Ouvrages. Le* » *tort que vous me faites en cela, est d'autant plus* » *considérable, que je sai par des avis certains, que* » *celui qui vous a choisis pour Complices de son Lar-* » *cin, ne s'est pas contenté d'altérer & de corrompre* » *le peu de Piéces de moi qu'il a pu ramasser, mais que* » *par une malice abominable il y a joint quantité* » *d'Ouvrages grossiers & libertins, auxquels je n'ai* » *jamais eu la moindre part. Ainsi, Messieurs, non* » *seulement vous ofensez cruellement un Homme qui* » *ne vous a jamais fait de mal; mais vous abusez* » *le Public, qui doit toujours être respecté, sans avoir* » *d'autre garand de votre conduite qu'un Homme,* » *pour lequel ce même Public n'a jamais eu que du* » *mépris. Vous êtes les maîtres de faire paroître cet-* » *te coupable Edition: mais si vous le faites, je vous* » *répons par avance, Messieurs, de l'exécration éter-* » *nelle de tous les honnêtes gens, non pas contre moi,* » *qui trouverai peut-être plus d'un moien de me la-* » *ver d'une si noire imposture, mais contre ceux qui*

» n'auront pas eu honte de la conſacrer par l'impreſſion.
» Il ne faut pas que vous eſpériez, Meſſieurs, d'é-
» tablir votre fortune en publiant des Ouvrages faits
» pour la Canaille, tels que le ſont ceux qu'on a l'im-
» pudente de m'atribuer. Les honnêtes gens ne meu-
» blent pas volontiers leurs Bibliothéques de ces hon-
» teuſes rapſodies, qui ne décrient pas moins le Li-
» braire qui les imprime, que l'Auteur qui les a fai-
» tes, & vous vous apercevrez peut-être dans les ſuites
» que l'on vous a fait un préſent plus propre à décrier
» votre crédit, qu'à l'augmenter.

» Je ne vous parle point du Volume d'injures que vous
» promettez contre moi ſous le titre d'Anti-Rouſ-
» ſeau. Vous ne pouvez mieux me venger de mes
» Ennemis qu'en publiant les infamies dont ils ſont
» capables, & j'aurois mauvaiſe grace d'exiger de
» la médiſance de ces petits barbouilleurs de papier une
» retenuë, qu'ils n'ont pas pour les Têtes les plus ſacrées.
» Pour ce qui eſt de vous, Meſſieurs, ſi vous êtes,
» comme je le crois, aſſez gens d'honneur pour faire
» cas de mes avis, j'eſpére que le Public vous en ſaura
» gré, & je vous en ſerai très-obligé en particulie.
» Si au contraire vous jugez à propos de paſſer outre
» à l'Edition d'un Ouvrage que je vous déclare n'ê-
» tre point de moi, vous pouvez encore y ajouter
» cette Lettre dont vous ne ſauriez douter que je ne
» ſois l'Auteur, puiſque je la ſigne, & que je veux
» bien vous y aſſurer que je ſuis, &c.

AVERTISSEMENT.

NOUS LUI RE'PONDÎMES*.

» *Qu'il étoit vrai que nous imprimions ſes Ouvrages ;*
» *mais que c'étoit avec la plus grande injuſtice du*
» *monde , qu'il nous regardoit comme Complices du*
» *Larcin , qu'il prétendoit lui en avoir été fait ; puiſ-*
» *que nous les imprimions ſur* deux diférens Manuſ-
» crits , *qui nous avoient été envoiés de Paris , par*
» deux diférentes perſonnes.

» *Que quand bien même nous ne les aurions pas im-*
» *primés , un de nos Confrères d'Amſterdam , à qui*
» *l'on en avoit ofert un* troiſiéme , *l'auroit fait , ſi*
» *nous ne l'avions prévenu par l'Avertiſſement que nous*
» *avions fait mettre dans les Gazettes.*

» *Que Mr.* DU FRESNY , *en aiant inſéré une bon-*
» *ne partie dans ſes* Mercures , *c'étoit une preuve*
» *que ſes Poëſies n'étoient pas rares à Paris.*

» *Que ſes Ouvrages étant ainſi répandus dans le mon-*
» *de , il n'en étoit plus le maître , & par conſéquent ,*
» *qu'il ſe plaignoit à tort , qu'on les lui eut volés.*

» *A l'égard de l'*Anti-Rouſſeau *dont il ſe plaignoit*
» *avec raiſon , ſans cependant l'avoir vu , comme d'une*
» Satire *très-violente contre lui ; nous lui ofrions*
» *d'imprimer les* Réponſes *qu'il trouveroit à-propos*
» *d'y faire , quelques piquantes qu'elles puſſent être.*

» *Nous le priions de nous envoier une liſte de tous les*
» *Ouvrages qu'il avoüoit , nous engageant d'en donner*
» *avis au Public. Nous lui demandions en même tems*
» *le* Torticolis *&* l'Adieu aux Muſes, *qui nous*
» *manquoient , en lui promettant d'en avoir toute la re-*
» *connoiſſance poſſible.*

» *Enfin nous lui mandions , que nous ſuſpendrions no-*
» *tre impreſſion de quinze jours , afin de lui donner le*
» *tems de nous faire réponſe , pour nous y conformer.*

Ce fut en vain que nous atendîmes cette *Réponſe.* Elle ne vint point ; & nous reprîmes no-

* *Le 1. Septembre 1711.*

tre Edition, que nous avions interrompuë.

Quelque ſoin que Mr. ROUSSEAU prenne aujourd'hui de la décrier, nous eſpérons qu'il n'y réuſſira pas. Qu'il l'apelle *impudente* tant qu'il voudra; cela ne nous regarde point. C'eſt un reproche qui doit le toucher plus que nous. Il a beau dire qu'on y a inſeré *divers Ouvrages infames & groſſiers, qu'on fait paſſer ſous ſon nom*; il n'aura pas le plaiſir d'en être cru ſur ſa parole, & l'on n'oubliera pas, qu'il lui étoit le plus facile du monde d'empêcher qu'on ne lui atribuât quelque Piéce étrangére, en nous envoiant un *état* exact de toutes celles qu'il reconnoiſſoit pour être de ſa compoſition. Et ſi par hazard, il s'en trouvoit ici quelques-unes qui ne lui apartinſſent point, ce que nous ne croions pourtant pas, il ne doit s'en prendre qu'à lui-même, puiſque c'eſt ſa pure faute.

Il nous eſt fort indiférent que ce ſoient ſes *Amis* ou ſes *Ennemis* qui aient fait la *Collection* de ſes Ouvrages. Comme cela ne nous touche point, nous ne devons pas en répondre. Nous ne pouvons néanmoins nous diſpenſer de dire ici, que nous ne ſaurions nous perſuader que ce ſoient ſes *Ennemis* qui aient pris cette peine *pour le flétrir*, comme il l'avance. Outre qu'un tel ſoin eſt plutôt un *ſervice* qu'une *injure*, nous pouvons prouver le contraire à tout le monde, & nous avons même de quoi le deſabuſer lui-même là-deſſus. C'eſt dans cette vue que nous alons raporter l'*Avertiſſement*, qui eſt à la tête d'un des deux *Manuſcrits*, que nous avons reçu de France: le voici.

» *Voici les Oeuvres de Mr.* ROUSSEAU, *Poëte auſſi* » *fameux par ſon bel Eſprit, que par ſes malheurs. Je* » *puis aſſurer le Public que cette Edition eſt exacte,* » *& qu'il ne s'y trouvera aucune Piéce qui ne ſoit de lui,* » *& telle qu'il les donnoit lui-même à ſes intimes Amis.*

» *Elle eſt plus ample qu'on ne peut jamais eſpérer de l'a-*
» *voir, quand ce ſeroit de lui-même, puis qu'il y a*
» *beaucoup d'*Epigrammes *& même d'*autres Poë-
» ſies, *qu'il ne voudra jamais avoüer, ſoit par raport à*
» *la liberté de la matière, ou parce qu'elles intéreſſent*
» *des Perſonnes, qu'il a intérêt de ménager. C'eſt tout ce*
» *qui eſt de mon Miniſtére; car pour l'excellence de*
» *l'Ouvrage, la Renommée ne permet pas d'en douter.*

Ce n'eſt point là, comme on le voit, le langage d'un *Ennemi* qui cherchoit à *le flétrir*. On y parle de lui trop avantageuſement: & ſon reproche nous paroit trop foible pour mériter beaucoup d'atention.

Celui qu'il fait à quelques Perſonnes *a front large*, pour nous ſervir de ſes propres termes, ne nous paroit pas mieux fondé. *Il faloit trouver quelqu'un*, dit-il, *qui eut le front aſſez large pour ſe rendre Caution* de mes Ouvrages *en l'état* où on les a *mis*, & *pour ſe vouloir charger de toutes les ordures & de toutes les iniquitez du Peuple.*

Sans examiner ſi c'eſt avec juſtice qu'il donne ce nom à des Ouvrages, qu'il ſait être véritablement de ſa compoſition, quelque ſoin qu'il prenne de les deſavoüer, nous nous contenterons de lui dire, ſans entrer dans cet examen, que ſi ce reproche étoit tant ſoit peu fondé, il tomberoit ſur trop de monde, & par conſequent ne ſignifieroit rien. A t-il oublié que ſes Ouvrages ſont répandus à la Conr & à la Ville, & qu'il y en a un ſi grand nombre d'exemplaires à Paris, qu'il n'eſt pas fort dificile d'en avoir? Le Manuſcrit qu'on en ofroit à Amſterdam, auſſi-bien qu'un autre qu'on vouloit nous envoier d'Angleterre, avec des notes ſur les fameux *Couplets* que nous avons refuſé d'acepter, parce que les nôtres nous ſufiſoient, ne nous permettent pas d'en douter.

D'ailleurs, nous n'avons jamais eu beſoin de *Caution* de la certitude de ſes Ouvrages. Quand même ils ne ſeroient pas auſſi communs dans le monde, qu'ils le ſont, les deux Manuſcrits que nous avions en main, nous les certifioient aſſez, ſans avoir recours à des *Cautions* qui ne nous en auroient rendus guére plus certains, ni plus aſſurés. Et ſi nous avions eu le moindre petit doute là-deſſus, la ſeule lecture de ſes Piéces, inſerées par Mr. DU FRESNY dans ſes *Mercures*, avant même que nous ſongeaſſions à imprimer cet Ouvrage, n'étoit-elle pas plus que ſufiſante pour nous raſſurer, & pour nous convaincre que nos Manuſcrits contenoient véritablement *les Oeuvres* de Mr. ROUSSEAU ?

Au reſte, s'il y a quelques Piéces, que la trop grande liberté l'engage à deſavoüer; la beauté des images, l'énergie des expreſſions, & l'heureux tour qu'il ſait donner aux moindres choſes dans les Ouvrages qu'il avoue, feront juger au Lecteur, que toutes celles que nous donnons, ſont véritablement de lui, puiſque ſans contredit à la licence près, ce ne ſont pas les moindres de ce Recueil.

PREFACE
DU
Sr. ROUSSEAU,
QUI EST A LA TESTE DE
L'EDITION DE SOLEURE.

VOICI enfin une Edition fidéle du petit nombre d'Ouvrages qui m'ont aquis malgré moi la qualité d'Auteur, & qui n'auroient peut-être jamais vu le jour, du moins pendant ma vie, ſi mes ennemis en avoient toujours fait auſſi peu de cas que j'en ai fait moi-même. En éfet, ſans vouloir faire parade de ma modeſtie, je puis aſſurer que depuis qu'on s'eſt aviſé de parler de mes Ecrits dans le monde, ni l'aprobation de quantité de Perſonnes illuſtres qui ont ſouvent ſouhaité de les entendre, ni même les loüanges chagrines de pluſieurs Beaux-Eſprits, qui ne m'ont pas jugé indigne de leur mauvaiſe humeur, n'ont jamais pu m'inſpirer cette bonne opinion ſi ordinaire aux Auteurs qui ſe font imprimer; & quelque peine que je me ſois toujours donnée à travailler mes Ouvrages, j'avouerai de bonne foi, qu'il m'eſt rarement arrivé d'en faire quelqu'un dont j'aie été content. Auſſi, loin de me faire un mérite d'avoir réſiſté ſi long-temps aux inſtances que mes Amis m'ont faites de les publier, je confeſſerai, ſi l'on veut, qu'il y a eu dans ma réſiſtance autant de vanité que de modeſtie, & peut-

être ſi j'en avois été le Maître, n'aurois-je jamais conſenti à les mettre au jour, perſuadé comme je le ſuis, qu'un Ecrivain un peu ſoigneux de ſa gloire n'a jamais trop de la moitié de ſa vie pour faire un Livre, & de l'autre moitié pour le corriger.

Mais ce qui juſqu'ici a peut-être été une modération digne de loüange, deviendroit aujourd'hui une inſenſibilité tout-à-fait inexcuſable, par l'abus qu'une cabale de gens envenimés continue tous les jours de faire de ma retenue & de mon indiférence pour mes Ecrits. La malice la plus étudiée ne ſauroit rien ajoûter aux rafinemens que leur malheureuſe induſtrie a ſu mettre en œuvre pour les rendre odieux ou mépriſables; tantot par des aplications malignes; tantot par des titres inſolens; le plus ſouvent en me prêtant leurs propres vers; & toujours en défigurant les miens d'une maniére à les rendre auſſi ridicules que les leurs. Je ne parle point de toutes les impertinences qui courent depuis dix ans ſous mon nom. De tout tems l'ignorance & la crédulité populaire ſont en droit de charger les Auteurs un peu connus des ſotiſes de ceux qui ne le ſont point; & ſans remonter plus haut, je me ſouviens que Mr. Deſpréaux m'a montré pluſieurs fois pour me conſoler, des Satires de l'Abé Cotin & d'autres Ecrivains du même ordre, que bien des gens aſſuroient encore être de Mr. Deſpréaux, ſur la foi de quantité d'Editions étrangéres, où elles ſe trouvent imprimées pêle-mêle avec ſes autres Ecrits. Ce que je ne raporte pas pour vouloir me mettre en parallèle avec un auſſi grand Maître, de qui je tiens à honneur d'avoir apris tout le peu que je ſai du métier de la Poëſie; mais pour faire voir que je n'ai pas été le ſeul Martir des Cotins de mon ſiécle, & que les perſonnes ſages ne doivent jamais juger d'un Auteur ſur ce que le bruit commun lui atribue, mais ſeulement ſur les Ouvrages qu'il reconnoit & qu'il publie lui-même.

Ces conſidérations avoient déja fort ébranlé la réſolution que j'avois faite de laiſſer repoſer mon Livre ſuivant

le précepte d'Horace, ou du moins d'atendre que je puſſe l'augmenter de quelques nouvelles Allégories qui ſont commencées il y a déja long-tems. Mais j'avoue que toute ma fermeté a achevé de m'abandonner à la nouvelle de cette impudente Edition, annoncée il y a ſix mois dans les Gazettes de Hollande, & que tout ce qu'il y a dans Paris de Poëtes réprouvés, regardent d'avance comme le ſceau qui doit faire paſſer leurs menſonges à la Poſtérité. A la vérité, le Sr. du Freſny leur Confrére, leur avoit déja donné un avantgout de cette joie future. Tout le monde ſait à préſent, que le Sr. du Freſny a ſuccédé à Mr. de Viſe dans le glorieux emploi d'Auteur du Mercure Galant, & qu'il a toutes les qualités que les Amis du défunt pouvoient déſirer pour faire long-temps regréter ſon Prédéceſſeur. Je fus averti dès le mois d'Avril dernier, que ce galant homme ſe donnoit la liberté d'imprimer piéce à piéce mes Ouvrages habillés à ſa mode, & au gout des honnêtes gens à qui il vouloit faire plaiſir. Je lui écrivis * ſur cela auſſi civilement que j'aurois pu faire à un Auteur qui auroit mérité quelques égards. Il ne jugea pas à-propos de m'honorer d'une réponſe. Au contraire, il recommença de plus belle à uſer de mes vers comme d'un bien dont il auroit obtenu la confiſcation, & il a continué de vivre de ſa proie juſqu'à ce qu'elle lui ait manqué tout-à-fait. Enſorte qu'une partie de mes Ecrits a déja eu l'honneur de paroître ſous les enſeignes du Sr. du Freſny, & de groſſir un Livre qui aprés quarante années de poſſeſſion, ſe maintient toujours fiérement dans la place qu'un Auteur lui a aſſignée au deſſous du rien.

C'en étoit bien aſſez pour deshonorer des Ouvrages meilleurs que les miens. Mais il n'étoit pas ſeulement queſtion de les flétrir pour un tems, il faloit perpétuer en quelque ſorte cette flétriſſure, en les ramaſſant en un corps, & en y joignant toutes les infamies & toutes les groſſieretés que

* On trouve cette *Lettre* après cette *Preface*.

mes Ennemis ont intérêt de faire paſſer ſous mon nom. Cela ne ſe pouvoit pas en France, & comme les Libraires de Hollande ſont tous les jours atrapés aux Libelles que ces Meſſieurs leur envoient, il faloit trouver quelqu'un qui eut le front aſſez large pour ſe rendre caution de celui-ci, en l'état où ils l'ont mis, & pour ſe vouloir charger, s'il faut ainſi dire, de toutes les ordures & de toutes les iniquités du Peuple. Véritablement ils ne pouvoient jetter les yeux ſur un ſujet plus propre à cela que celui qu'ils ont choiſi; homme acoutumé à ne rougir de rien; & que la baſſeſſe de ſes mœurs, auſſi bien que de ſon ſtile, a rendu ſi mépriſable, que perſonne n'oſe l'avoüer ni pour ami, ni pour ennemi. Il y a vint ans qu'il cherche à s'atirer quelque Adverſaire qui le puiſſe faire connoître, ſemblable à cet Impertinent, dont il eſt parlé dans Tacite, qui ataquoit les plus honnêtes gens de Rome, ut magnis inimicitiis clarescceret, & il a eu le malheur de n'ofenſer perſonne en déchirant tout le monde. Je ne prétens point le tirer de la foule de ſes ſemblables, & je ſuis perſuadé que c'eſt faire honneur à des hommes de cette trempe que de parler d'eux, même avec mépris. Il me ſufit que le Public ſoit informé du tort qu'on m'a voulu faire, & qu'il puiſſe être une bonne fois en état de juger de la diférence qu'il y a de mon langage à celui que l'impoſture m'atribue.

C'eſt le but que je me propoſe en donnant cette Edition, dans laquelle j'ai ramaſſé tout le peu de Vers dont je ſuis véritablement l'Auteur; à la réſerve de quelques Pſeaumes, qui ſont moins travaillés que le reſte, & de trente deux Epigrames que je trouve moi-même un peu trop libres pour être imprimées avec des piéces plus ſérieuſes; quoi qu'elles ſoient infiniment moins hardies que quantité d'Ouvrages de cette eſpéce, qui ont eu pour Auteurs des gens d'un mérite & d'une probité hors d'ateinte. Car ſi l'on veut parler ſans prévention, on conviendra, que rien n'eſt plus téméraire que de vouloir juger des mœurs d'un homme par le plus ou le moins de liberté qu'il ſe donne quelquefois en écrivant; & quoique

la Morale Chrétienne ait raiſon de condanner ces ſortes de libertés, il eſt certain que la Morale du monde leur a toujours fait grace, ſur tout lors que les Auteurs ont pris ſoin d'éviter les termes groſſiers, & qui pouvoient choquer la bienſéance ordinaire. L'Antiquité nous a conſervé des Epigrames *de* Platon, *qui paſſeroient aujourd'hui pour très-ſcandaleuſes. Cela n'a pas empéché que* Platon *n'ait été regardé dans tous les tems comme le plus ſage des Philoſophes; & que* Virgile *n'en a pas moins paſſé pour le plus modeſte de tous les Poëtes prophanes, quoiqu'il ait fait pluſieurs vers extrémement licentieux. Car ſans parler des amuſemens poëtiques, dont ſes Hiſtoriens font mention, que peut-on imaginer de plus libre que le ſens naturel de ces vers de la troiſiéme* Eglogue, Novimus & qui te &c. *& quantité d'autres endroits des* Bucoliques, *qu'on ne fait pourtant nulle dificulté de donner à traduire & à aprendre par cœur à la jeuneſſe, non plus que les* Satires *de* Perſe, *Poëte auſſi recommandable par la douceur & par la chaſteté de ſes mœurs, que par la hardieſſe & la liberté de ſa plume.*

Que ſi nous voulons nous raprocher de notre tems, nous trouverons que la même licence a été pouſſée encore plus loin parmi les Auteurs modernes, ſans que leur réputation en ait ſoufert aucune altération. On ſe rendroit ridicule, ſi on prétendoit que Bocace *& l'*Arioſte *ont été de malhonnétes gens, parce que leurs plaiſanteries paſſent un peu l'enjouement ordinaire; & ſi un diſoit, que* Pétrarque *eſt indigne des éloges qu'il a reçus, parce qu'il décrit trop naïvement ſes amours avec la belle* Laure.

Je ne parle point de la hardieſſe des images & des expreſſions du Roman de la Roſe, *quoique les Auteurs de ce Poëme fuſſent dans les ordres ſacrés, & vécuſſent dans un ſiécle où la Religion étoit ſans comparaiſon plus reſpectée qu'elle ne l'eſt aujourd'hui. Mais que dirons-nous d'une* Princeſſe, *qui a fait l'admiration de ſon ſiécle, & que la Médiſance même a été forcée d'eſtimer, non ſeulement comme une très-grande Reine,*

Mais comme une Femme d'une ſageſſe acomplie. Je parle de la Reine de Navarre, *ſœur de* François premier *dont l'*Heptaméron *eſt encore entre les mains de tout le monde. C'eſt un Recueil de* Contes *qui roulent la plupart, auſſi bien que ceux du* Duc de Bourgogne, *ſur les bons tours des Moines, & qui ſont écrits, avec autant de liberté pour le moins que tous ceux de* Bocace. *Cependant la vertu de cette Princeſſe n'en a pas paru pour cela moins digne des éloges de tous les hommes, & en particulier de Mr.* de Thou, *le plus ſage de nos Hiſtoriens. Que dirons-nous encore d'un des plus galans hommes du ſiécle paſſé; je veux dire, Mr.* de la Mothe le Vayer, *Précepteur de feu* Monſieur, *frére unique du Roi? Il y a certainement peu d'Ouvrages dans notre langue auſſi hardis que ſon* Hexaméron ruſtique *& ſes* Entretiens d'Oraſius Tubéro, *qui non-ſeulement ſont écrits avec une liberté plus que cynique, mais où le Pyrrhoniſme ſe produit avec une franchiſe tout-à-fait extraordinaire. On ne voit pourtant point que ces deux livres aient fait tort ni à ſa réputation ni à ſa fortune; puiſqu'au contraire une Reine illuſtre par ſa vertu & par ſon courage, & un Cardinal célébre par ces grandes lumiéres, & ſur tout par le talent de connoître les hommes, ne craignirent point de lui confier l'éducation d'un jeune Prince, que l'on pouvoit apeller en ce tems-là,*

Magnæ ſpes altera Romæ.

D'où vient donc que ces Auteurs & une infinité d'autres que je paſſe ſous ſilence, n'ont point encouru la cenſure des honnêtes gens, malgré toute la licence de leurs Ecrits? C'eſt que les veritables gens de bien ont toujours regardé ces Ecrits comme de ſimples jeux de l'imagination, dont l'éfet ſe fait uniquement ſentir à l'eſprit, ſans jamais penetrer juſqu'au cœur. Et c'eſt la raiſon pour laquelle ces divins Oracles de la Religion, ces Hommes envoiés de Dieu pour l'inſtruction & pour l'édification

de ſon Egliſe, un St. Jerome, un St. Chryſoſtome, dans le tems qu'ils prêchoient avec un Zele ſi ſaint contre la dépravation des mœurs; ne croioient pas que la pureté leur defendit de ſe délaſſer quelquefois dans la lecture de Plaute & d'Ariſtophane, ni que le ſtile libre de ces deux Poëtes fut capable d'allumer dans l'ame ces paſſions & ces ravages qu'y excitent quantité de Livres qu'on ne fait aucun ſcrupule de lire. En éfet, ſi on veut examiner ſainement les choſes, on ne trouvera point que ni les Epigrammes de Marot, ni même celle de Mainard, ni toutes les Piéces qui portent un caractere de plaiſanterie, puiſſent jamais produire que l'un de ces deux éfets; ou de rebuter l'eſprit, ſi elles ſont groſſiéres, ou de le rejoüir, ſi elles ſont finement tournées; parce que dans toutes ces bagatelles ce n'eſt point la choſe en elle-même qui ſaiſit le Lecteur, mais ſeulement la maniére de l'exprimer. Ce qu'on ne peut pas dire des Ouvrages, où le cœur eſt pris par la choſe même, & qui achent indépendamment des graces du ſtile; comme ſont nos Romans, & tous ces Ecrits que l'uſage autoriſe, où l'Amour eſt repreſenté comme la premiere vertu des belles Ames; où les maximes des gens vertueux ſont traitées de Contes de vieille; où on établit pour principe, que la raiſon ni la ſageſſe ne ſont point faites pour le bel âge; & où les paſſions, au lieu d'être peintes comme elles ſont, & d'une maniere propre à en faire ſentir le ridicule ou l'horreur, y ſont par tout déguiſées & revétues de tous les charmes qui peuvent les inſinuer dans le cœur d'une perſonne ſans experience, & la faire tomber dans cette mélancolie funeſte, & dans ces rêveries contagieuſes qui ſont la ſource la plus ordinaire de la corruption.

C'eſt pourquoi ſans vouloir faire l'apologie de la Fontaine, je ne craindrai point d'avancer que ſes Contes, quelques licencieux qu'ils puiſſent êtres, ſont incomparablement moins dangereux que les Elégies d'Ovide & les Opéra de Quinaut. Ce n'eſt pas à dire que je pré-

rende aprouver les Contes *de la* Fontaine, *ni même diſculper entierement mes* Epigrammes, *quoique je ſois à cet égard dans un cas bien plus favorable que tous les Auteurs qui m'ont jamais precedé. Car il y a une grande diférence entre un homme qui fait de propos déliberé un Livre en forme, qui y donne un tems conſiderable de ſa vie, & qui le fait enſuite imprimer lui-même ſous ſon nom, ou celui qui dans le cours de ſon âge ſe trouve avoir fait en badinant & ſans deſſein, une trentaine d'*Epigrammes, *qui toutes enſembles ne font pas deux cens cinquante vers, & dont la plus longue ne lui a pas couté une demie-heure d'aplication. Dira-t-on que j'ai voulu faire la baſe de ma réputation d'un travail de quinze ou ſeize heures répandues ſur toute ma vie, pendant que celle de mes* Odes ſacrées *m'a couté des ſemaines entiéres à tourner & à polir? Certainement cette idée n'entrera jamais dans l'eſprit d'un homme raiſonnable. D'ailleurs tout Ouvrage, de quelque nature qu'il ſoit, n'eſt jamais cenſé public, que lorſqu'il eſt imprimé. On n'auroit guére d'obligation à* Quintilien *de ſes admirables* Inſtitutions, *ſi elles étoient demeurées enſevelies dans l'oubli, & ſi le* Pogge *au bout de pluſieurs ſiécles n'avoit déterré un treſor, qui juſques-là n'avoit été que fort imparfaitement connu. Il en eſt de même d'un mauvais Livre. Lorſqu'il devient public, ce n'eſt pas ſeulement à l'Auteur qu'on s'en doit prendre. C'eſt à celui qui en raſſemble les parties, qui le rédige en corps, qui y ajoute du ſien, qui y fait des commentaires à ſa mode, qui en diſtribue des copies: enfin qu'il le fait imprimer.*

On peut dire la même choſe en general de tout ce qui s'apelle Satire. *Celui qui la rend publique, n'eſt pas moins criminel que celui qui l'a compoſée; & c'eſt pour cela que la Loi de* Valens *& de* Valentinien *impoſe à celui qui fait courir un Libelle, la même peine qu'à ſon Auteur. Mais ſi au contraire cette* Satire *n'eſt autre choſe qu'un portrait general ou allegorique, où perſonne*

ne ſoit nommé, on ne peut pas dire que celui qui en eſt l'Auteur, ſoit coupable; mais bien le Lecteur qui en fait une aplication maligne, qui y donne un titre de ſa façon, ou qui y cherche des ſens & des raports injurieux à telle ou telle perſonne. Car enfin qu'eſt-ce qui caractériſe la Satire? Ce n'eſt autre choſe que le nom de ceux qu'on y ataque. Tout portrait, quelque reſſemblant qu'il puiſſe être, n'a jamais merité le nom de Satire, lorſque perſonne n'y eſt ataqué nommément. Autrement il faudroit traiter de Libelle les Comédies les plus innocentes, qui n'ont de mérite qu'à proportion de la reſſemblance des portraits avec les originaux. Il ſeroit ridicule de faire un crime à la Bruiére des portraits qui ſont en foule dans ſon Livre. Mais ceux qui en ont fait la Clef prétendue, mériteroient ſans doute un châtiment exemplaire, s'ils étoient connus. Et ſi quelqu'un avoit l'impudence de faire un voiage exprès en Hollande pour faire imprimer cette Clef, & s'en vantoit publiquement dans les Gazettes, il auroit beau dire, je n'en ſuis pas l'Auteur, on lui demanderoit, de quel droit il s'aviſe de publier un Libelle de cette nature, & il encoureroit à bon droit la peine des Calomniateurs: à plus forte raiſon ſi ce même homme avoit eu l'inſolence d'atribuer ce Libelle à un Auteur qui en ſeroit innocent.

Il y auroit beaucoup d'autres choſes à dire ſur cette matiére; mais tous ces éclairciſſemens & beaucoup d'autres trouveront leur place dans quelque autre Ecrit. Je me contenterai de dire un mot ſur ce qui regarde l'exercice de la Poëſie, plutôt comme une reſſource innocente contre l'ennui & la ſolitude, que comme un métier & une occupation ſuivie. En éfet, tous mes Amis ſavent, que loin d'être tirannisé par la paſſion de rimer, j'ai ſouvent paſſé des années entieres ſans ſonger à faire un ſeul vers, & eux-mêmes m'en ont fait pluſieurs fois la guerre. Cependant comme la bonté d'un Ouvrage ne ſe meſure point à ſa groſſeur, & qu'au contraire un grand Livre eſt ſouvent un grand mal, je ne deſeſpe-

voit pas que celui-ci ne put meriter l'aprobation des bonnêtes gens, ſi j'avois été auſſi heureux à profiter des regles, que nos anciens Maîtres nous ont laiſſées, que j'ai été ſoigneux de les étudier.

Car j'avoüe ingenuement, que je ne ſuis point de ceux, qui meſurant l'étendue d'un Art à l'étendue de leurs connoiſſances, penſent qu'un Auteur doit être lui-même ſon Legiſlateur & ſon modéle; & ſe faiſant un merite de leur ignorance, traitent de ſterilité le ſoin qu'un Ecrivain a pris de s'enrichir des decouvertes de ceux qui l'ont precedé. Ces Meſſieurs croient, qu'il n'y a qu'à écrire à bon compte, perſuadés qu'ils feront toujours bien, pourvu qu'ils faſſent autrement que ceux qui ont deja reuſſi, & qu'au pis aler ils en ſeront quittes pour coudre à leurs Ouvrages quelque nouveau Syſtéme de Poëſie tiré de leur imagination, & acommodé à leur façon d'écrire; ſans ſonger que cette conduite eſt le principe de cette rebutante uniformité qui regne dans leurs Ecrits, que le petit fonds, dans lequel ils ſe renferment, ne peut leur fournir aſſez d'idées pour donner à leurs Ouvrages cette varieté qui ſoutient l'atention d'un Lecteur; & que dans la crainte de paſſer pour Plagiaires des Anciens, ils deviennent eux-mêmes leurs propres Plagiaires, c'eſt-à-dire, les Copiſtes ſouvent d'un très-mauvais Original.

Loin de me piquer comme eux de ne devoir rien qu'à moi-même, j'ai toujours cru avec LONGIN, *que l'un des plus ſûrs chemins pour arriver au ſublime, étoit l'imitation des Ecrivains illuſtres qui ont vecu avant nous, puis qu'en éfet rien n'eſt ſi propre à nous élever l'ame, & à la remplir de cette chaleur qui produit les grandes choſes, que l'admiration dont nous nous ſentons ſaiſis à la vue des Ouvrages de ces Grands Hommes. C'eſt pourquoi ſi je n'ai pas reuſſi dans les* ODES *que j'ai tirées de* DAVID, *je ne dois en acuſer que la foibleſſe de mon genie; car je ſuis obligé d'avoüer, que ſi j'ai jamais ſenti ce que c'eſt qu'enthouſiaſme, ç'a été*

principalement en travaillant à ces mêmes Cantiques que je donne ici à la tête de mes Ouvrages.

Je leur ai donné le titre d'Odes sacrées, à l'exemple de RACAN, celui de Traduction ne me paroissant pas convenir à une imitation aussi libre que la mienne, qui d'un autre coté ne s'écarte pas assez de son original pour mériter le nom de Paraphrase. Et d'ailleurs, si on a de l'Ode l'idée qu'on en doit avoir, & si on la considere non pas comme un assemblage de jolies pensées redigées par chapitres, mais comme le veritable Champ du Sublime & du Pathetique, qui sont les deux grands ressorts de la Poësie, il faut convenir que nul Ouvrage ne merite si bien le nom d'Odes que les Pseaumes de David. Car où peut-on trouver ailleurs rien de plus divin, ni où l'inspiration se fasse mieux sentir; rien, dis-je, de plus propre à enlever l'esprit & en même tems à remüer le cœur? Quelle abondance d'images! quelle varieté de figures! quelle hauteur d'expressions! quelle foule de grandes choses dites, s'il se peut, d'une maniere encore plus grande! Ce n'est donc pas sans raison que tous les Hommes ont admiré ces precieux restes de l'Antiquité prophane; où on entrevoit quelques traits de cette lumiere & de cette majesté, qui éclate dans les Cantiques sacrez; & quelques beaux raisonnemens qu'on puisse étaler, on ne detruira pas cette admiration, tant qu'on n'aura à leur oposer que des amplifications de Collége, jettées toutes, pour ainsi dire, dans le même moule, & où tout se ressemble, parce que tout y est dit du même ton & exprimé de la même maniere: semblables à ces figures, qui ont un nom particulier parmi les Peintres, & qui n'étant touchées qu'avec une seule couleur, ne peuvent jamais avoir une veritable beauté, parce que l'ame de la peinture leur manque, je veux dire, le coloris.

Je me suis ataché sur toutes choses à éviter cette monotomie dans mes Odes du second Livre, que j'ai variées à l'exemple d'HORACE, sur lequel j'ai tâché de

me former, comme lui-même s'étoit formé ſur les anciens Lyriques. Ce ſecond Livre eſt ſuivi d'une autre eſpece d'Odes toute nouvelle parmi nous, mais dont il ſeroit aiſé de trouver des exemples dans l'Antiquité. Les Italiens les nomment Cantates, parce qu'elles ſont particulierement afectées au chant. Ils ont coutume de les partager en trois recits coupez par autant d'airs de mouvement, ce qui les oblige à diverſifier les meſures de leurs ſtrophes, dont les vers ſont tantot plus longs & tantot plus courts, comme dans les Chœurs des anciennes Tragedies, & dans la plupart des Odes de PINDARE. J'avois entendu quelques-unes de ces Cantates, & cela me donna envie d'eſſaier, ſi on ne pourroit point à l'imitation des Grecs réconcilier l'Ode avec le chant. Mais comme je n'avois point d'autre modéle que les Italiens, à qui il arrive ſouvent, auſſi bien qu'à nous autres François, de ſacrifier la raiſon à la commodité des Muſiciens, je m'aperçus après en avoir fait quelques-unes, que je perdois du coté des Vers, ce que je gagnois du côté de la Muſique, & que je ne ferois rien qui vaille, tant que je me contenterois d'entaſſer des Phraſes Poëtiques, ſans deſſein ni ſans liaiſon. C'eſt ce qui me fit venir la penſée de donner une forme à ces petits Poëmes, en les renfermant dans une Allégorie exacte, dont les récits fiſſent le corps, & les airs chantans l'ame ou l'aplication. Je choiſis parmi les Fables anciennes celles que je crus les plus propres à mon deſſein; car toute Hiſtoire fabuleuſe n'eſt pas propre à être allegoriſée, & cette maniere me reüſſit aſſez pour donner envie à pluſieurs Auteurs de travailler ſur le même plan. De ſavoir ſi ce plan eſt le meilleur que j'euſſe pu choiſir, c'eſt ce qu'il ne me convient pas de decider, parce qu'en matiere de Nouveautés rien n'eſt ſi trompeur qu'une premiere vogue, & qu'il n'y a jamais que le tems qui puiſſe aprécier leur merite, & le reduire à ſa juſte valeur.

Quant à mes Epîtres, je les ai travaillées avec la même aplication que mes autres Ouvrages, & j'y ai même

donné d'autant plus de ſoin, qu'aiant à y parler de moi en pluſieurs endroits, il faloit relever en quelque ſorte la petiteſſe de la matiere par les agremens de la diction. On pourra voir par quelques-unes de ces Pieces, qui ſont faites il y a pluſieurs années, que ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je ſuis en bute aux noirceurs de ces honnêtes Meſſieurs, dont je parle au commencement de cette Préface, & que je ſai il y a long-tems de quoi ils ſont capables. Du reſte, je me ſuis aſſujetti dans ces Epîtres auſſi bien que dans les Allégories & les Epigrammes qui ſuivent, à une meſure de vers qui avoit été aſſez negligée pendant tout le Siecle paſſé, & qui eſt pourtant la plus convenable de toutes au ſtile naïf & à la narration: ce qu'il me ſeroit aiſé de prouver, ſi je ne craignois d'ennuyer le Lecteur par un détail d'obſervations dont il n'a que faire. Ce n'eſt pas que je pretende par-là que toutes les graces de ce ſtile, dont Marot nous a laiſſé un ſi excellent modelle, ſoient uniquement renfermées dans la meſure de ſes vers, & dans le langage de ſon tems: ce ſeroit rendre trés-aiſée une choſe très-dificile: mais il eſt certain qu'avec le genie qui ne s'aquiert point, cette eſpece de mechanique dont l'uſage eſt facile à aquerir, contribue fort à l'élegance d'un Ouvrage, & que c'eſt ſouvent la contrainte aparente de la meſure & de l'arrangement des rimes, qui donne au ſtile cet air de liberté que n'ont point les Vers les plus libres, & les plus faciles à faire.

Voilà ce que j'avois à dire en general ſur les Ouvrages qui compoſent cette Edition. J'y ai ajouté à la fin quelques Poëſies de diférens caracteres, qui n'ont pu trouver leur place dans le rang des autres, & qui toutes enſemble font un Recueil complet de tout ce que j'ai jamais fait de Vers un peu ſuportables pendant que je m'en ſuis mêlé. J'en excepte toujours ceux que j'ai dit, auſſi-bien qu'une petite * Allégorie, qui a eu le ſort des autres

* C'eſt *la Franc* *** qu'on trouvera à la page 227.

Pieces que je n'ai point données, c'eſt-à-dire, de courir le monde malgré moi, & toute diferente de ce que je l'ai faite il y a plus de quinze ans. Je l'avois intitulée, Le Maſque de Laverne, *qui eſt le ſeul titre qu'elle puiſſe avoir, & ſe proteſte ici que celui qu'on a ſubſtitué à la place, n'eſt point de mon invention, & n'a été imaginé que par les ennemis d'une perſonne avec qui j'étois brouillé en ce tems-là, & qui certainement ne reſſemble en aucune façon au fantôme qui y eſt dépeint. C'eſt la ſeule raiſon qui m'empêche de la faire imprimer, quelque interêt que je puſſe avoir à la faire paroître comme elle eſt éfectivement. Mais je croirois me faire tort, ſi je laiſſois échaper cette ocaſion de rendre juſtice au merite d'un Homme qui depuis dix ans m'a non-ſeulement donné toutes les marques d'une reconciliation parfaite; mais qui dans un tems où la plupart de ceux qui ſe diſoient mes Amis, ont cru qu'il étoit du bon air de ſe liguer contre moi, s'eſt comporté à mon égard d'une maniere ſi noble, ſi ferme & ſi genereuſe, que je me ſens obligé de le regarder toute ma vie, non pas ſimplement comme un très-galant Homme, mais comme un des plus rares & des plus vertueux Amis qu'il y ait au monde.* * Qui enim utraque in re, gravem, conſtantem, habilem ſe in amicitia præſtiterit, hunc ex maximè raro hominum genere judicare debemus, & pænè divino.

* *Cic. de Amicitia.*

*LETTRE DE Mr. ROUSSEAU, A Mr. DU FRESNY, AUTEUR DU NOUVEAU MERCURE GALANT.

» *J'Aprens avec plaiſir, Monſieur, que votre* Mercure *continue d'avoir tout le ſuccès qu'il mérite, & que le Public, ſi ſouvent injuſte à l'égard des Auteurs, vous rend toujours la juſtice qui vous eſt due. Mon amitié ne me permet pas de vous laiſſer ignorer la part que j'y prens, & la bonté que vous avez de vouloir bien m'aſſocier à votre réputation, en mélant mes Ouvrages avec ceux de tant d'Ecrivains que votre Livre rend célébres, exigeroit quel-*

* *

* Cette *Lettre* eſt tirée du *Journal de Trévoux* du mois d'Octobre 1711.

» *que choſe de plus de ma reconnoiſſance, ſi, par une*
» *bizarrerie ordinaire de mon étoile, l'honneur que*
» *vous avez deſſein de me faire (permettez moi de le*
» *dire, Monſieur,) ne tournoit en quelque ſorte à ma*
» *confuſion. Vous n'ignorez pas que parmi une infinité*
» *de vers que l'on prend plaiſir à débiter ſous mon*
» *nom, il y en a très-peu qui ſoient véritablement de*
» *moi, & comme ce petit nombre ne doit ſa vogue*
» *qu'à la mémoire peu judicieuſe de quelques jeunes*
» *gens qui me les ont oüi réciter, il eſt impoſſible qu'ils*
» *ne ſoient parvenus au Public fort imparfaits. C'eſt*
» *une expérience que je fais depuis long-tems, & je puis*
» *vous aſſûrer, Monſieur, que dans toutes les copies*
» *courantes où je me ſuis trouvé, je n'y ai pas vû*
» *une ſeule Piéce de moi qui ne fut méconnoiſſable. Ajou-*
» *tez à cela peut-être la malice de ceux qui vous les*
» *communiquent, & qui, aprés s'être éforcés de me*
» *rendre odieux, en m'atribuant des vers que je n'ai*
» *pas faits, cherchent à me rendre mépriſable, en défi-*
» *gurant ceux dont je ſuis l'Auteur. Il ſeroit deſagréa-*
» *ble pour vous, Monſieur, que votre bonne foi dé-*
» *meurât plus long-tems complice de leur malignité,*
» *& très-fâcheux pour moi, que le ſeul Ami qui me re-*
» *ſte peut-être parmi les Poëtes, contribuât innocem-*
» *ment à me rendre ridicule. Je dois à la mémoire*
» *de Mr.* de Viſe *votre Prédéceſſeur ce témoignage,*
» *qu'il s'eſt aquité pendant ſa vie aſſez religieuſement*
» *de la parole qu'il m'avoit donnée, de ne jamais*
» *faire mention de moi dans ſes Recueils. J'ai lieu d'eſ-*
» *pérer de vous la même complaiſance, & je vous*
» *ferois tort de vous eſtimer moins galant homme que*
» *lui. J'oſe même vous prier de faire imprimer cette*
» *Lettre dans vôtre premier* Mercure, *quelque peu*
» *digne qu'elle ſoit d'y avoir place, & ſi je puis en échan-*
» *ge vous être bon à quelque choſe dans un païs où*
» *les Montagnes ne laiſſent pas de porter aſſez ſouvent*
» *des fruits, & quelquefois même des fleurs, je vous*

» *prie de ne me point épargner. Je me ferai un plaiſir véritable d'entretenir quelque commerce avec un* » *Homme comme vous, pourveu que ce ſoit en proſe, &* » *je ne négligerai aucune ocaſion de vous marquer par* » *mes ſervices combien je ſuis, Monſieur, &c.*

A Soleure, le 8. Avril 1711.

EPITRE
DE Mr. LE MARQUIS
DE LA FARE,
AU
Sr. ROUSSEAU.

REçois avec plaiſir l'*Epitre*
De ton Ami reſſuſcité,
Cher *Rouſſeau*, qui ſe ſent flaté
D'être par toi ſur le regître
De ceux dont la fidélité
A le mieux mérité ce titre.
Au reſte je ſuis enchanté
Par l'heureuſe variété,
La recherche, la nouveauté,
Et la nobleſſe de tes Rimes:
Plus encor par la vérité
Qui régne en toutes tes maximes,
Et confond la malignité
De ceux qui t'avoient imputé
Inſolemment leurs propres rimes.
Que j'aime auſſi la netteté,
Avec laquelle tu t'exprimes!
Quelle rare fécondité

D'images riantes, ſublimes,
Et de ces beautés légitimes
Des vieux Auteurs qu'as fréquenté!
Tu connois ma ſincérité;
Non, tu ne ſaurois aſſez croire
Combien eſt utile à ta gloire,
Et par tous ſes Lecteurs vanté,
Ton Livre qui ſera porté
Sans doute, au Temple de Mémoire
Par les Muſes qui l'ont dicté
Cette Prophétie eut été
Acomplie au ſiécle d'*Horace*.
Or à préſent que le Parnaſſe
Eſt vilainement infecté,
Et n'eſt plus qu'un Mont déſerté,
Où maint & maint Corbeau croaſſe;
N'eſpére pas de telle Race
La loüange qu'as mérité;
Toi, qui par leurs Vers à la glace
Ne put jamais être imité:
Mais où donc me ſens-je emporté
Par un mouvement de colére
Contre telle déloiauté?
Puiſſe au moins le zéle ſincére
D'un cœur exempt de fauſſeté,
Et te conſoler & te plaire.

LETTRE

LETTRE

ECRITE PAR LE

Sr. ROUSSEAU

AU

Sr. DE MACHY.

EN LUI ENVOYANT

L'ODE SUR LA NAISSANCE DU

DUC DE BRETAGNE.

JE viens de faire pour vous, ce que je n'ai pas voulu faire pour des Princes; mais les devoirs de l'Ami doivent aler devant ceux du Courtisan. J'ai copié mon Ode *pour vous l'envoier, & vous la trouverez dans ce paquet. J'espére que vous en serez content, & à mon gré, je n'ai point fait d'Ouvrage, où j'aie mis tant d'art que dans celui-là. Car aiant dessein de donner une idée des fougues de l'Ode, que je puis dire qu'aucun François n'a connues, & voulant oposer ce caractére à celui des* Odes *de Mr.* De la Motte, *que j'avois condannées publiquement, malgré les sufrages de l'Académie, je courois véritablement un grand risque, & je marchois, comme dit notre* Horace,

Per ignes ſuppoſitos cineri doloſo.

Il faloit donc m'apuier d'autorités dans les endroits, où mon Enthouſiaſme paroiſſoit le plus violent, c'eſt ce que j'ai fait en prenant mes plus hautes idées dans la IV. Eglogue *de* Virgile, *dans le Prophéte* Isaie, *& dans la ſeconde* Epitre *de St.* Pierre, *dont vous reconnoîtrez que ma VIII. IX. & X. Strophe ſont tirées, deſorte que mes Auteurs ne pouvant être condamnées, je me ſuis mis en ſureté d'autant mieux, que toutes ces Strophes ſont encore allégoriques à la Paix, que je prédis qui va régner ſur toute la Terre, & ces magnifiques images de* nouveaux Cieux, *&* d'une Terre nouvelle reformée *du Cahos après ſa Conflagration, ont éfectivement ſaiſi tout le monde, & ont peut-être plus fait concevoir, ce que c'eſt que le deſordre de l'*Ode, *que n'auroient pu faire toutes les définitions. En éfet, ce deſordre a ſes Régles, ſon art, & ſa méthode; mais d'autant plus belles, qu'elles ſont plus cachées, & que les liaiſons en ſont imperceptibles; comme celles de nos converſations, quand elles ſont animées par cette eſpéce d'yvreſſe d'eſprit, qui les empéche de languir. En telle ſorte que ce deſordre eſt proprement la ſageſſe habillée en folie, & dégagée de ces chaines géométriques qui la rendent peſante & inanimée. J'ai changé les ſix derniers vers de ma derniere Strophe qui ataquoient Mr.* De la Motte, *& ç'a été le premier fruit de notre réconciliation, qui eſt très-ſincére des deux parts, & qui a été fort aprouvée de tous les honnétes gens. Les* Cafés *en ont pali, & ont regardé comme une trahiſon éfroiable,* que leur Général ait fait la paix ſans y comprendre ſes Alliés. *Mais je leur ai fait dire, qu'il ne tiendroit qu'à eux d'entrer dans l'acord,* & que quand les Généraux étoient acomodés, les Goujats étoient cenſés compris dans l'Amniſtie.

Si vous avez quelque bon Conte a m'envoier, faites

m'en part, & s'il eſt propre à mettre en Epigramme, je tâcherai de ne le point gâter. Je ſuis, &c.

A Paris, le 28. Février 1707.

Si pourtant quelque Eſprit timide,
Du Pinde ignorant le détours,
Opoſoit les régles d'*Euclide*
Aux deſordres de mes diſcours;

Qu'il ſache qu'autrefois *Virgile*
Fit même aux Muſes de Sicile
Aprouver de pareils tranſports;
Et qu'enfin cet heureux délire
Peut ſeul des Maîtres de la Lire
Immortaliſer les acords.

Qu'il ſache que ſur le Parnaſſe,
Le Dieu dont autrefois Horace
Aprit à chanter les Héros,
Préfere ces fougues liriques
A tous les froids Panegiriques
Du Pindare *des jeux Floraux.*

ODES.

ODE
SUR LES
CONQUERANS.

FORTUNE, dont la main couronne
Les forfaits les plus inouïs,
Du faux éclat qui t'environne
Serons-nous toujours éblouïs?
Juſques â quand, trompeuſe Idole
D'un Culte honteux & frivole,
Honorerons-nous tes Autels?
Verra-t-on toujours tes caprices
Conſacrés par les Sacrifices,
Et par l'Hommage des Mortels?

Le Peuple dans ton moindre ouvrage
Adorant la proſperité,
Te nomme grandeur de courage,
Valeur, prudence, fermeté.
Du titre de Vertu ſuprême
Il dépouille la Vertu même
Pour le Vice que tu cheris;
Et toujours ſes fauſſes Maximes
Erigent en Heros ſublimes
Tes plus coupables Favoris.

Mais de quelque ſuperbe Titre
Que tes Héros ſoient revétus,
Prenons la Raiſon pour arbitre,
Et cherchons chez eux leurs Vertus.
Je n'y trouve qu'extravagance,
Foibleſſe, injuſtice, arrogance,
Trahiſons, fureurs, cruautés.
Etrange Vertu qui ſe forme
Souvent de l'aſſemblage énorme
Des Vices les plus déteſtés!

Apren que la ſeule Sageſſe
Peut faire les Heros parfaits;
Qu'elle voit toute la baſſeſſe
De ceux que la Fortune a faits.
Qu'elle n'adopte point la Gloire,
Qui naît d'une injuſte Victoire,
Que le ſort remporte pour eux:
Et que devant ſes yeux Stoïques,
Leurs Vertus les plus Heroiques
Ne ſont que des Crimes heureux.

Quoi, Rome, l'Italie en cendre,
Me feront honorer Sylla!
J'admirerois dans Alexandre,
Ce que j'abhorre en Attila!
J'apellerois Vertu guerriere,
Une vaillance meurtriere,
Qui dans mon ſang trempe ſes mains!
Et je pourrois forcer ma bouche
A louër un Heros farouche
Né pour le malheur des Humains!

Quels traits me preſentent vos faſtes,
Impitoiables Conquerans,
Des vœux outrés, des Projets vaſt
Des Rois vaincus par des Tyrans
Des Murs que la flâme ravage,
Des Vainqueurs fumans de carnag
Un peuple aux fers abandonné:
Des Meres pâles & tremblantes
Arrachant leurs Filles ſanglantes
Des mains du Soldat effréné.

Juges inſenſés que nous ſommes,
Nous admirons de tels Exploits,
Eſt-ce donc le malheur des Hommes
Qui fait la Vertu des grands Rois?
Leur Gloire féconde en Ruïnes
Sans le Meurtre, & ſans les Rapines
Ne ſauroit-elle ſubſiſter?
Images des Dieux ſur la Terre,
Eſt-ce par des coups de Tonnerre
Que leur Grandeur doit éclater?

Mais je veux que dans les Allarmes
Réſide le ſolide Honneur :
Quel Vainqueur ne doit qu'à ſes Armes
Ses Triomphes & ſon bonheur ?
Tel qu'on nous vante dans l'Hiſtoire,
Doit peut-être toute ſa Gloire
A la honte de ſon Rival,
L'inexperience indocile
Du Compagnon de Paul Emile
Fit tout le ſuccès d'Annibal.

Quel eſt donc le Heros ſolide,
Dont la Gloire ne ſoit qu'à Lui ?
C'eſt un Roi que l'Equité guide,
Et dont les Vertus ſont l'apui ;
Qui prenant Titus pour modelle,
Du bonheur d'un Peuple fidelle
Fait le plus cher de ſes ſouhaits :
Qui fuit la baſſe flaterie,
Et qui, Pere de la Patrie,
Compte ſes jours par ſes Bienfaits.

Vous, chez qui la guerriere audace
Tient lieu de toutes les Vertus,
Concevez Socrate à la place
Du fier meurtrier de Clytus.
Vous verrez un Roi reſpectable,
Humain, genereux, équitable,
Un Roi digne de nos Autels:
Mais à la place de Socrate,
Le fameux Vainqueur de l'Euphrate
Sera le dernier des Mortels.

Heros cruels & ſanguinaires,
Ceſſez de vous enorgueillir
De ces Lauriers imaginaires,
Que Bellone vous fait cueillir.
En vain le Deſtructeur rapide
De Marc Antoine, & de Lépide
Rempliſſoit l'Univers d'horreurs:
Il n'eut point eu le nom d'Auguſte
Sans cet Empire heureux & juſte,
Qui fit oublier ſes fureurs.

Montrez nous Guerriers magnanimes,
Vôtre Vertu dans tout ſon jour ?
Voions comment vos Cœurs ſublimes
Du Sort ſoutiendront le retour ?
Tant que ſa faveur vous ſeconde
Vous êtes les Maîtres du Monde
Vôtre Gloire nous éblouït :
Mais au moindre revers funeſte,
Le Maſque tombe, l'Homme reſte,
Et le Heros s'évanouït.

L'effort d'une Vertu commune,
Suffit pour faire un Conquerant ;
Celui qui dompte la Fortune,
Merite ſeul le nom de Grand.
Il pert ſa volage aſſiſtance,
Sans rien perdre de ſa conſtance,
Dont il vit ſes Honneurs accrus :
Et ſa grande Ame ne s'altere,
Ni des Triomphes de Tibere,
Ni des Diſgraces de Varus.

De ſes mouvemens toujours Maître,
En tout il fuit le vain excès;
Il ſçait que la Gloire doit être
Indépendante du ſuccès.
Si la Fortune le traverſe,
Sa conſtante Vertu s'exerce
Dans cet obſtacle paſſager.
Le bonheur peut avoir ſon terme;
Mais la Sageſſe eſt toujours ferme,
Et le Deſtin toujours leger.

En vain une fiere Déeſſe
D'Enée a réſolu la Mort.
Ton ſecours, puiſſante Sageſſe
Triomphe des Dieux & du Sort.
Par toi Rome au bord du naufrage,
Preſque dans les murs de Carthage
Vangea le ſang de ſes Guerriers;
Et ſuivant tes divines traces,
Vit au plus fort de ſes Diſgraces
Changer ſes Cyprez en Lauriers.

ODE
A
Mr. DE LA FARE,
SUR LA
RAISON.

DANS la route que je me trace,
LA FARE, daigne m'éclairer,
Toi, qui dans le ſentier d'Horace,
Marches ſans jamais t'égarer,
Qui par les leçons d'Ariſtippe,
De la ſageſſe de Chriſippe,
As ſçu corriger l'âpreté :
Et qui, telle qu'au tems d'Aſtrée,
Nous montres la Vertu parée
Des attraits de la Volupté.

Ce feu ſacré que Promethée,
Oſa dérober dans les Cieux,
La Raiſon à l'Homme apportée,
Le rend preſque ſemblable aux Dieux,
Se pourroit-il ſage LA FARE,
Qu'un Preſent ſi noble, & ſi rare,
De nos maux devint l'inſtrument?
Et qu'une Lumiere Divine,
Put jamais être l'origine,
D'un déplorable aveuglement?

Lorſqu'à l'Epoux de Pénélope
Minerve accorde ſon ſecours,
Les Leſtrigons, & le Cyclope,
En vain s'arment contre ſes jours;
Aidé de cette intelligence,
Il triomphe de la vengeance
De Neptune en vain courroucé;
Par elle il brave les careſſes
Des Sirennes enchantereſſes,
Et le breuvage de Circé.

De la Vertu qui nous conſerve,
C'eſt le ſymbolique tableau,
Chaque Mortel a ſa Minerve,
Qui doit lui ſervir de flambeau;
Mais cette Déité propice
Marchoit toujours devant Uliſſe,
Lui ſervant de guide & d'appui:
Au lieu que par l'Homme conduite,
Elle ne va plus qu'à ſa ſuite,
Et ſe précipite avec lui.

Loin que la Raiſon nous éclaire,
Et conduiſe nos actions,
Nous avons trouvé l'art d'en faire
L'Orateur de nos Paſſions;
C'eſt un Sophiſte qui nous joüe,
Un vil complaiſant qui ſe loüe,
A tous les fous de l'Univers;
Qui s'habillant du nom de Sages,
La tiennent ſans ceſſe à leurs gages,
Pour autoriſer leurs travers.

C'eſt elle qui nous fait accroire,
Que tout cede à nôtre pouvoir :
Qui nourrit nôtre folle Gloire
De l'ivreſſe d'un faux ſçavoir :
Qui par cent nouveaux ſtratagêmes,
Nous maſquant ſans ceſſe à nous mêmes,
Parmi les Vices nous endort :
Du furieux fait un Achille,
Du fourbe un Politique habile,
Et de l'Athée un eſprit fort.

Mais vous Mortels, qui dans le Monde,
Croiant tenir les premiers rangs,
Plaignez l'ignorance profonde
De tant de Peuples differens ;
Qui confondez avec la Brutte,
Le Huron caché ſous ſa hute
Au ſeul inſtinct preſque réduit,
Parlez ! quel eſt le moins barbare,
D'une Raiſon qui nous égare,
Ou de l'Inſtinct qui le conduit ?

La Nature en treſors fertile
Lui fait abondamment trouver
Tout ce qui lui peut être utile,
Soigneuſe de le conſerver;
Content du partage modeſte
Qu'il tient de la bonté Celeſte,
Il vit ſans trouble, & ſans ennui:
Et ſi ſon Climat lui refuſe
Quelques biens dont l'Europe abuſe,
Ce ne ſont plus des biens pour lui.

Couché dans un Antre ruſtique,
Du Nord il brave la rigueur,
Et nôtre luxe Aſiatique
N'a point énervé ſa vigueur;
Il ne regrette point la perte
De ces Arts dont la découverte
A l'Homme a couté tant de ſoins:
Et qui devenus neceſſaires,
N'ont fait qu'augmenter nos miſeres,
En multipliant nos beſoins.

Il mépriſe la vaine étude
D'un Philoſophe pointilleux,
Qui nageant dans l'incertitude,
Vante ſon ſçavoir merveilleux;
Il ne veut d'autre connoiſſance,
Que ce que la Toute-puiſſance
A bien voulu nous en donner;
Il ſçait qu'il a créé les Sages
Pour profiter de ſes Ouvrages,
Et non pour les examiner.

Ainſi d'une erreur dangereuſe,
Il n'avale point le poiſon,
Et nôtre clarté tenebreuſe
N'a point offuſqué ſa Raiſon;
Il ne ſe tend point à lui-même
Le piege d'un adroit ſyſtême
Pour ſe cacher la verité:
Le crime à ſes yeux paroît crime,
Et jamais rien d'illegitime,
Chez lui n'a pris l'air d'Equité.

Maintenant fertiles Contrées,
Sages Mortels, Peuples heureux,
Des Nations Hyperborées
Plaignez l'aveuglement affreux;
Vous, qui dans la vaine Nobleſſe,
Dans les honneurs, dans la moleſſe,
Mettez la gloire, & les plaiſirs:
Vous, de qui l'infame avarice,
Promene au gré de ſon caprice,
Les inſatiables deſirs.

Oüi, c'eſt toi monſtre deteſtable,
Fatal ennemi des Humains,
Qui ſeul du bonheur veritable,
A l'Homme as fermé les chemins.
Pour appaiſer ſa ſoif ardente
La Terre en Treſors abondante
Feroit germer l'Or ſous ſes pas:
Il brûle d'un feu ſans remede
Moins riche de ce qu'il poſſede,
Que pauvre de ce qu'il n'a pas.

Ah ! Si d'une pauvreté dure
Nous cherchons à nous affranchir,
Raprochons-nous de la Nature
Qui ſeule peut nous enrichir.
Forçons de funeſtes obſtacles,
Reſervons pour nos Tabernacles,
Cet Or, ces Rubis, ces Métaux :
Ou dans le ſein des Mers avides,
Jettons ces richeſſes perfides,
L'unique inſtrument de nos maux.

Ce ſont là les vrais Sacrifices
Par qui nous pouvons étouffer
Les ſemences de tous les Vices
Qu'on voit ici bas triompher.
Otez l'interêt de la Terre,
Vous en exilerez la Guerre,
L'honneur rentrera dans ſes droits :
Et plus juſtes que nous ne ſommes,
Nous verrons regner ſur les Hommes
Les mœurs à la place des Loix.

Sur tout reprimons les ſaillies
De nôtre curioſité ;
Source de toutes nos folies,
Mere de nôtre vanité ;
Nous errons dans d'épaiſſes ombres ;
Où ſouvent nos lumieres ſombres
Ne ſervent qu'à nous ébloüir ;
Soyons ce que nous devons être ;
Et ne perdons point à connoître
Des jours deſtinez à joüir.

ODE

SUR LA NAISSANCE DU DUC DE BRETAGNE.

EN 1707.

DESCEN de la double colline
Nimphe, dont le Fils amoureux,
Du ſombre Epoux de Proſerpine
Sçut fléchir le cœur rigoureux.
Vien ſervir l'ardeur qui m'inſpire :
Déeſſe, prête-moi ta Lire,
Ou celle de ce Grec * vanté,
Dont, par le ſuperbe Alexandre,
Au milieu de Thébes en cendre,
Le ſejour fut ſeul reſpecté.

* *Pindare.*

Quel Dieu propice nous raméne,
L'eſpoir que nous avions perdu!
Un Fils de Thétis ou d'Alcmene,
Par les Dieux nous eſt-il rendu?
N'en doutons point; le Ciel ſenſible,
Veut réparer le coup terrible,
Qui nous fit verſer tant de pleurs,
Hâtez vous, ô chaſte Lucine!
Jamais plus illuſtre Origine
Ne fut digne de vos faveurs.

Peuple, voici le premier gage
Des biens qui vous ſont préparez,
Cet Enfant eſt l'heureux préſage,
Du repos que vous deſirez.
Les premiers inſtans de ſa Vie,
De la Diſcorde & de l'Envie,
Verront éteindre le flambeau,
Il renverſera leurs Trophées,
Et leurs Couleuvres étouffees
Seront les jeux de ſon berceau.

Ainſi durant la nuit obſcure,
De Vénus l'Etoile nous luit;
Favorable & brillante augure,
De l'Eclat du jour qui la ſuit.
Ainſi dans le fort des Tempêtes,
Nous voyons briller ſur nos têtes,
Ces feux amis des Matelots,
Preſage de la Paix profonde,
Que le Dieu qui régne ſur l'Onde,
Va rendre à l'Empire des flots.

Quel Monſtre de carnage avide,
S'eſt emparé de l'Univers?
Quelle impitoyable Euménide
De ſes feux infecte les airs?
Quel Dieu ſouffle en tous lieux la Guerre,
Et ſemble à dépeupler la Terre
Exciter nos ſanglantes mains?
Mégére des Enfers bannie,
Eſt-elle aujourd'hui le Genie,
Qui préſide au ſort des Humains?

Arrête, Furie implacable,
Le Ciel veut calmer ſes rigueurs;
Les feux d'une Guerre coupable,
N'ont que trop embraſé nos cœurs.
Aimable Paix, Vierge ſacrée,
Décen de la voûte azurée;
Vien voir les Temples relevez,
Et raméne au ſein de nos Villes,
Les Dieux bien faiſans & tranquilles,
Que nos crimes ont ſoulevez.

Mais où ſuis-je? quel trait de flamme,
M'échaufe d'une ſainte horreur?
Quel Dieu fait entrer dans mon Ame,
Une Profetique fureur?
Loin d'ici profane vulgaire;
Apollon m'inſpire & m'éclaire:
C'eſt lui, je le vois, je le ſens;
Mon cœur cede à ſa violence:
Mortels, reſpectez ſa preſence;
Prêtez l'oreille à mes accens.

Les tems prédits par la Sybille,
A leurs termes ſont parvenus,
Nous touchons au Regne tranquille,
Du vieux Saturne & de Janus,
Voici la ſaiſon deſirée,
Où Themis & ſa Sœur Aſtrée,
Rétabliſſans leurs Saints Autels,
Vont ramener ces jours inſignes,
Où nos Vertus nous rendoient dignes
Du commerce des Immortels.

Que vois-je ! quel nouveau miracle,
Tient encor mes ſens enchantez !
Quel vaſte, quel pompeux ſpectacle,
Frappe mes yeux épouvantez !
Un nouveau Monde vient d'éclore,
L'Univers ſe reforme encore,
Dans les abîmes du Chaos ;
Et pour réparer ſes ruïnes,
Je vois des Demeures divines,
Décendre un Peuple de Heros.

Les Elemens ceſſent leur Guerre,
Les Cieux ont repris leur azur,
Un feu ſacré purge la Terre,
De tout ce qu'elle avoit d'impur.
On ne craint plus l'herbe mortelle;
Et le Crocodile infidelle
Du Nil ne trouble plus les eaux;
Les Lions dépouillent leur rage,
Et dans le même pâturage
Bondiſſent avec les troupeaux.

C'eſt ainſi que la main des Parques
Va nous filer le Siecle heureux,
Qui du plus puiſſant des Monarques
Doit couronner les juſtes vœux.
Eſperons des jours plus paiſibles;
Les Dieux ne ſont point inflexibles,
Puiſqu'ils puniſſent nos forfaits.
Dans leurs rigueurs les plus auſteres,
Souvent leurs Fleaux ſalutaires
Sont un gage de leurs Bienfaits.

Le Ciel dans une nuit profonde
Se plait à nous cacher ſes Loix ;
Les Rois ſont les Maîtres du Monde,
Les Dieux ſont les Maîtres des Rois.
La valeur, le ſoin, la prudence,
Des decrets de la Providence,
Ne change point l'ordre arrété ;
Et leur regle conſtante & ſûre
Fait ſeule ici-bas la meſure
Des biens & de l'adverſité.

Mais que fais-tu, Muſe inſenſée ?
Où tend ce vol ambitieux ?
Oſes-tu porter ta penſée
Juſques dans le Conſeil des Dieux ?
Reprime une ardeur perilleuſe,
Ne va point d'une aîle orgueilleuſe
Chercher ta perte dans les Airs ;
Et par des routes inconnuës,
Suivant Icare au haut des Nuës,
Crain de tomber au fond des Mers.

Si pourtant quelque Eſprit timide,
Du Pinde ignorant les détours,
Opoſoit les regles d'Euclide
Aux deſordres de mes diſcours,
* Qu'il ſache que ſur le Parnaſſe,
Le Dieu dont autrefois Horace
Aprit à chanter les Heros,
Préfere ces fougues liriques
A tous les froids Panégiriques
Du Pindare des Jeux Floraux.

* *Le Sieur* ROUSSEAU *déſignoit par ces vers le Sieur* DE LA MOTTE; *mais s'étant racommodé avec lui; il les changea en cette maniere.*

Qu'il ſache qu'autrefois Virgile
Fit même aux Muſes de Sicile
Aprouver de pareils tranſports;
Et qu'enfin cet heureux delire
Des plus grands Maîtres de la Lire
Immortaliſe les acords.

ODE
A
Mr. DE POINTIS,
SUR LE PROCEZ
QUE LES FILIBUSTIERS LUI FIRENT APRES LA PRISE DE
CARTHAGENE.

QUELS nouveaux Concerts d'alegreſſe
Retentiſſent de toutes parts?
Quelle lumineuſe Déeſſe
Attire ici tous les regards?
C'eſt Thémis que je vois décendre,
Thémis empreſſee à défendre
Un des Favoris de Thétis,
Qui vient ſur l'Envie étoufée
De l'éclat d'un nouveau Trofée
Orner la vertu de POINTIS,

✿✿✿

Les deux Mondes pleins de ſa Gloire
Sembloient l'aſſurer à jamais ;
Et dans les bras de la Victoire
Il goutoit les fruits de la Paix.
La Terre, les Vents & Neptune
Avoient vu marcher la Fortune
Sous ſes Pavillons déploiez.
Et vingt ſuperbes Citadelles
Voioient encor les étincelles
Sortir de leurs murs foudroiez.

Lorſque la déteſtable Envie
Agitant ſes Serpens afreux,
Pour tenir l'éclat de ſa vie,
Sort de ſon antre tenebreux.
L'Avarice lui ſert de guide,
La Malice au ſouris perfide,
L'Impoſture aux yeux éfrontez ;
De l'Enfer filles inflexibles,
Secouant leurs flambeaux terribles,
Marchent ſans ordre à ſes côtez.

L'Innocence fiere & tranquile
Mépriſe leurs lâches complots,
Et comme un Rocher immobile
Croit réſiſter à tant de flots.
Mais ſon eſperance eſt trompée,
De Thémis ailleurs ocupée
Les ſecours étoient diferez,
Et par l'impunité plus fortes
Leur audace frapoit aux portes
Des Tribunaux les plus ſacrez.

Enfin, Divinité brillante,
Par toi leur Orgueil eſt détruit,
Et ta Lumiere étincelante
Diſſipe cette afreuſe nuit.
Déja leur Troupe confonduë
A ton aſpect tombe éperduë.
Leur eſpoir meurt aneanti,
Et le noir Démon du menſonge
Fuit, diſparoît, & ſe replonge
Dans l'ombre, dont il eſt ſorti.

Pour braver leur rage envieuſe,
Pointis, le grand Roi que tu ſers,
Veut que ta main victorieuſe
Partage l'Empire des Mers.
Va donc; rien ne t'eſt plus contraire;
Va de l'un à l'autre Emiſfere
Porter l'éfroi du nom François.
Quelles Nations innombrables,
Quels Rivages impenetrables
Pourront arrêter tes Exploits?

Aſſez, la fraude & l'injuſtice
Que ta Gloire avoit ſu bleſſer,
Dans les pieges de l'artifice
Ont tâché de t'embaraſſer.
Fuiez, Jalouſie obſtinée
De votre haleine empoiſonnée
Ceſſez d'offuſquer ſes Vertus.
Regardez la Haine impuiſſante,
Et la Diſcorde gemiſſante,
Monſtres ſous ſes piés abatus

Pour chanter leur Joie & ta Gloire,
Combien d'immortelles chanſons
Les doctes Filles de Memoire
Vont dicter à leurs Nourriſſons ?
O ! qu'après la triſte froidure
Nos yeux, amis de la verdure,
Sont enchantez de ſon retour !
Qu'après les perils du naufrage,
On oublie aiſement l'orage,
Qui cede à l'éclat d'un beau jour.

Tel ſouvent un nüage ſombre,
Du ſein de la Terre exhalé,
Tient ſous l'épaiſſeur de ſon ombre
Le Celeſte Flambeau voilé.
La Nature en eſt conſternée,
Flore languit abandonnée ;
Philoméle n'a plus de ſons ;
Et tremblant au moindre préſage,
Cerès pleure l'afreux ravage,
Qui vient menacer ſes moiſſons.

Mais bientôt vangeant leur injure,
Je vois mille traits enflamez,
Qui percent la prison obscure,
Qui les retenoit renfermez :
Le Ciel de toutes parts s'alume,
L'Air s'échaufe, la Terre fume,
Le Nüage créve & pâlit :
Et dans un goufre de Lumiere
Sa vapeur humide & grossiere
Se dissipe & s'ensevelit.

ODE
A
Mr. DUSSÉ,
SUR LES AFFAIRES DE SA FAMILLE.

ESPRIT né pour ſervir d'exemple
Aux cœurs de la Vertu touchés,
Qui ſans guide à pu de ſon Temple
Penetrer les ſentiers cachez:
Cher DUSSE', quelle inquietude
Te fait une triſte habitude,
Des chagrins & de la douleur?
Et Miniſtre de ton ſuplice,
Pourquoi par un ſombre caprice
Veux tu ſeconder ton malheur?

Chaſſe cet ennui volontaire
Qui tient ton eſprit dans les fers,
Et que dans une Ame vulgaire
Jette l'épreuve des revers.
Fai tête au malheur qui t'oprime;
Qu'une eſperance legitime
Te muniſſe contre le Sort :
L'Air ſifle; une horrible Tempête
Aujourd'hui gronde ſur ta Tête,
Demain tu ſeras dans le Port.

Toujours la Mer n'eſt pas en bute
Aux ravages des Aquilons;
Toujours les Torrens par leur chute
Ne deſolent pas nos Valons.
Les diſgraces deſeſperées,
Et de nul eſpoir temperées,
Sont afreuſes à ſoutenir;
Mais leur charge eſt moins importune
Lors qu'on gemit d'une infortune
Que l'on eſt ſûr de voir finir.

Un jour le trouble qui te ronge,
En un doux repos transformé,
Ne ſera plus pour toi qu'un ſonge
Que le réveil aura calmé.
Eſpere donc avec courage.
Si le Pilote craint l'orage,
Quand Neptune enchaine les flots :
L'eſpoir du calme le raſſure,
Quand les vents & la nuë obſcure
Glacent le cœur des Matelots.

Je ſai que l'Homme le plus ſage
Par les diſgraces combatu,
Peut ſouhaiter pour apanage
La Fortune après la Vertu.
Mais dans un bonheur ſans mélange,
Souvent cette Vertu ſe change,
En une honteuſe langueur :
Autour de l'aveugle Richeſſe
Marchent l'orgueil & la rudeſſe,
Qui ſuit la dureté du cœur.

Non, que ta Sageſſe endormie
Au tems de tes proſperitez,
Eut beſoin d'être rafermie
Par de dures fatalitez;
Ni, que ta gloire peu fidelle
Eut jamais choiſi pour modelle
Ce Fou ſuperbe, & tenebreux,
Qui gonflé d'une fierté baſſe
N'a jamais eu d'autre diſgrace
Que de n'être point malheureux.

Mais ſi les maux & la triſteſſe
Nous ſont des ſecours ſuperflus,
Quand des bornes de la Sageſſe
Les biens ne nous ont point exclus;
Ils nous font trouver plus charmante
Notre felicité preſente,
Comparée au malheur paſſé;
Et leur influence tragique
Réveille un bonheur letargique,
Que rien n'a jamais traverſé.

Ainſi que le cours des années
Se forme des jours & des nuits,
Le cercle de nos deſtinées
Eſt marqué de joie, & d'ennuis:
Le Ciel par un ordre équitable
Rend l'un & l'autre profitable,
Et dans ces inégalitez,
Souvent la Sageſſe ſuprême
Sait tirer nôtre Bonheur même
Du ſein de nos calamitez.

Moi-même, à qui l'horreur du Vice
Jadis, non ſans temerité,
Chargea la main encor novice
Du flambeau de la Verité:
Si contre mes Rimes ſinceres,
J'ai vu de honteux averſaires
Lancer tant de traits inoüis;
Loin de gemir de cet outrage
Peut-être je dois à leur rage
Tout le repos dont je joüis.

A force d'exciter ma bile
Eux-mêmes l'ont su corriger.
J'ai vu qu'il étoit plus facile
De ſoufrir, que de ſe vanger.
Et tel, dont ma verve orageuſe,
Pour prix de ſa haine outrageuſe
Eut fait un ſujet de pitié,
Puni par un mépris paiſible,
Me laiſſe ſeulement ſenſible
Aux charmes de ton amitié.

Pourquoi d'une plainte importune
Fatiguer vainement les Airs?
Aux Jeux cruels de la Fortune
Tout eſt ſoumis dans l'Univers.
Jupiter fit l'Homme ſemblable
A ces deux Jumeaux que la Fable
Plaça jadis au rang des Dieux:
Couple de Déïtez biſare,
Tantot Habitans du Ténare,
Et tantot Citoiens des Cieux.

Ainſi de douceurs en ſuplices
Elle nous proméne à ſon gré.
Le ſeul remede à ſes caprices
C'eſt de s'y tenir préparé.
De la voir du même viſage
Qu'une Courtiſane volage
Indigne de nos moindres ſoins,
Qui nous trahit par imprudence,
Et qui revient par inconſtance
Lorſque nous y penſons le moins.

ODE
SUR LE PRINTEMPS.

POURQUOI, plaintive Philoméle,
Songer encor à vos malheurs,
Quand pour apaiſer vos douleurs
Tout s'empreſſe à marquer ſon zéle?
L'Univers à votre retour,
Semble renaître pour vous plaire,
Les Driades à votre Amour
Prêtent leur ombre ſolitaire.

Loin de vous, l'Aquilon fougueux
Souffle ſa piquante froidure;
La Terre reprend ſa verdure:
Le Ciel brille des plus beaux feux.
Pour vous l'Amante de Céfale
Enrichit Flore de ſes pleurs,
Et Zéphir cueille ſur les Fleurs
Les parfums que la Terre exhale.

Pour entendre vos doux accens
Les Oiſeaux ceſſent leur ramage
Et le Chaſſeur le plus ſauvage
Reſpecte vos jours innocens.
Cependant votre Ame atendrie
Par un douloureux ſouvenir,
Des malheurs d'une Sœur chérie
Semble toujours s'entretenir.

Helas! que mes triſtes penſées
M'ofrent des maux bien plus cuiſans!
Vous pleurez vos peines paſſées,
Je pleure mes ennuis preſens.
Et quand la Nature atentive
Cherche à calmer vos déplaiſirs,
Il faut même que je me prive
De la douceur de mes ſoupirs.

ODE
SUR UNE
BELLE VEUVE.

QUel reſpect imaginaire
Pour les cendres d'un Epoux
Vous rend vous-même contraire,
A vos deſirs les plus doux?
Quand ſa courſe fut bornée
Par la fatale journée,
Qui le mit dans le Tombeau,
Penſez-vous que l'Hymenée,
N'ait pas éteint ſon flambeau?

Pourquoi ces ſombres tenebres,
Dans ce lugubre réduit?
Pourquoi ces clartez funebres,
Plus afreuſes que la nuit?
De ces noirs objets troublée,
Triſte, & ſans ceſſe immolée
A de frivoles égards,
Ferez vous d'un Mauſolée
Le plaiſir de vos regards?

Voyez les Graces fidelles
Malgré vous ſuivre vos pas,
Et voltiger autour d'elles,
L'Amour qui vous tend les bras,
Voiez ce Dieu plein de charmes,
Qui vous dit, les yeux en larmes:
Pourquoi ces ſoins ſuperflus?
Pourquoi ces cris, ces alarmes?
Ton Epoux ne t'entend plus.

Si votre premiere flame,
Eut jadis un cours ſi beau,
Il doit enhardir votre Ame,
A bruler d'un feu nouveau.
Plus d'un bonheur ſi paiſible,
La perte nous fut ſenſible,
Plus vous devez aſpirer
Au ſeul remede infaillible,
Qui puiſſe la réparer.

A ſa triſte Deſtinée
C'eſt trop donner de regrets ;
Par les larmes d'une année
Ses Manes ſont ſatisfaits,
De la celebre Matrone
Que l'Antiquité nous prône,
N'imitez point le dégoût ;
Ou pour l'honneur de Petrone
Imitez-la juſqu'au bout.

Les Chroniques les plus amples
Des Veuves du premier tems
Nous fourniſſent peu d'exemples
D'Arremiſes de vingt ans.
Plus leur douleur eſt illuſtre,
Et plus elle ſert de luſtre
A leur amoureux eſſor :
Andromaque en moins d'un Luſtre
Remplaça deux fois Hector,

ODE
AUX ROIS,
SUR LEURS
FLATEURS.

JADIS tous les Humains errans à l'avanture,
A leur ſauvage inſtinc vivoient abandonnés ;
Satisfaits d'aſſouvir de l'aveugle Nature
Les beſoins éfrenez.

La raiſon fléchiſſant leurs humeurs indociles,
De la Societé vint former les liens ;
Et bientôt raſſembla ſous de communs aziles
Les premiers Citoiens.

Pour

Pour assurer entre eux la Paix & l'Innocence,
Les Loix firent alors éclater leur pouvoir :
Sur des Tables d'airain, l'audace & la licence
Aprirent leur devoir.

Mais il faloit encor pour étonner le crime,
Toujours contre les Loix promt à se révolter,
Que des Chefs revétus d'un pouvoir legitime
Les fissent respecter.

Ainsi pour le maintien de ces Loix salutaires
Du Peuple entre vos mains le pouvoir fut remis,
Rois, vous fûtes élûs ; sages dépositaires
Du glaive de Thémis.

Puisse en vous la vertu faire luire sans cesse
De la Divinité les raions glorieux ;
Partagez ces tributs d'amour & de tendresse
Que nous ofrons aux Dieux.

Mais chaſſez loin de vous la baſſe Flaterie,
Qui cherchant à ſouiller la bonté de vos mœurs,
Par cent détours obſcurs s'ouvre avec induſtrie
La porte de vos cœurs.

Le Pauvre eſt à couvert de ſes ruſes obliques
Orgueilleuſe, elle ſuit la Pourpre & les Faiſceaux,
Serpent contagieux, qui des ſources publiques
Empoiſonne les eaux.

Craignez que de ſa voix les trompeuſes délices
N'aſſoupiſſent enfin vôtre frêle raiſon.
De cette Enchantereſſe oſez, nouveaux Ulyſſes,
Renverſer le poiſon.

Néméſis vous obſerve, & fremit des blaſphêmes.
Dont rougit à vos yeux l'aimable Verité.
N'atirés point ſur vous, trop épris de vous-même
Sa terrible Equité.

C'eſt elle dont les yeux certains, inévitables,
Percent tous les replis de nos cœurs inſenſez;
Et nous lui répondrons des Eloges coupables
Qui nous ſont adreſſez.

Des châtimens du Ciel implacable Miniſtre,
De l'Equité trahie elle vange les droits;
Et voici les arrêts dont ſa bouche ſiniſtre
Epouvante les ROIS.

Ecoutez, & tremblez, Idoles de la Terre.
D'un encens uſurpé Jupiter eſt jaloux.
Vos Flateurs dans ſes mains alument le tonnerre,
Qui s'éleve ſur vous.

Il détruira leur Culte; il briſera l'Image,
A qui ſacrifioient ces faux Adorateurs:
Et punira ſur vous le déteſtable homage
De vos Adulateurs.

Moi, je préparerai les vengeances celeſtes ;
Je livrerai vos jours au Démon de l'Orgueil,
Qui par vos propres mains, de vos grandeurs funeſtes
Creuſera le cercueil.

Vous n'écouterez plus la voix de la Sageſſe,
Et dans tous vos conſeils l'aveugle Vanité,
L'eſprit d'enchantement, de vertige & d'yvreſſe
Tiendra lieu de clarté.

Sous les noms ſpecieux de Zéle & de Juſtice
Vous vous déguiſerez les plus noirs attentats :
Vous couvrirez de fleurs les bords du précipice,
Qui s'ouvre ſous vos pas.

Mais enfin vôtre chute à vos yeux déguiſée,
Aura ces mêmes yeux pour triſtes ſpectateurs,
Et vôtre abaiſſement ſervira de riſée
A vos propres Flateurs.

ODE
SUR LA MORT
DE MONSEIGNEUR
LE PRINCE
DE CONTI.

PEUPLES, dont la tendreſſe aux larmes obſtinée
De ce Prince cheri déplore le trépas;
Aprochez, & voiez quelle eſt la deſtinée
Des grandeurs d'ici-bas.

CONTI n'eſt plus. ô Sort! ô Puiſſances celeſtes!
Ainſi les Dieux jaloux l'enlevent aux Mortels.
Soumetons-nous: allons porter ſes triſtes Reſtes
Aux piés de leurs Autels.

Elevons à ſa cendre un Monument celebre.
Que le jour de la nuit emprunte les couleurs.
Soupirons, gémiſſons ſur ce Tombeau funebre,
Arroſé de nos pleurs.

Mais que dis-je? ah plutôt à ſa vertu ſuprême
Conſacrons un homage, & plus noble, & plus doux :
Ce Heros n'eſt point mort, le plus beau de lui-même
Vit encor parmi nous.

Ce qu'il eut de mortel, s'éclipſe à nôtre vue,
Mais de ſes actions le viſible flambeau,
Son Nom, ſa renommée en cent lieux épandue
Sont Vainqueurs du tombeau.

Muſes, préparez-lui vôtre plus riche ofrande :
Placez ſon Nom fameux entre les plus grands Noms.
Rien ne peut plus faner l'immortelle Guirlande
Dont nous le couronnons.

Oui, cher PRINCE, ta mort de tant de pleurs
suivie
Met le comble aux grandeurs dont tu fus revétu,
Et ſauve des écueils d'une plus longue vie
Ta gloire & ta vertu.

Au faîte des honneurs un Heros indomtable
Peut voir tous ſes lauriers ſe flétrir dans ſes
mains.
La mort, la ſeule mort met le ſceau veritable
Aux grandeurs des Humains.

Combien avons-nous vu d'éloges unanimes
Condamnez, démentis par un honteux retour;
Et combien de Heros glorieux, magnanimes
Ont vécu trop d'un jour.

Du Midi juſqu'à l'Ourſe on vantoit ce Mo-
narque
Qui fit rougir le Nord de carnage & de ſang.
Il fuit, l'Eloge ceſſe: & le deſtin lui marque
Son veritable rang.

Ce n'eſt plus ce Heros, guidé par la victoire,
Par qui tous les Guerriers alloient être éfacez.
C'eſt un nouveau Pyrrhus, qui va groſſir l'Hiſtoire
Des fameux Inſenſez.

Ainſi, de ſes bienfaits la Fortune ſe vange;
Mortels, défions-nous d'un ſort long-tems heureux,
Et de nos Ennemis ſongeons que la loüange
Eſt le plus dangereux.

ODE
A
Mr. ROUILLÉ,
POUR L'INVITER A VENIR A SA TERRE DE
COUDRAI.

DIGNE & noble Heritier des premieres vertus,
Qu'on adora jadis ſous l'Empire de Rhée,
Qui ſeul dans les Palais de l'aveugle Plutus
Oſâtes introduire Aſtrée.

Renoncez pour un tems aux travaux de Thémis;
Venez voir ces Côteaux enrichis de verdure,
Et ces Bois paternels où l'art humble & ſoumis
Laiſſe encor regner la Nature.

Les Hyades, Vertumne, & l'humide Orion
Sur la Terre embraſée ont verſé leurs largeſſes ;
Et Bachus échapé des fureurs du Lion,
Songe à vous tenir ſes promeſſes.

O rivages cheris ! Valons aimez des Cieux,
Dont jamais n'aprocha la triſteſſe importune !
Et dont le Protecteur tranquile & glorieux
Ne rougit point de ſa fortune !

Trop heureux, qui du Champ par ſes Peres laiſſé
Peut parcourir au loin les limites antiques,
Sans redouter les cris de l'Orphelin chaſſé
Du ſein de ſes Dieux domeſtiques !

Sous des lambris dorez l'injuſte raviſſeur
Entretient le Vautour dont il eſt la victime :
Combien peu de Mortels connoiſſent la douceur
D'un bonheur pur & legitime !

Joüiſſez en repos de ce Bien fortuné ;
Le calme & l'innocence y tiennent leur Empire,
Et des ſoucis afreux le ſouffle empoiſonné
N'y corrompt point l'air qu'on reſpire.

Pan, Diane, Apollon, les Faunes, les Silvains
Peuplent ici vos Bois, vos Vergers, vos Montagnes ;
La Ville eſt le ſejour des profanes Humains,
Les Dieux habitent la Campagne.

C'eſt-là que l'homme aprend leurs Miſteres ſecrets,
Et que contre le ſort muniſſant ſa foibleſſe,
Il joüit de ſoi-même, & s'abreuve à longs traits
Dans les ſources de la Sageſſe.

C'eſt-là que ce Romain, dont l'éloquente voix
D'un joug preſque certain ſauva la République,
Fortifioit ſon cœur dans l'étude des Loix
Ou du Licée, ou du Portique.

Libre des ſoins publics qui le faiſoient rêver,
Sa main du Conſulat laiſſoit aller les rênes,
Et courant à Tuſcule il alloit cultiver
Les fruits de l'Ecole d'Athénes.

ODE
SUR LES
MISERES
DE
L'HOMME.

QUE l'Homme eſt bien durant ſa vie
Un parfait miroir de douleurs !
Dès qu'il reſpire, il pleure, il crie,
Et ſemble prévoir ſes malheurs.

Dans l'enfance toujours des pleurs,
Un Pedant porteur de triſteſſe ;
Des Livres de toutes couleurs,
Des châtimens de toute eſpece.

L'ardente & fougueuſe Jeuneſſe
Le met encore en pire état ;
Des Creanciers, une Maîtreſſe,
Le tiraillent comme un Forçat.

Dans l'âge mûr, autre combat,
L'Ambition le follicite,
Richeſſes, honneur, faux éclat,
Femme, Famille, tout l'agite.

Vieux, on le mépriſe, on l'évite ;
Mauvaiſe humeur, infirmité ;
Toux, gravelle, goute, pituite
Aſſiegent ſa caducité.

Pour comble de calamité
Un Directeur s'en rend le Maître.
Il meurt enfin peu regreté.
C'étoit bien la peine de naître.

ODE

SUR UN COMMENCEMENT D'ANNÉE.

L'Astre qui partage nos jours,
Et qui nous prête sa lumiere,
Vient de terminer sa carriere,
Et commencer un nouveau cours.

Avec une vîtesse extrême
Nous avons vu l'An s'écouler;
Celui-ci passera de même,
Sans qu'on puisse le rapeler.

Tout finit, tout est sans remede
Aux Loix du tems assujéti,
Et par l'instant qui lui succede,
Chaque instant est aneanti.

La plus brillante des journées
Paſſe pour ne plus revenir :
La plus fertile des années,
N'a commencé que pour finir.

En vain par les murs qu'on acheve,
L'on tâche à s'immortaliſer ;
La vanité qui les éleve,
Ne ſauroit les éterniſer.

L'homme qui de tout eſt le Maître,
Par la même Loi doit perir ;
Ici bas commencer à naître,
N'eſt que commencer à mourir.

Pourquoi donc dans ce peu d'eſpace
De tant de ſoins m'embaraſſer ?
Pourquoi perdre le jour qui paſſe,
Pour un autre qui doit paſſer ?

Si tel eſt le deſtin des hommes,
Qu'un moment peut les voir finir ;
Goutons bien l'inſtant où nous ſommes,
Puiſqu'il ne peut plus revenir.

Cet homme eſt vraiment déplorable,
Qui de la fortune amoureux,
Se rend lui-même miſerable,
En travaillant pour être heureux.

Dans des illuſions flateuſes
Il conſume ſes plus beaux ans ;
A des Eſperances douteuſes
Il immole des biens preſens.

Inſenſez ! vôtre Ame ſe livre
A de tumultueux projets ;
Vous mourez ſans avoir jamais
Pu trouver le moment de vivre.

De l'erreur qui vous a ſeduits
Vous ne me verrez point repaître.
Ma vie eſt l'inſtant où je ſuis,
Et non l'inſtant où je dois être.

Je ſonge aux jours que j'ai paſſez,
Sans les regréter, ni m'en plaindre;
Je vois ceux qui me ſont laiſſez,
Sans les deſirer ni les craindre.

Ne laiſſons point évanoüir
Des biens mis en nôtre puiſſance,
Et que l'atente d'en joüir
N'étoufe point leur joüiſſance.

Le moment paſſé n'eſt plus rien;
Demain nous pouvons ne plus être:
Le preſent eſt l'unique bien,
Dont l'homme ſoit vraiment le Maître.

ODES SACRÉES

1. B. Descartes

ODE
TIRÉE DU
PSEAUME
XIV.

Domine, quis habitabit in Tabernaculo tuo?

SEIGNEUR dans ton Temple adorable
Quel Mortel eſt digne d'entrer?
Qui pourra, grand Dieu, penetrer
Dans ce ſejour impenetrable,
Où les Saints inclinez, d'un œil reſpectueux,
Contemplent de ton front l'éclat majeſtueux?

Ce ſera celui qui du Vice
Evite le ſentier impur,
Qui marche d'un pas ferme & ſûr
Dans le chemin de la Juſtice ;
Attentif & fidelle à connoître ſa voix,
Intrépide & ſévére à pratiquer ſes Loix.

Ce ſera celui dont la bouche,
Des Flateurs mépriſe le fard,
Dont le cœur ſincere & ſans art
Rend juſtice au vrai qui le touche ;
Et qui par des diſcours faux & calomnieux
Jamais à la pudeur n'a fait baiſſer les yeux.

Celui devant qui le Superbe
Enflé d'une vaine ſplendeur,
Paroit plus bas dans ſa grandeur
Que l'inſecte caché ſous l'herbe,
Qui bravant du Méchant le faſte couronné,
Honore la vertu du juſte Infortuné.

Celui, dis-je, dont les promeſſes
Sont un gage toujours certain;
Celui qui d'un infame gain
Ne fait point groſſir ſes richeſſes;
Celui qui ſur les dons du Coupable puiſſant
N'a jamais décidé des jours de l'Innocent.

Qui marchera dans cette voie,
Comblé d'un éternel Bonheur,
Un jour des Elus du Seigneur
Partagera la ſainte joie,
Et les fremiſſemens de l'Enfer irrité
Ne pourront faire obſtacle à ſa Felicité.

ODE
TIRÉE DU
PSEAUME
XVIII.

Cœli enarrant gloriam Dei.

LEs Cieux inſtruiſent la Terre
A révérer ſon Auteur ;
Tout ce que ſeur globe enſerre,
Celebre un Dieu Createur.
Quel plus ſublime Cantique
Que ce concert magnifique
De tous les Celeſtes Corps ?
Quelle Grandeur infinie,
Quelle Divine harmonie
Reſulte de leurs accords ?

De

De ſa Puiſſance immortelle
Tout parle, tout nous inſtruit;
Le jour au jour la révéle,
La Nuit l'anonce à la Nuit.
Ce grand & ſuperbe Ouvrage
N'eſt point pour l'Homme un langage
Obſcur & miſterieux:
Son admirable ſtructure
Eſt la voix de la Nature
Qui ſe fait entendre aux yeux.

Dans une éclatante Voute
Il a placé de ſes Mains,
Le Soleil qui dans ſa route
Eclaire tous les Humains;
Environné de lumiere
Il entre dans ſa carriere
Comme un Epoux Glorieux,
Qui dès l'Aube matinale
De ſa Couche Nuptiale
Sort brillant & radieux.

L'Univers à ſa preſence
Semble ſortir du Neant :
Il prend ſa courſe, il s'avance
Comme un ſuperbe Geant.
Bientôt ſa marche féconde
Embraſſe le tour du Monde
Dans le cercle qu'il décrit,
Et par ſa chaleur puiſſante
La Nature languiſſante
Se ranime & ſe nourrit.

O que tes Oeuvres ſont belles !
Grand Dieu, quels ſont tes bienfaits !
Que ceux qui te ſont fidéles,
Sous ton joug trouvent d'atraits !
Ta crainte inſpire la joie,
Elle aſſure nôtre voie,
Elle nous rend triomphans ;
Elle éclaire la jeuneſſe,
Et fait briller la Sageſſe
Dans les plus foibles Enfans.

Soutien ma foi chancelante,
Dieu Puiſſant, inſpire-moi
Cette crainte vigilante,
Qui fait pratiquer ta Loi ;
Loi ſainte, Loi deſirable,
Ta Richeſſe eſt préferable
A la Richeſſe de l'Or ;
Et ta douceur eſt pareille
Au miel dont la jeune Abeille
Compoſe ſon cher Treſor.

Mais ſans tes clartez ſacrées
Qui peut connoître, Seigneur,
Les foibleſſes égarées
Dans les replis de ſon Cœur ?
Prête-moi tes feux propices,
Vien m'aider à fuir les Vices
Qui s'atachent à mes pas :
Vien conſumer par ta flame
Ceux que je vois dans mon Ame,
Et ceux que je n'y vois pas.

Si de leur cruel Empire
Tu veux dégager mes ſens,
Si tu daignes me ſourire,
Mes jours ſeront innocens :
J'irai puiſer ſur ta trace
Dans les ſources de la Grace,
Et de ſes Eaux abbreuvé,
Ma Gloire fera connoître
Que le Dieu qui m'a fait naître,
Eſt le Dieu qui m'a ſauvé.

ODE
TIRÉE DU
PSEAUME
XLV.

Deus noſter refugium & virtus.

PUISQUE nôtre Dieu favorable
Nous aſſure de ſon ſecours,
Il n'eſt plus de revers capable
De troubler la Paix de nos jours;
Et ſi la Nature fragile
Etoit à ſes derniers momens,
Nous la verrions d'un œil tranquile
S'écrouler dans ſes fondemens.

Par les ravages du Tonnerre
Nous verrions nos Champs moiſſonnez,
Et des entrailles de la Terre
Les plus hauts Monts déracinez,
Nos yeux verroient leur maſſe aride
Tranſportée au milieu des Airs,
Tomber d'une chute rapide
Dans le vaſte gouffre des Mers.

Les Remparts de la Cité Sainte
Nous ſont un refuge aſſuré ;
Dieu lui-même dans ſon enceinte
A marqué ſon Sejour ſacré.
Une onde pure & délectable
Arroſe avec legereté
Le Tabernacle redoutable
Où repoſe Sa Majeſté.

Les Nations à main armée
Couvroient nos fertiles Sillons :
On a vu les Champs d'Idumée
Inondez de leurs Bataillons.
Le Seigneur parle, & l'Infidéle
Tremble pour ſes propres Etats :
Il ſlote, il ſe trouble, il chancéle,
Et la Terre fuit ſous ſes pas.

Venez, Nations arrogantes,
Peuples vains, & Voiſins jaloux,
Voir les merveilles éclatantes
Que ſa Main opere pour Nous.
Que pourront vos Ligues formées
Contre le bonheur de nos jours ?
Quand le bras du Dieu des Armées
S'armera pour nôtre ſecours ?

Par lui ces Troupes infernales,
A qui nos Champs furent ouverts,
Iront de leurs flames fatales
Embraſer un autre Univers.
Sa foudre promte à nous défendre
Des méchans & de leurs complots,
Metra leurs Boucliers en cendre,
Et briſera leurs javelots.

Arrête, Peuple impie, arrête;
Je ſuis ton Dieu, ton Souverain;
Mon bras eſt levé ſur ta Tête,
Les feux vangeurs ſont dans ma Main.
Voi le Ciel, voi la Terre & l'Onde
Remplis de mon immenſité,
Et dans tous les Climats du Monde
Mon Nom des Peuples exalté.

Toi, pour qui l'ardente Victoire
Marche d'un pas obéïſſant,
Seigneur, combas pour nôtre Gloire,
Protege ton Peuple innocent;
Et fai que nôtre humble Patrie
Jouïſſant d'un calme promis,
Confonde à jamais la furie
De nos ſuperbes Ennemis.

ODE
TIRÉE DU
PSEAUME
XLVII.

Magnus Dominus & laudabilis nimis.

LA Gloire du Seigneur, ſa Grandeur immortelle,
De l'Univers entier doit ocuper le zéle;
Mais ſur tous les Humains conſacrez à ſes loix,
Le Peuple de Sion doit ſignaler ſa voix,
Sion, Montagne auguſte & ſainte,
Formidable aux audacieux;
Sion, ſejour délicieux,
C'eſt toi, c'eſt ton heureuſe enceinte,
Qui renferme le Dieu de la Terre & des Cieux.

O Murs ! ô Sejour plein de Gloire !
Mont ſacré, nôtre unique eſpoir,
Où Dieu fait regner la Victoire
Et manifeſte ſon pouvoir !
Cent Rois liguez entr'eux pour nous livrer la Guerre
Etoient venus ſur Nous fondre de toutes parts ;
Ils ont vu nos ſacrez Remparts.
Leur aſpect foudroiant tel qu'un afreux Tonnerre
Les a précipitez au centre de la Terre ;
Le Seigneur dans leur Camp a jeté la terreur,
Il parle, & nous voions leurs Trônes mis en poudre,
Leurs Chefs aveuglez par l'erreur,
Leurs Soldats conſternez d'horreur,
Leurs Vaiſſeaux ſubmergez ou brulez par la Foudre,
Monumens éternels de ſa juſte fureur,

Rien ne ſauroit troubler les Loix inviolables
Qui fondent le bonheur de ta Sainte Cité :
Seigneur, toi même en as jeté
Les fondemens inébranlables :
Au pié de tes Autels humblement proſternez
Nos vœux par ta Clémence ont été couronnez,
Des lieux cheris où le jour prend naiſſance,
Juſqu'aux Climats où finit ſa ſplendeur,
Tout l'Univers révére ta Puiſſance ;
Tous les Mortels adorent ta Grandeur.

Publions les Bienfaits, celebrons la Juſtice
Du Souverain de l'Univers,
Que le bruit de nos chants vole au delà des Mers ;
Qu'avec nous la Terre s'uniſſe,
Que nos voix penetrent les Airs.
Elevons juſqu'à lui nos cœurs, & nos concerts.
Vous, Filles de Sion, floriſſante jeuneſſe,
Joignez-vous à nos chants ſacrez,
Formez des pas & des ſons d'alégreſſe
Autour de ces Murs réverez,
Venez ofrir des vœux pleins de tendreſſe
Au Seignenr que vous adorez.

Peuples de qui l'apui ſur ſa bonté ſe fonde,
Allez dans tous les coins du Monde
A ſon nom glorieux élever des Autels.
Les ſiecles à venir beniront vôtre zéle,
Et de ſes bienfaits immortels
L'Eternel comblera vôtre race fidéle.
Marquons-lui nôtre amour par des vœux éclatans,
C'eſt nôtre Dieu, c'eſt nôtre Pere,
C'eſt le Roi que Sion révere,
De ſon Regne éternel les glorieux inſtans
Dureront au delà des Siecles & des Tems.

ODE
TIRÉE DU
PSEAUME
XLVIII.

Audite hæc omnes gentes.

QU'AUX accens de ma voix la Terre ſe réveille.
Rois ſoiez attentifs, PEUPLES ouvrez l'oreille!
Que l'Univers ſe taiſe & m'écoute parler.
Mes chants vont ſeconder les acords de ma Lyre:
L'Eſprit Saint me penetre, il m'échauſe & m'inſpire
Les grandes veritez que je vais reveler.

L'Homme en ſa propre force a mis ſa confiance,
Yvre de ſes Grandeurs & de ſon Opulence
L'éclat de ſa fortune enfle ſa vanité;
Mais ô moment terrible! ô jour épouvantable,
Où la mort ſaiſira ce fortuné coupable
Tout chargé des liens de ſon iniquité!

Que deviendront alors, répondez Grands du Monde,
Que deviendront ces biens où vôtre eſpoir ſe fonde,
Et dont vous étalez l'orgueilleuſe moiſſon?
Sujets, Amis, Parens, tout deviendra ſterile,
Et dans ce jour fatal l'homme à l'homme inutile
Ne paſra point à Dieu le prix de ſa rançon.

Vous avez vu tomber les plus illuſtres Têtes,
Et vous pourriez encore, inſenſez que vous êtes,
Ignorer le tribut que l'on doit à la Mort?
Non non, tout doit franchir ce terrible paſſage:
Le Riche, l'Indigent, l'Imprudent & le Sage
Sujets à même Loi ſubiſſent même ſort.

Un avide Heritier tranſporté d'alégreſſe
Engloutit à l'inſtant toute cette richeſſe,
Ces Terres, ces Palais de vos Noms anoblis
Et que vous reſte-il de ces Grandeurs ſuprêmes
Un Sepulchre funebre où vos Noms, où vous-mêmes
Dans l'éternelle nuit ſerez enſevelis.

Les hommes éblouïs de leurs Honneurs frivoles,
Et de leurs vains Flateurs écoutans les paroles,
Ont de ces veritez perdu le ſouvenir.
Pareils aux Animaux farouches & ſtupides
Les Loix de leur inſtinct ſont leurs uniques Guides,
Et pour eux le preſent paroit ſans avenir.

Un précipice afreux devant eux ſe preſente,
Mais toujours leur Raiſon ſoumiſe & complaiſante
Au devant de leurs yeux met un voile impoſteur.
Sous leurs pas cependant s'ouvrent les noirs Abimes,
Où la cruelle Mort les prenant pour Victimes,
Frape ces vils troupeaux dont elle eſt le Paſteur.

Là s'aneantiront ces titres magnifiques,
Ce Pouvoir uſurpé, ces reſſorts politiques,
Dont le Juſte autrefois ſentit le poids fatal;
Ce qui fit leur Bonheur, deviendra leur torture,
Et Dieu de ſa Juſtice apaiſant le murmure,
Livrera ces méchans au pouvoir infernal.

Juſtes, ne craignez point le vain pouvoir des hommes :
Quelqu'élevez qu'ils ſoient, ils ſont ce que nous ſommes.
Si vous êtes Mortels, ils le ſont comme vous;
Nous avons beau vanter nos Grandeurs paſſageres,
Il faut mêler ſa cendre aux cendres de ſes peres,
Et c'eſt un même Dieu qui nous jugera tous.

ODE
TIRÉE DU
PSEAUME LVII.

Si verè justitiam diligitis.

SI la Loi du Seigneur vous touche,
Si le mensonge vous fait peur,
Si la justice en vôtre cœur
Regne aussi-bien qu'en vôtre bouche ;
Parlez, Fils des Hommes, pourquoi
Faut-il qu'une haine farouche
Préside aux jugemens que vous lancez sur moi ?

C'eſt vous de qui les mains impures
Trament le tiſſu déteſté
Qui fait trébucher l'Equité
Dans le piege des impoſtures ;
Laches aux cabales vendus,
Artiſans de fourbes obſcures,
Habiles ſeulement à noircir les Vertus.

L'Hipocrite en fraudes fertile
Dès l'enfance eſt paitri de fard,
Il ſait colorer avec art
Le fiel que ſa bouche diſtile,
Et la morſure du Serpent
Eſt moins aiguë & moins ſubtile,
Que le venin caché que ſa langue répand.

En vain le Sage les conſeille,
Ils ſont inflexibles & ſourds.
Leur cœur s'aſſoupit aux diſcours,
De la Vertu qui les réveille,
Plus inſenſibles & plus froids
Que l'Aſpic qui ferme l'oreille
Aux ſons mélodieux d'une touchante voix.

Mais de leurs Langues difamantes
Tôt ou tard Dieu me vangera,
N'en doutons point, ce Dieu ſaura
Foudroier leurs Têtes fumantes,
Il vaincra ces Lions ardens,
Et dans leurs gueules écumantes
Il plongera ſa main, & briſera leurs dents.

Ainſi que la vague rapide
D'un torrent qui roule à grand bruit,
Se diſſipe & s'évanouït
Dans le ſein de la Terre humide:
Ou comme l'airain enflamé
Fait fondre la cire liquide
Qui bouillonne à l'aſpect d'un braſier alumé.

Ainſi leurs grandeurs éclipſées
S'évanoüiſſent à nos yeux,
Ainſi la Juſtice des Cieux
Confondra leurs laches penſées.
Leurs dards deviendront impuiſſans,
Et de leurs pointes émouſſées
Ne penetreront plus le ſein des Innocens.

Avant que leurs tiges celebres
Puiſſent pouſſer des rejettons,
Eux-mêmes foibles avortons
Seront cachez dans les tenebres,
Et leur ſort deviendra pareil
Au ſort de ces oiſeaux funebres,
Qui n'oſent ſoutenir les regards du Soleil.

C'eſt alors, que de leur diſgrace
Les Juſtes riront à leur tour,
C'eſt alors, que viendra le jour
De punir leur ſuperbe audace;
Et que ſans paroître inhumains
Nous pourrons extirper leur race
Et laver dans leur ſang nos innocentes mains.

Ceux qui verront cette Vangeance,
Pourront dire avec verité,
Que l'Injuſtice & l'Equité
Ont tour à tour leur récompenſe;
Et qu'il eſt un Dieu dans les Cieux
Dont le bras ſoutient l'Innocence,
Et confond des Méchans l'orgueil ambitieux.

ODE
TIRÉE DU
PSEAUME
LXXI.

Deus judicium tuum Regida.

O Dieu ! qui par un choix propice
Daignâtes élire entre Tous,
Un Homme qui fut parmi nous
L'Oracle de vôtre juſtice :
Inſpirez à ce digne Roi
Avec l'amour de vôtre Loi,
Et l'horreur de la Violence,
Cette clairvoiante Equité
Qui de la fauſſe vraiſemblance
Sait diſcerner la Verité.

Que par des jugemens ſeveres
Sa voix r'aſſure l'Innocent,
Que de ſon Peuple gémiſſant
Sa main ſoulage les miſeres ;
Que jamais le Menſonge obſcur
Des pas de l'Homme libre & pur
N'oſe à ſes yeux ſouiller la trace,
Et que le Vice faſtueux
Ne ſoit point aſſis à la place
Du merite humble & vertueux.

Ainſi du plus haut des Montagnes
La Paix & tous les Dons des Cieux,
Comme un fleuve délicieux
Viendront inonder les Campagnes,
Son Regne à ſes Peuples touchez
Sera ce qu'aux épics ſechez
Eſt l'eau que le Ciel leur envoie ;
Et tant que luira le Soleil,
L'Homme plein d'une ſainte joie
Le benira dès ſon réveil.

Son Trône deviendra l'azile
De l'Orphelin perſecuté,
Son équitable auſterité
Soutiendra le foible Pupile.
Le Pauvre ſous ce Défenſeur
Ne craindra plus que l'Opreſſeur
Lui raviſſe ſon heritage,
Et le champ qu'il aura ſemé
Ne deviendra plus le partage
De l'Uſurpateur afamé.

Ses dons verſez avec juſtice
Du pâle Calomniateur
Ni du ſervile Adulateur
Ne nourriront point l'avarice,
Pour eux ſon front ſera glacé,
Le zéle deſintereſſé
Seul digne de ſa confidence,
Fera renaître pour jamais
Les Délices & l'Abondance
Inſéparables de la Paix.

Alors

Alors ſa juſte Renommée
Répanduë au delà des Mers,
Juſqu'aux deux bouts de l'Univers
Avec éclat ſera ſemée.
Ses Ennemis humiliés
Mettront leur orgueil à ſes piés,
Et des plus éloignez rivages
Les Rois frapez de ſa Grandeur
Viendront par de riches Homages
Briguer ſa puiſſante Faveur.

Ils diront, voilà le Modéle
Que doivent ſuivre tous les Rois.
C'eſt de la ſainteté des Loix
Le Protecteur le plus fidéle.
L'Ambitieux immoderé
Et des eaux du ſiecle ennivré,
N'oſe paroître en ſa preſence;
Mais l'Humble reſſent ſon appui,
Et les larmes de l'Innocence
Sont précieuſes devant lui.

De ſes triomphantes années
Le Tems reſpectera le cours,
Et d'un long ordre d'heureux jours,
Ses Vertus ſeront couronnées.
Ses Vaiſſeaux par les vents pouſſez
Vogueront des Climats glacez
Aux bords de l'ardente Lybie ;
La Mer enrichira ſes Ports,
Et pour lui l'Heureuſe Arabie
Epuiſera tous ſes Treſors.

Tel qu'on voit la Tête chenuë
D'un Chêne autrefois arbriſſeau
Egaler le plus haut rameau
Du Cedre caché dans la Nuë.
Tel croiſſant toujours en grandeur,
Il égalera la ſplendeur
Du Potentat le plus ſuperbe,
Et ſes redoutables Sujets
Se multiplieront comme l'herbe
Autour des humides Marêts.

Qu'il vive, & que dans leur memoire
Les Rois lui dreſſent des Autels !
Que les cœurs de tous les Mortels
Soient les monumens de ſa Gloire !
Et vous, ô Maître des Humains !
Qui de vos bienfaiſantes mains
Formez les Monarques celebres,
Convertiſſez l'Homme endurci,
Et daignez chaſſer les tenebres,
Dont vôtre Nom eſt obſcurci.

ODE

TIRÉE DU

SEAUME

LXXV.

Notus in Judæa Deus.

LE Seigneur eſt connu dans ces climats paiſibles ;

Il habite avec nous, & ſes ſecours viſibles

Ont de ſon Peuple heureux prévenu les ſouhaits;

Ce Dieu de ſes faveurs nous comblant à toute heure

A fait de ſa Demeure

Le Sejour de la Paix.

Du haut de la Montagne où ſa Grandeur réſide
Il a briſé la Lance & l'Epée homicide
Sur qui l'impieté fondoit ſon ferme apui.
Le ſang des étrangers a fait fumer la Terre,
Et le feu de la Guerre
S'eſt éteint devant lui.

Une afreuſe clarté dans les Airs répanduë,
Frape d'aveuglement cette Troupe éperduë,
Par un nouvel éfroi je les vois diſſipez,
Et l'éclat foudroiant de ſes raions celeſtes
Aneantit leurs reſtes
Aux glaives échapez.

Ces inſenſez qu'endort une Vapeur legere,
Prennent pour de vrais biens une ombre menſongere,
Qui leur peint des treſors chimeriques & vains;
Mais bientôt le réveil diſſipe cette ivreſſe,
Et toute leur Richeſſe
S'échape de leurs mains.

L'Ambition conduit leurs Eſcadrons rapides.
Ils devorent déja dans leurs courſes avides
Toutes les Régions qu'éclaire le Soleil :
Mais le Seigneur ſe leve, & ſa ſeule menace
Convertit leur audace
En un morne ſomeil.

O Dieu ! que ton pouvoir eſt grand & redoutable !
Qui pourra ſe cacher au trait inévitable,
Dont tu pourſuis l'impie au jour de ta fureur ?
A punir les Méchans ta colere fidelle
Fait marcher devant elle
La Mort & la Terreur.

Contre ces Opreſſeurs, tes jugemens auguſtes
S'élevent pour ſauver les Humbles & les Juſtes,
Dont le Cœur devant toi s'abaiſſe avec reſpect
Ta juſtice paroit de feux étincelante,
Et la Terre tremblante
S'arrête à ton aſpect.

Ceux, pour qui ta Clemence opere ces Miracles,
Ne ceſſeront jamais d'adorer tes Oracles,
De benir ton ſaint Nom, de pratiquer ta Loi,
Quel Encens eſt plus pur qu'un ſi ſaint Exercice?
Quel autre Sacrifice
Eſt plus digne de toi?

Ce ſont là les preſens, Grand Dieu, que tu demandes,
Peuples, ce ne ſont point vos pompeuſes Ofrandes
Qui le peuvent paier de ſes Dons immortels;
C'eſt par une humble foi, c'eſt par une amour tendre,
Que l'Homme peut prétendre
D'enrichir ſes Autels.

Venez donc adorer le Dieu ſaint & terrible,
Qui vous a délivrez par ſa force invincible
Du joug que vous avez redouté tant de fois;
Qui d'un ſouffle détruit l'orgueilleuſe licence,
Releve l'innocence,
Et terraſſe les Rois.

ODE
TIRÉE DU
PSEAUME
XC.

Qui habitat in adjutorio Altissimi.

CELUI qui mettra sa vie
Sous la garde du trés-Haut,
Repoussera de l'Envie
Le plus dangereux assaut.
Il dira, Dieu redoutable,
C'est à ton Bras formidable
Que mon Destin est remis,
Mes jours sont ta propre cause,
Et c'est Toi seul que j'opose
A mes jaloux Ennemis.

Pour moi, dans ce ſeul azile,
Par tes ſecours toutpuiſſans,
Je brave l'orgueil ſterile
De mes Rivaux fremiſſans.
En vain leur fureur m'aſſiege,
Ta Juſtice rompt le piege
De ces Chaſſeurs obſtinez :
Elle confond leur adreſſe,
Et garantit ma foibleſſe
De leurs dards empoiſonnez.

O Toi ! que ces cœurs feroces
Comblent de crainte & d'ennui,
Contre leurs complots atroces
Ne cherches point d'autre apui.
Que ſa verité propice
Soit contre leur artifice
Ton plus invincible Mur,
Que ſon aile tutelaire
Contre leur âpre colere
Soit ton Rempart le plus ſûr.

Ainſi mépriſant l'ateinte
De leurs traits les plus perçans,
Du froid poiſon de la crainte
Tu verras tes jours exempts;
Soit, que le jour ſur la Terre
Du noir Démon de la Guerre
Vienne éclairer les fureurs,
Ou ſoit, que la nuit obſcure
Répande dans la Nature
Ses tenebreuſes horreurs.

Mais que vois-je? quels abîmes
S'entr'ouvrent autour de moi!
Quel déluge de Victimes
S'ofre à mes yeux pleins d'efroi!
Quelle épouvantable image
De Morts, de Sang, de Carnage
Frape mes regards tremblans!
Et quels glaives invifibles
Percent de coups ſi terribles
Ces Corps pâles & ſanglans?

Mon cœur ſois en aſſurance,
Dieu ſe ſouvient de ta foi :
Les fleaux de ſa Vangeance
N'aprocheront point de toi.
Le Juſte eſt invulnerable.
De ſon Bonheur immiiable
Les Anges ſont les garans,
Et toujours leurs mains propices
A travers les précipices
Conduiſent ſes pas errans.

Dans les routes ambiguës
Du bois le moins fréquenté,
Parmi les ronces aiguës
Il chemine en Liberté.
Nul obſtacle ne l'arrête,
Ses pieds écraſent la Tête
Du Dragon & de l'Aſpic.
Il afronte avec courage
La dent du Lion ſauvage
Et les yeux du Baſilic.

Si quelques vaines foibleſſes
Troublent ſes jours triomphans,
Il ſe ſouvient des promeſſes
Que Dieu fait à ſes Enfans.
A celui qui m'eſt fidéle,
Dit la Sageſſe Eternele,
J'aſſûrerai mes ſecours,
Je rafermirai ſa voie,
Et dans des torrens de joie
Je ferai couler ſes jours.

Dans ſes fortunes diverſes
Je viendrai toujours à lui:
Je ſerai dans ſes traverſes
Son inſéparable apui.
Je le comblerai d'années
Paiſibles & fortunées.
Je benirai ſes deſſeins,
Il vivra dans ma Memoire
Et partagera la Gloire
Que je réſerve à mes Saints.

ODE

TIRÉE DU

PSEAUME XCVI.

Dominus regnavit : exultet terra.

PEUPLES, élevez vos Concerts,
Pouſſez des cris de joie & des chants de Victoire :
Voici le Dieu de l'Univers
Qui vient faire éclater ſon Triomphe & ſa Gloire.

La Juſtice & la Verité
Servent de fondement à ſon trône terrible ;
Une profonde obſcurité
Aux regards des mortels le rend inacceſſible.

Les éclairs, les feux devorans
Font luire devant lui leur flame étincelante,
Et ſes ennemis expirans
Laiſſent de leur ſuplice une trace ſanglante.

Pleine d'horreur & de reſpect
La Terre a treſſailli ſur ſon antique voûte,
Les Monts fondus à ſon aſpect
Creuſent pour s'échaper une brûlante route.

De ſes jugemens redoutez,
Les Cieux, les juſtes Cieux ont été les Miniſtres,
Et les Méchans épouvantez
Ont vu de ſon Courroux les épreuves ſiniſtres.

Soiez à jamais confondus,
Adorateurs impurs de prophanes Idoles,
Vous, qui par des vœux défendus
Honorez de vos mains les ouvrages frivoles.

Anges sacrez, divins Esprits,
Adorez à jamais ces marques de sa Gloire;
Peuples Elus, Mortels Cheris,
Conservez de son Nom l'Eternele Memoire.

C'est ce Dieu qui du haut des Cieux
De l'Univers entier réglant les Destinées
Voit briser ses fragiles Dieux,
Joüets infortunez des vents & des années.

Vous, qui vivez selon ses Loix,
Méprisez des Méchans la haine & l'artifice:
Celui, qui fait trembler les Rois,
Détournera sur eux les traits de leur malice,

Guidez par ses vives clartez
Vous marcherez sans trouble au milieu des tenebres,
La Gloire & les Felicitez
Feront compter vos jours entre les jours celebres.

Que les Bienfaits de l'Eternel
Soient à jamais gravez dans le cœur des Fidéles,
Et qu'un homage ſolemnel
Faſſe éclater par tout ſes Grandeurs immorteles.

ODE

TIRÉE DU

PSEAUME CXIX

Ad Dominum cùm tribularer clamavi.

DAns ces jours deſtinez aux larmes
Où mes Ennemis en fureur
Aiguiſoient contre moi les armes
De l'impoſture & de l'erreur ;
Lorſqu'une coupable licence
Empoiſonnoit mon innocence,
Le Seigneur fut mon ſeul recours ;
J'implorai ſa Toute-Puiſſance,
Et ſa main vint à mon ſecours.

O Dieu ! qui punis les outrages
Qui reçoit l'humble Verité,
Vanges-toi, détruis les ouvrages
De ces levres d'iniquité,
Et confonds cet Homme parjure
Dont la bouche non moins impure
Publie avec legereté,
Les menſonges que l'impoſture
Invente avec malignité.

Quel Rampart, quelle autre Barriere,
Pourra défendre l'Innocent
Contre la fraude meurtriere
De l'Impie adroit & puiſſant ?
Sa Langue aux feintes préparée
Reſſemble à la fléche acerée
Qui part & frape en un moment,
C'eſt un feu leger dès l'entrée
Que ſuit un long embraſement.

Helas ! dans quel Climat ſauvage
Ai-je ſi long-tems habité ?
Quel exil ! quel afreux rivage !
Quels aziles d'impieté ?
Cédar, où la Fourbe & l'Envie
Contre ma vertu pourſuivie
Se déchaînerent ſi long-tems,
A quels maux ont livré ma vie
Tes ſacrileges Habitans !

J'ignorois la trame inviſible
De leurs pernicieux forfaits,
Je vivois tranquille & paiſible
Chez les Ennemis de la Paix,
Et lorſqu'exemt d'inquietude
Je faiſois mon unique étude
De ce qui pouvoit les flater,
Leur déteſtable ingratitude
S'armoit pour me perſecuter.

ODE
TIRÉE DU
PSEAUME
CXXIX.
De profundis.

PRESSE' de l'ennui qui m'acable,
Juſqu'à ton Trône redoutable
J'ai porté mes cris gémiſſans.
Seigneur, enten ma voix plaintive,
Et prête une Oreille atentive
Au bruit de mes triſtes accens.

Si dans le jour de tes Vengeances
Tu conſideres mes ofenſes,
Grand Dieu, quel ſera mon apui?
C'eſt à Toi ſeul que je m'adreſſe,
Et c'eſt en ta ſeule promeſſe
Que mon cœur eſpere aujourd'hui.

Oüi ! je m'aſſure en ta clemence,
Si toujours plein de ta Puiſſance
Mon zéle a ſoutenu ta Loi,
Dieu juſte ! ſois-moi favorable
Et jette un regard ſecourable
Sur ce cœur qui ſe fie en Toi.

Dès que paroîtra la Lumiere,
Juſqu'au tems où de ſa carriere
La Nuit recommence le cours,
Plein de l'eſpoir que tu demandes,
Je t'adreſſerai mes Ofrandes,
Et j'implorerai ton ſecours.

Heureux ! puis que de nos ſoufrances
Par l'objet de nos eſperances
Nous devons être rachetez,
Et qu'il nous permet de prétendre
Qu'un jour ſa bonté doit s'étendre
Sur toutes nos iniquitez.

ODE

TIRÉE DU

PSEAUME CXLIII.

Benedictus Dominus, qui docet manus meas ad prælium.

BENI ſoit le Dieu des Armées,
Qui donne la force à mon bras,
Et par qui mes mains ſont formées
Dans l'art penible des Combats.
De ſa clemence inépuiſable
Le ſeçours promt & favorable
A fini mes opreſſions :
En lui j'ai trouvé mon azile,
Et par lui d'un Peuple indocile
J'ai diſſipé les factions.

Qui ſuis-je, vile Creature?
Qui ſuis-je, Seigneur, & pourquoi
Le Souverain de la Nature
S'abaiſſe-t-il juſques à moi?
L'Homme en ſa courſe paſſagere
N'eſt rien qu'une Vapeur legere
Que le Soleil fait diſſiper;
Sa Clarté n'eſt qu'une nuit ſombre,
Et ſes jours paſſent comme une Ombre
Que l'œil ſuit & voit échaper.

Mais quoi? les perils qui m'obſedent
Ne ſont point encore paſſez?
De nouveaux Ennemis ſuccedent
A mes Ennemis terraſſez?
Dieu terrible, ordonne aux Campagnes
D'engloutir les hautes Montagnes,
Commande aux Cieux de s'abaiſſer;
Fai de leurs Voutes enflamées
Pleuvoir ces fléches alumées
Que tes fureurs ſavent lancer.

Objet de mes humbles Cantiques,
Seigneur, je t'adreſſe ma voix,
Toi, dont les promeſſes antiques
Furent toujours l'eſpoir des Rois,
Toi, de qui les ſecours propices
A travers tant de précipices
M'ont toujours garanti d'éfroi;
Conſerve aujourd'hui ton ouvrage,
Et daigne détourner l'Orage,
Qui s'aprête à fondre ſur moi.

Arrête cet afreux Déluge
Dont les flots me vont ſubmerger;
Sois mon Vangeur, ſois mon refuge
Contre les fils de l'Etranger:
Vanges-toi d'un Peuple infidéle,
De qui la Bouche criminele
Ne s'ouvre qu'à l'impieté,
Et dont la main voüée au Crime,
Ne conoit rien de legitime
Que le Meurtre & l'iniquité.

Ces Hommes, qui n'ont point encore
Eprouvé la Main du Seigneur,
Se flatent que Dieu les ignore,
Et s'ennivrent de leur Bonheur:
Leur Posterité floriſſante
Ainſi qu'une Tige naiſſante,
Croit & s'éleve ſous leurs yeux,
Leurs Filles couronnent leurs Têtes
De tout ce qu'en nos jours de Fêtes
Nous portons de plus précieux.

De leurs grains les Granges ſont pleines,
Leurs Celiers regorgent de fruits,
Et leurs Troupeaux chargez de laines
Sont inceſſament reproduits;
Pour eux la fertile roſée
Tombant ſur la Terre embraſée,
Rafraîchit ſon ſein alteré,
Et pour eux le flambeau du Monde
Nourrit d'une chaleur féconde
Le germe en ſes flancs reſerré.

Le calme regne dans leurs Viles,
Nul bruit n'interrômt leur ſomeil,
On ne voit point leurs Toits fragiles
Ouverts aux raions du Soleil,
C'eſt ainſi qu'ils paſſent leur âge;
Heureux, diſent-ils, le rivage
Où l'on joüit d'un tel Bonheur,
Qu'ils reſtent dans leur réverie,
Heureuſe la ſeule Patrie
Où l'on adore le Seigneur!

ODE
TIRÉE DU
PSEAUME
CXLV.

Lauda anima mea Dominum.

MOn Ame, loüez le Seigneur,
Rendez un legitime Honneur
Au digne & ſeul objet de vos juſtes loüanges:
Oui, mon Dieu, je veux deſormais
Partager la gloire des Anges,
Et conſacrer ma vie à chanter vos Bienfaits.

Renonçons au ſterile apui
Des Grands qu'on adore aujourd'hui,
Ne fondons point ſur eux une eſperance fole,
Leur Pompe indigne de nos vœux
N'eſt qu'un Simulacre frivole,
Et les ſolides Biens ne dépendent pas d'eux.

Comme nous, eſclaves du Sort,
Comme nous, joüets de la Mort,
La Terre engloutira leurs Grandeurs inſenſées
Et periront en même jour
Ces hautes & vaſtes penſées
Qu'admirent maintenant ceux qui leur font la Cour.

Dieu ſeul doit faire nôtre Eſpoir,
Dieu, de qui l'immortel Pouvoir
Fit ſortir du Neant le Ciel, la Terre & l'Onde,
Et qui, tranquile au haut des Airs
Anima d'une voix féconde,
Tous les Etres ſemez dans ce vaſte Univers.

Heureux qui du Ciel ocupé,
Et d'un faux éclat détrompé;
Met de bonne heure en lui toute ſon Eſperance,
Il protege la Verité,
Et ſaura prendre la défenſe
Du Juſte que l'Impie aura perſecuté.

C'eſt le Seigneur qui nous nourrit,
C'eſt le Seigneur qui nous guerit;
Il prévient nos beſoins, il adoucit nos peines,
Il aſſure nos pas craintifs,
Il délie, il briſe nos chaînes,
Et nos Tirans par lui deviennent nos Captifs.

Il ofre au timide Etranger
Un bras promt à le proteger,
Et l'Orphelin en lui retrouve un ſecond Pere,
De la Veuve il devient l'Epoux:
Et par un châtiment ſevere
Il confond les Pecheurs animez contre nous.

Les jours des Rois ſont dans ſa Main,
Leur Regne eſt un Regne incertain,
Dont le doigt du Seigneur a marqué les limites;
Mais de ſon Regne illimité
Les bornes ne ſeront preſcrites
Ni par la fin des Tems, ni par l'Eternité.

ODE
TIRÉE DU
CANTIQUE
D'EZECHIAS.
ISAIE, CHAP. XXXVIII.

Ego dixi: in dimidio dierum meorum.

J'Ai vu mes triſtes journées
Décliner vers leur penchant;
Au midi de mes années
Je touchois à mon couchant,
La Mort déploiant ſes ailes
Couvroit d'Ombres Eternéles
La clarté dont je joüis,
Et dans cette nuit funeſte
Je cherchois en vain le reſte
De mes jours évanoüis.

Grand Dieu ! vôtre Main reclame
Les Dons que j'en ai reçus,
Elle vient couper la trame
Des jours qu'elle m'a tiſſus ;
Mon dernier Soleil ſe leve,
Et vôtre Souſle m'enleve
De la Terre des Vivans,
Comme la feuille ſechée,
Qui de ſa tige arrachée
Devient le joüet des vents.

Comme un Lion plein de rage,
Le mal a briſé mes os ;
Le Tombeau m'ouvre un paſſage
Dans ſes lugubres cachots.
Colombe foible & tremblante
A cette image efraiante
Je ſoupire nuit & jour,
Et dans ma crainte mortele
Je ſuis comme une hirondeſe
Sous les grifes du Vautour.

Ainſi parloient mes alarmes,
Je ne penſois qu'à mourir,
Et mes yeux noiez de larmes
Etoient laſſez de s'ouvrir.
Je diſois à la Nuit ſombre
O Nuit, tu vas dans ton ombre
M'enſevelir pour toujours;
Je rediſois à l'Aurore,
Le jour que tu fais éclore,
Eſt le dernier de mes jours.

Mon Ame eſt dans les Tenebres,
Mes ſens ſont glacez d'efroi,
Ecoutez mes cris funebres,
Dieu juſte, répondez-moi:
Mais déja ſa Main propice
A comblé le précipice
Qui s'entr'ouvroit ſous mes pas,
Son ſecours me fortifie
Et me fait trouver la vie
Dans l'abîme du Trépas.

Seigneur, les maux de la Terre
Sont le fruit de nos forfaits ;
Vous ne nous faites la Guerre
Que pour nous rendre la Paix.
Heureux l'homme à qui la Grace
Départ ce Don éficace
Puiſe dans ſes Saints Treſors,
Et qui ralumant ſa flame
Trouve la ſanté de l'Ame
Dans les ſoufrances du Corps.

C'eſt pour ſauver la memoire
De vos immortels ſecours,
C'eſt pour vous, pour vôtre Gloire,
Que vous prolongez nos jours ;
Non non, vos Bontez ſacrées
Ne ſeront point celebrées
Dans l'horreur des Monumens :
La Mort aveugle & muéte
Ne ſera point l'interpréte
De vos ſaints Commandemens.

Mais ceux qui de ſa menace
Comme moi ſont rachetez,
Annonceront à leur Race
Vos celeſtes Veritez.
J'irai, Seigneur, dans vos Temples
Réchaufer par mes exemples
Les Mortels les plus glacez,
Et vous ofrant mon Homage
Leur montrer l'unique uſage
Des jours que vous leur laiſſez.

LES DEVOIRS DU CHRÉTIEN.

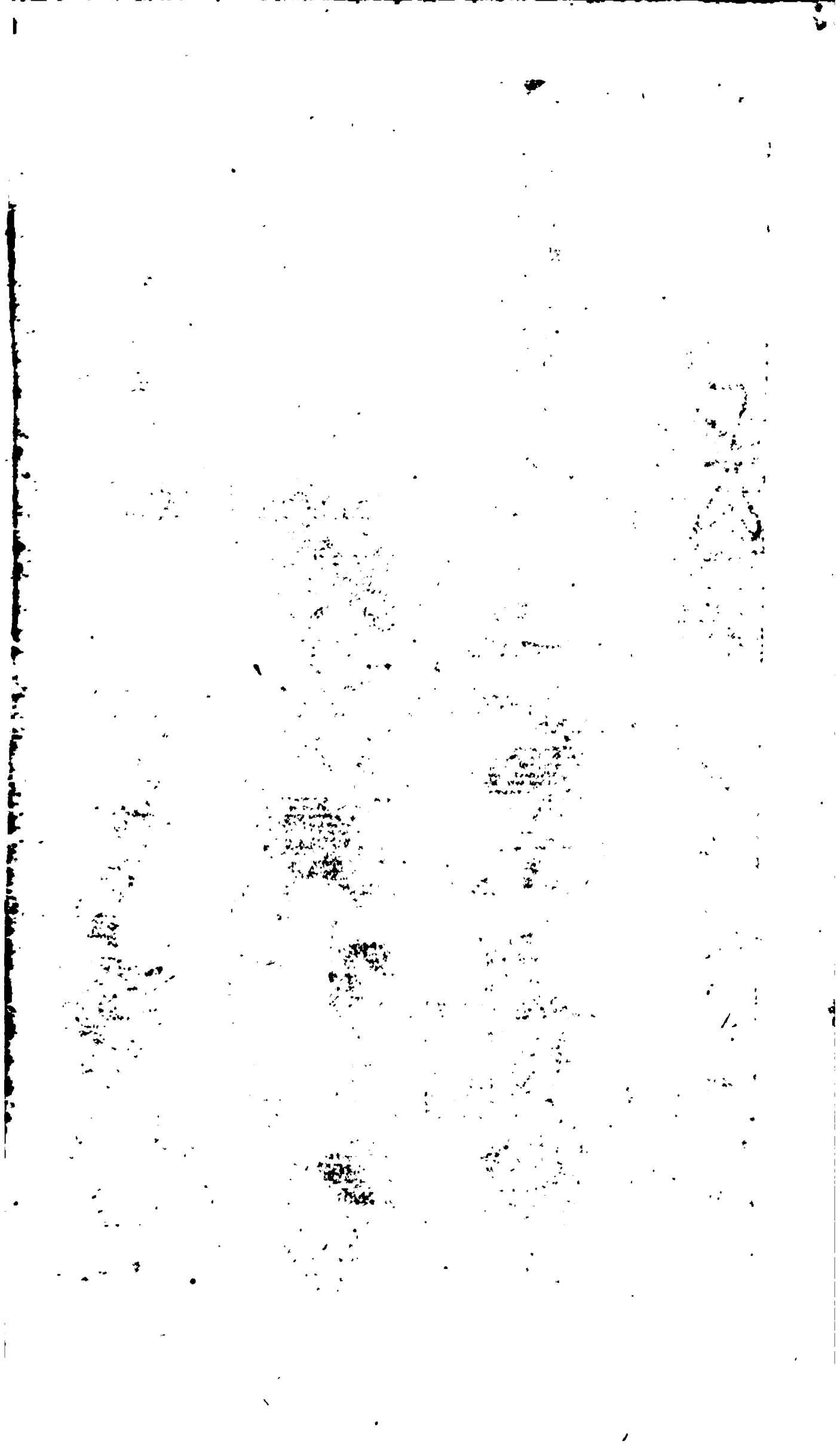
EN Dieu ſeul mets ta confiance.
Quiconque ſe conoit doit tout craindre de ſoi.
Par des vœux purs, ardens, atire ſa clemence.
Fidele à tes devoirs ſonge à vivre pour toi.

Content du ſimple neceſſaire,
Fui le chemin gliſſant, qui mene à la grandeur,
Ecoute volontiers, parle peu, ſache taire
Juſqu'au moindre ſecret qu'on verſe dans ton cœur.

Aux Petits pardonne ſans peine ;
Sans peine cede aux Grands ; ſuporte tes égaux.
Garde tout ton mépris pour une ame hautaine.
Ne t'étonne de rien ; ſoufre humblement les maux.

On riſque le Bien qu'on difére ;
Hâte-toi dès ce jour, donne-toi tout à Dieu ;
Et du terrible Pas qu'il nous faudra tous faire,
Ocupe ton eſprit en tout tems, en tout lieu.

CANTATES.



CANTATE
SUR UN
BAISER.

PAR un Baiſer ravi ſur les lévres d'Iris,
De ma fidele ardeur j'ai dérobé le pris :
Mais ce plaiſir charmant a paſſé comme un ſonge,
Ainſi je doute encor de ma felicité :
Mon bonheur fut trop grand pour n'être qu'un menſonge ;
Mais il dura trop peu pour une Verité.

Amour, ceux que tu captives,
Soufrent des Maux trop cruels :
Leurs Douceurs ſont fugitives,
Et leurs Tourmens éternels.
Après de morteles peines
Tu feins de combler nos vœux ;
Mais tes Rigueurs ſont certaines,
Et tes Plaiſirs ſont douteux.

Qui peut donc m'afranchir de cette inquiétude
Qui rend mon Bonheur incertain ?
Iris, gueriſſez-moi d'une peine ſi dure,
Le remede eſt en vôtre main.

Si ſur cette bouche adorable,
Que Venus prit ſoin d'embelir,
Je pouvois encore cueillir
Quelqu'autre faveur plus durable.
Cette douce félicité
Fixeroit mon ame incertaine,
Et je ne ſerois plus en peine
Si c'eſt Menſonge ou Verité.

CANTATE SUR UN ARBRISSEAU.

JEUNE & tendre Arbriſſeau, l'eſpoir de ce Verger,
Fertile Nourriſſon de Vertumne & de Flore,
Des fureurs de l'Hiver redoutez le danger,
Et retenez vos Fleurs qui ſe preſſent d'éclore,
Séduites par l'éclat d'un beau jour paſſager.

Imitez la ſage Anemone.
Craignez Borée, & ſes retours,
Atendez que Flote & Pomone
Vous puiſſent prêter leur ſecours.
Philoméle eſt toujours muéte;
Progné craint de nouveaux friſſons.
Et la timide Violéte
Se cache encor ſous les gazons.

Soleil, Pere de la Nature,
Vien répandre en ces lieux tes fécondes chaleurs;
Diſſipe les frimats, écarte la froidure,
Qui brule nos Fruits & nos Fleurs.
Cérés, pleine d'impatience,
N'atend que ton retour pour enrichir nos bords,
Et ſur ta fertile preſence
Bacchus fonde l'eſpoir de ſes nouveaux Treſors.

Les lieux, dont tu prens ta courſe,
Virent ſes premiers combats;
Mais loin des Climats de l'Ourſe
Il porta toujours ſes pas.
Quand les Amours favorables
Voulurent le rendre heureux,
Ce fut ſur des bords aimables
Qu'échaufoient tes plus doux feux.

CANTATE.

ADONIS.

LE Dieu Mars & Venus bleſſez des mêmes traits
Goutoient les biens les plus parfaits,
Qu'aux Cœurs bien enflamez le tendre Amour aprête ;
Mais ce Dieu ſuperbe & jaloux
D'un œil de Conquerant regardant ſa Conquête,
Fit bientôt aux plaiſirs ſucceder les dégoûts.

Un Cœur jaloux ne fait paroître
Que des feux qui le font haïr,
Et pour être toujours le Maître,
L'Amour doit toujours obeïr.
L'Amour ne va point ſans les Graces ;
On n'arrache point ſes faveurs ;
L'emportement, ni les menaces
Ne font point les liens des Cœurs.

La Déeſſe déja ne craint plus ſon abſence,
Et ceſſant de l'aimer ſans s'en appercevoir,
Fait ateler ſon char pleine d'impatience,
Et vole vers les bords ſoumis à ſon pouvoir.

Là, ſes jours couloient ſans alarmes,
Lors qu'un jeune Chaſſeur ſe preſente à ſes yeux;
Elle croit voir ſon Fils; il en a tous les charmes.
Jamais rien de ſi beau ne parut ſous les Cieux;
Et le Vainqueur de l'Inde étoit moins gracieux
Le jour que d'Ariane il vint ſécher les larmes.

La froide Naïade
Sort pour l'admirer;
La jeune Driade
Cherche à l'atirer;
Faune d'un ſourire
Aprouve leur choix;
Le jaloux Satire
Fuit au fond des bois;
Et Pan qui ſoupire,
Briſe ſon hautbois.

Il aborde en tremblant la charmante Déeſſe.
Sa timide pudeur releve ſes apas :
Les Graces, les Ris, la Jeuneſſe
Marchent au devant de ſes pas :
Et du plus haut des Airs, l'Amour avec adreſſe
Fait partir à l'inſtant le trait dont il le bleſſe,
Que deſormais Mars en fureur
Gronde, menace, tonne, éclate ;
Amans, profitez tous de ſa jalouſe erreur.
Des feux trop violens ſont ſouvent une ingrate.
On oublie aiſément un Amour qui fait peur,
En faveur d'un Amour qui flate.

Que le ſoin de charmer
Soit vôtre unique afaire,
Songez que l'art d'aimer
N'eſt que celui de plaire.
Voulez-vous dans vos feux
Trouver des Biens durables
Soiez moins amoureux,
Devenez plus aimables,

CANTATE.

CIRCE.

SUr un Rocher desert, l'éfroi de la Nature
Dont l'aride somet semble toucher les Cieux,
Circé pâle, interdite, & la mort dans les yeux,
Pleuroit sa funeste avanture;
Là, ses yeux errans sur les flots
D'Ulisse fugitif sembloient suivre la trace:
Elle croit voir encor son volage Heros,
Et cette illusion soulageant sa disgrace,
Elle le rapéle en ces mots
Qu'interrompent cent fois ses pleurs & ses sanglots.

Cruel Auteur des troubles de mon Ame,
Que la pitié retarde un peu tes pas;
Tourne un moment les yeux sur ces Climats;
Et si ce n'est pour soulager ma flame,
Revien du moins pour hâter mon Trépas.
Ce triste Cœur devenu ta Victime,
Cherit encor l'Amour qui l'a surpris.
Amour fatal! ta haine en est le Pris.
Tant de tendresse, ô Dieux! est-elle un crime
Pour meriter de si cruels mépris?

C'eſt ainſi qu'en regrets ſa douleur ſe déclare
Mais bien-tôt de ſon art empruntant le ſecours ;
Pour rapeler l'objet de ſes triſtes Amours,
Elle invoque à grands cris tous les Dieux du Ténare,
Les Parques, Néméſis, Cerbére, Phélgéton,
Et l'inflexible Hécate, & l'horrible Alecton.
Sur un Autel ſanglant l'afreux bucher s'alume ;
La Foudre devorante auſſi-tôt le conſume ;
Mille noires vapeurs obſcurciſſent le jour,
Les Aſtres de la nuit interrompent leur courſe,
Les Fleuves étonnez remontent vers leur ſource,
Et Pluton même en tremble en ſon obſcur ſejour.

Sa voix redoutable
Trouble les Enfers,
Un bruit formidable
Gronde dans les Airs ;
Un voile efroiable
Couvre l'Univers.
La Terre tremblante
Fremit de terreur ;
L'Onde turbulente
Mugit de fureur ;
La Lune ſanglante
Recule d'horreur.

Dans le ſein de la Mort ſes noirs enchantemens
Vont troubler le repos des Ombres ;
Les Manes efraiez quitent leurs monumens ;
L'Air retentit au loin de leurs longs hurlemens ,
Et les Vents échapez de leurs cavernes ſombres ,
Mêlent à leurs clameurs d'horribles ſiflemens.
Inutiles éforts , Amante infortunée ,
D'un Dieu plus fort que toi dépend ta deſtinée.
Tu peux faire trembler la Terre ſous tes pas ;
Des Enfers déchaînez alumer la colere ;
Mais tes fureurs ne feront pas
Ce que tes attraits n'ont pu faire.

Ce n'eſt point par éfort qu'on aime :
L'Amour eſt jaloux de ſes droits ;
Il ne dépend que de lui-même :
On ne l'obtient que de ſon choix.
Tout reconoit ſa loi ſuprême ;
Lui ſeul ne conoit point de loix.
Dans les champs que l'Hiver deſole ,
Cérés vient rétablir ſa Cour ;
Flore fuit l'aproche d'Eole ;
Eole la fuit à ſon tour ;
Mais ſi-tôt que l'Amour s'envole ,
Il ne conoit plus de retour.

CANTATE.

BACHUS.

CHantons le Dieu Bachus, chantons, & que ſa gloire
Soit l'éternel objet de nos plus doux concerts ;
Qu'un autre aprene à l'Univers
Du fier Vainqueur d'Hector la glorieuſe hiſtoire ;
Qu'il reſuſcite dans ſes vers
Des enfans de Pélops l'odieuſe memoire.
Puiſſant Dieu des Raiſins, digne objet de nos Vœux,
C'eſt à toi ſeul que je me livre,
En tous lieux je prétens te ſuivre,
C'eſt pour toi ſeul que je veux vivre
Parmi les Feſtins & les Jeux.

Ta bonté ſuprême
Prévient nos ſouhaits ;
Ta douceur extrême
Calme nos regrets.
Sans toi Vénus même
Seroit ſans attraits ;
Tu ſers la conſtance
Des Cœurs amoureux,
Tu rens l'eſperance
Aux plus malheureux.

Des dons les plus rares
Tu combles les Cieux :
C'eſt Toi qui prépares
Le Nectar des Dieux,

La Celeſte Troupe
Dans ce jus vanté
Boit à pleine coupe
L'Immortalité.

Tu prêtes des armes
Au Dieu des Combats ;
Venus ſans tes charmes
Perdroit ſes apas.

Du fier Poliphême
Tu domtes les ſens ;
Et Phebus lui-même
Te doit ſes accens.

Mais quels tranſports involontaires,
Saiſiſſent tout à coup mon eſprit agité ?
Sur quel valon ſacré, dans quel bois ſolitaire
Suis-je en un moment tranſporté ?
Bacchus à mes regards dévoile ſes Miſteres,
Un mouvement confus de joie & de terreur
M'inſpire une divine audace,
Et les Ménades en fureur
N'ont rien vu de pareil dans les Antres de Thrace.

Décendez, Mere des Amours,
Venez embélir la Fête
Du Dieu qui fit la Conquête
Du Climat où nait le Jour.
Décendez, Mere des Amours,
Mars trop long-tems vous arrête ;
Déja le jeune Silvain
Ivre d'amour & de vin
Pourſuit Doris dans la plaine ;
Et les Nimfes des Forêts
D'un Jus petillant & frais
Arroſent le vieux Siléne.

Profanes, fuiez de ces lieux!
Je cede aux mouvemens que ce grand jour m'inſpire,
Fideles ſectateurs du plus charmant des Dieux,
Ordonnez le Feſtin, aportez-moi ma Lire;
Celebrons entre nous un jour ſi glorieux.
Mais parmi les tranſports d'un aimable delire
Eloignons loin d'ici ces bruits ſeditieux
Qu'une aveugle vapeur atire.
Laiſſons aux Scythes inhumains
Mêler dans leurs Banquets le meurtre & le carnage:
Les dards du Centaure ſauvage
Ne doivent point ſouiller nos innocentes mains.

Baniſſons l'afreuſe Bellone
De l'innocence des repas;
Les Satires, Bachus, & Faune
Déteſtent l'horreur des Combats.
Malheur aux Mortels ſanguinaires,
Qui par de tragiques forfaits
Enſanglantent les doux Miſteres
D'un Dieu qui préſide à la Paix.

Veut-on que je faſſe la Guerre,
Suivez-moi mes Amis, acourez, combatez;
Rempliſſons nôtre coupe, entourons-nous de Lierre.
Bachantes, prétez-moi vos Tirſes redoutez.
Que d'Athlétes ſoumis, que de rivaux par Terre:
O fils de Jupiter, nous reſſentons enfin
Ton aſſiſtance ſouveraine.
Je ne vois que Buveurs étendus ſur l'arêne
Qui nagent dans des flots de vin.

Triomfe, Victoire,
Honneur à Bachus;
Publions ſa Gloire,
Triomfe, Victoire;
Buvons aux vaincus.
Brulante Trompéte,
Secondez nos vois;
Sonnez leur défaite
Chantez nos explois.

CANTATE.

LE TRIOMFE DE L'AMOUR.

FILLES du Dieu de l'Univers,
Muſes, que je me plais dans vos ſombres retraites,
Que ces rivages frais, que ces bois toujours verds
Sont propres à charmer les ames inquietez!
Quel cœur n'oubliroit ſes tourmens
Au murmure flateur de cette onde tranquile!
Qui pourroit réſiſter aux doux raviſſemens
Qu'excite vôtre voix fertile!
Non ce n'eſt qu'en ces lieux charmans
Que le parfait bonheur a choiſi ſon aſile.

Heureux qui de vos doux plaiſirs
Goute la douceur toujours pure,
Il triomfe des vains deſirs,
Et n'obéït qu'à la Nature.
Il partage avec les Heros
La Gloire qui les environe,
Et le puiſſant Dieu de Délos
D'un même laurier le courone.

Mais que vois-je, grands Dieux! quels magiques éforts
Changent la face de ces bords!
Quelles dances; quels jeux, quels concerts d'alégreſſe!
Les Graces, les Plaiſirs, les Ris, & la Jeuneſſe
Se raſſemblent de toutes parts.
Quel ſonge me tranſporte au deſſus du Tonerre!
Je ne reconnois point la Terre
Au ſpectacle enchanteur qui frape mes regards.

Eſt-ce la Cour ſuprême
Du Souverain des Dieux?
Où Vénus elle-même
Décend-t-elle des Cieux?
Les compagnes de Flore
Parfument ces côteaux:
Une nouvele Aurore
Semble ſortir des eaux;
Et l'Olimpe ſe dore
De ſes feux les plus beaux.

Nimfes, quel eſt ce Dieu qui reçoit vôtre homage ?

Pourquoi cet Arc, & ce Bandeau ?
Quel charme en le voiant, quel prodige nouveau
De mes ſens interdits me dérobe l'uſage ?
Il s'aproche, il me tend une innocente maïn.
Venez cher Tiran de mon Ame,
Venez, je vous fuirois en vain,
Et je vous reconois à ces traits pleins de flame
Que vous alumez dans mon ſein.
Adieu Muſes, Adieu, je renonce à l'envie
De meriter les biens dont vous m'aviez flaté ;
Je renonce à ma liberté,
Sous de trop douces loix mon ame eſt aſſervie.
Et je ſuis plus heureux dans ma captivité,
Que je ne le fus de ma vie
Dans le triſte repos dont j'étois enchanté.

CANTATE.

CÉFALE.

LA Nuit d'un voile obſcur couvroit encor les Airs
Et la ſeule Diane éclairoit l'Univers,
Quand de la Rive Orientale
L'Aurore dont l'Amour avance le réveil,
Vint trouver le jeune Céfale,
Qui repoſoit encor dans le ſein du Someil.
Elle aproche, elle heſite, elle craint, elle admire;
La ſurpriſe enchaîne ſes ſens,
Et l'Amour du Heros, pour qui ſon Cœur ſoupire,
A ſa timide voix arrache ces accens.

Vous qui parcourez cette plaine,
Ruiſſeaux, coulez plus lentement;
Oiſeaux, chantez plus doucement;
Zéfirs, retenez vôtre haleine:
Reſpectez un jeune Chaſſeur,
Las d'une courſe violente;
Et du doux repos qui l'enchante,
Laiſſez-lui gouter la douceur.

Mais que dis-je ! où m'emporte une aveugle tendreſſe

Lache Amant ! eſt-ce ainſi que ton ardeur te preſſe

De voir l'objet de ton Amour ?

Viens-je donc en ces lieux te ſervir de trofée ?

Eſt-ce dans les bras de Morfée

Que l'on doit d'une Amante atendre le retour ?

Il en eſt tems encore,

Céfale, ouvre les yeux ;

Le jour plus radieux

Va commencer d'éclore,

Et le flambeau des Cieux

Va faire fuir l'Aurore.

Il en eſt tems encore,

Céfale, ouvre les yeux.

Elle dit, & le Dieu qui répand la lumiere,
De ſon char argenté lançant ſes premiers feux,
Vint ouvrir, mais trop tard, la tranquile paupiere
D'un Amant à la fois heureux & malheureux.
Il s'éveille, il regarde, il la voit, il l'apéle;
Mais ô cris! ô pleurs ſuperflus!
Elle fuit, & ne laiſſe à ſa douleur mortéle
Que l'image d'un bien qu'il ne poſſede plus:
Ainſi l'Amour punit un jeune cœur coupable.
Meritez, jeunes Cœurs, un ſort plus favorable.

N'attendez jamais le ſoir.
Veillez quand l'Aurore veille.
Le moment où l'on ſomeille,
N'eſt pas celui de l'Amour.
Comme un Zéfir qui s'envole,
L'heure de Venus s'enfuit,
Et ne laiſſe pour tout fruit
Qu'un regret triſte & frivole.

CANTATE.

L'AMOUR DÉVOILÉ.

NE me reprochez plus tous les maux que j'ai faits,
Disoit le Dieu d'Amour aux Nimfes des forêts.
Si j'ai rendu tant de Cœurs miserables ;
De tant d'heureux Mortels si j'ai troublé la Paix,
Et si tout l'Univers se plaint de mes forfaits,
Les Destins seuls en sont coupables :
Ils m'ont voilé les yeux par d'injustes Arrêts,
Et je ne saurois voir sur qui tombent mes traits.

Dans une obscurité profonde
Je porte au hasard mon flambeau.
Otez à l'Amour son Bandeau,
Vous rendrez le repos au Monde.
Les Mortels d'une ardeur extrême
M'ont choisi pour leur commander ;
Mais comment puis-je les garder ?
Je ne puis me garder moi-même.

Ainſi parloit l'Amour : mais quel heureux éfort
Pouvoit acomplir ce Miracle !
C'eſt à vous, belle Iris, c'eſt à vous que le Sort
Permetoit de lever cet invincible obſtacle.
Un Dieu jouït par vous de la clarté du jour,
Mais dans vos yeux, ô ciel ! quelle clarté nouvelle
S'ofrit aux regards de l'Amour !
Surpris en vous voiant ſi charmante & ſi belle,
Il vous donna dès lors une foi ſolemnelle
D'abandonner pour vous, & Vénus, & ſa Cour.

L'Amour a quité ſa Mere
Pour ſe ſoumetre à vos loix :
Il ne vit que pour vous plaire,
Et la Reine de Citére
N'oſe condaner ſon choix.
Les Graces & la Jeuneſſe
Vous parent de mille fleurs,
Et peignent vôtre ſageſſe
Des plus riantes couleurs,

Goutez, Mortels, goutez les heureux avantages,
Qui depuis ſi long-tems vous étoient inconnus,
L'Amour eſt ſans Bandeau; que de maux prévenus!
Et pour vous jeunes Cœurs quel fortuné préſage!

Iris a déſillé les yeux
Du Dieu qui régit la Nature.
Amour, tes traits victorieux
Ne partent plus à l'avanture.
On ne voit plus d'Amant rebelle,
Ni de Cœurs laſſez de leurs fers.
Les yeux de l'Amour ſont ouverts:
Ils ne bleſſent plus que pour elle.

CANTATE.

DIANE.

A Peine le Soleil au fond des Antres ſombres
Avoit du haut des Cieux précipité les Ombres
Quand la chaſte Diane à travers les forêts
Aperçut un lieu ſolitaire,
Où le fils de Vénus & les Dieux de Citére
Dormoient ſous un ombrage frais.

Surpriſe, elle s'arrête, & ſa promte colere
S'exhale en ce diſcours qu'elle adreſſe tout bas
A ces Dieux endormis qui ne l'entendoient pas,
Vous, par qui tant de miſerables
Gemiſſent dans d'indignes fers,
Dormez, Amours inexorables;
Laiſſez reſpirer l'Univers.
Profitons de la nuit profonde,
Dont le ſomeil couvre leurs yeux;
Et faiſons le repos du Monde
En briſant leurs traits odieux.

A ces mots elle aproche, & ſes Nimfes timides
Portant ſans bruit leurs pas vers ces Dieux homicides,
D'une tremblante main ſaiſirent leur Carquois;
Et bientôt du débris de leurs fléches perfides
Sement les plaines & les bois.

Tous les Dieux des Forêts, des Plaines, des Montagnes
Viennent feliciter leurs heureuſes compagnes,
Et de leurs ennemis bravant les vains éforts,
Expriment ainſi leurs tranſports.

Quel bonheur ! quelle victoire ?
Quel Triomfe ! quelle Gloire !
Les Amours ſont deſarmez.
Jeunes Cœurs, rompez vos chaines;
Ceſſez de craindre les peines,
Dont vous étiez alarmez.

L'Amour s'éveille au bruit de ces chants d'alégreſſe ;
Mais quels objets lui ſont oferts !
Quel réveil ! Dieux, quelle triſteſſe,
Quand de ſes Dards briſez il voit les champs couverts !
Un trait me reſte encor dans ce deſordre extrême ;
Perfides, vôtre Exemple inſtruira l'Univers :
Il parle, le trait vole, & traverſant les Airs
Va percer Diane elle-même.
Juſte, mais trop cruel revers
Qui ſignale, ô grand Dieu, ta vengeance ſuprême.

Reſpectons l'Amour
Tandis qu'il ſomeille,
Et craignons qu'un jour
Ce Dieu ne s'éveille.
En vain nous romprons
Tous les traits qu'il darde,
Si nous ignorons
Celui qui nous garde.

CANTATE.

L'HIMEN.

CE fut vers cette rive, où Junon adorée
Des Peuples de Sidon, reçoit les vœux oferts,
Que la divine Citérée
Pour la premiere fois parut dans l'Univers:
Jamais Beauté plus admirée
Ne brilla sur les vaſtes Mers.
Les Tritons raſſemblez de mille endroits divers
Autour d'elle floroient sur l'Onde temperée,
Et les filles du vieux Nérée
Faiſoient devant ſon char retentir ces concerts.

Qu'Eole en ſes goufres enchaine
Les vents ennemis des beaux jours,
Qu'il domte leur bruiante haleine,
Et ne permette qu'aux Amours
De voler ſur l'humide plaine.
Dieux du Ciel, venez en ces lieux
Admirer un objet ſi rare;
Avouez que même à vos yeux,
Les Beautez dont la Mer ſe pare,
Efacent la Beauté des Cieux.

Jalouſe de l'éclat de ces honneurs nouveaux,
Anfitrite ſe cache au plus profond des eaux.
Cependant Palémon conduiſoit l'Immortele
Vers cette Ile enchantée où tendoient ſes ſouhaits ;
Et c'eſt là que la Terre à ſa gloire fidele
Met le comble aux honneurs qu'ont reçu ſes atraits.

L'Amant de l'Aurore
Dés yeux qu'il adore
Perd le ſouvenir :
La timide Flore
Craint de perdre encore
Son jeune Zéfir.
De ſa grace extrême
Minerve elle-même
Reconoit le pris ;
Et par ſa ſurprife
Junon autoriſe
Le choix de Paris.

Frapez de l'éclat de ſes yeux
Neptune, Jupiter, que dis-je! tous les Dieux
En font l'objet de leurs conquêtes :
Ils vont tous de l'Himen implorer les faveurs,
Les faveurs de l'Himen; Aveugles que vous êtes!
L'Himen eſt-il donc fait pour aſſortir les cœurs?
Jupiter étoit Roi du Monde;
Neptune commandoit ſur l'Onde,
Mars avoit pour partage un courage indomté,
Mercure la jeuneſſe; Apollon la beauté.
Si de ces Dieux l'Amour eut été le refuge,
Entr'eux du moins ſon choix ſe ſeroit partagé.
Mais ils prirent l'Himen pour Juge,
Et Vulcain ſe vit préferé.

Himen quand le ſort t'outrage,
Ne t'en prend point à l'Amour;
De ſon plus doux heritage
Tu t'enrichis chaque jour:
Soufre que de ton partage
Il s'enrichiſſe à ſon tour.
Souvent par un juſte échange
Il t'enleve tes ſujets:
Tu lui fais un crime étrange,
De quelques larcins ſecrets:
Mais c'eſt ainſi qu'il ſe venge
Des larcins que tu lui fais.

CANTATE.

LES FORGES DE LEMNOS.

DAns ces Antres fameux où Vulcain nuit & jour
Forge de Jupiter les foudroiantes armes,
Venus faiſoit remplir le Carquois de l'Amour.
Les Graces les Plaiſirs lui prétoient tous leurs charmes:
Et ſon époux couvert de feux étincelans
Animoit en ces mots ſes Ciclopes brulans:

Travaillons; Vénus nous l'ordone;
Excitons ces feux alumés;
Déchainons ces vents enfermés,
Que la flâme nous environe!
Que l'airain écume & bouillone!
Que mille traits en ſoient formés:
Que ſous vos marteaux enflâmés
A grand bruit l'enclume raiſone.

C'eſt ainſi que Vulcain par l'amour excité
Armoit contre lui-même une épouſe volage,
Quand le Dieu Mars encor tout fumant de carnage,
Arrive l'œil en feu, les bras enſanglantés.
Que faites-vous, dit-il, de ces armes fragiles,
Fils de Junon? Et vous, Calibes aſſemblés,
Eſt-ce pour amuſer des enfans inutiles
Que cet Antre gémit ſous vos coups redoublés?
Hatez-vous de réduire en poudre
Ce fruit de vos travaux honteux;
Renoncez à forger la Foudre,
Ou quitez ces frivoles jeux.

Mais tandis qu'il s'emporte à des fureurs ſi vaines,
Il ſe ſent tout à coup frapé d'un trait vengeur.
Quel changement ! quel feu répandu dans ſes veines
Couvre ſon front guerrier de honte & de rougeur,
Il veut parler : ſa voix ſur ſes lévres expire :
Il leve au Ciel les mains, il ſe trouble, il ſoupire :
Toute ſa fierté cede, & ſes regards confus
Par les yeux de l'Amour arrêtés au paſſage,
Achevent de faire naufrage
Contre un ſourire de Venus.

Fiers vainqueurs de la Terre,
Cedez à votre tour,
Le vrai Dieu de la Guerre
Eſt le Dieu de l'Amour.
N'ofencez point ſa gloire,
Gardez de l'irriter
C'eſt perdre la Victoire
Que de la diſputer.

CANTATE.

EUROPE.

EUROPE.

QUEL prodige miſterieux !
O Ciel ! Qu'eſt devenu ce Monſtre audacieux
De qui l'effort fatal en ce lieu m'a conduite ?
Un Mortel s'ofre ſeul à ma vue interdite,
Mais que dis-je ! un Mortel ! Europe ouvre les yeux.
Au changement ſoudain que tu vois en ces lieux,
A l'éclat qui te frape, au trouble qui t'agite,
Peux-tu méconnoître les Dieux ?

JUPITER.

Rendez le calme, Europe, à vôtre ame étonnée.
Oui, le Maître des Dieux vient s'ofrir à vos fers
De vous ſeule aujourd'hui dépend la deſtinée
Du Dieu, de qui dépend celle de l'Univers.
Partagez les feux & la gloire
D'un cœur charmé de vos beautez ;
Que le Dieu que vous ſoumetez
Aplaudiſſe à vôtre victoire.

EUROPE.

O gloire, qui m'alarme autant qu'elle m'enchante !
Gloire, qui fait déja trembler mon cœur jaloux ;
Plus vôtre rang m'éleve, & plus il m'épouvante,
Ah ! les Dieux ſont-ils faits pour aimer comme nous ?
Faut-il que la crainte me glace,
Lors que l'Amour veut m'enflamer ?
Mon cœur eſt fait pour vous aimer,
Mais vôtre Grandeur m'embaraſſe :
Lors que l'Amour veut m'enflamer,
Faut-il que la crainte me glace ?

JUPITER.

Quoi, victime d'un rang que le Sort m'a donné,
A vivre ſans deſirs je ſerois condanné ;
J'ignorerois l'Amour & ſes vives tendreſſes ?
Laiſſez aux Dieux au moins la ſenſibilité,
L'honneur d'être immortel ſeroit trop acheté,
S'il nous défendoit les foibleſſes.

EUROPE.

Auprès des Dieux helas! Quel moien d'arriver
A cette égalité qui forme un Amour tendre?
Un Mortel juſqu'aux Dieux ne ſauroit s'élever;
Un Dieu juſqu'aux Mortels veut rarement décendre.

JUPITER.

Non, non, ne craignez-point de vous laiſſer toucher.
L'Amour fait diſparoître une gloire importune.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Non, non, ne craignez-point de vous laiſſer toucher.
L'Amour fait diſparoître une gloire importune.
C'eſt à l'Amour de raprocher,
Ce que ſepare la Fortune.

JUPITER.

Venez partager avec moi.
Cet honneur qu'en naiſſant j'ai reçu de Cibéle.
Pour premier gage de ma foi
Recevez aujourd'hui le titre d'Immortelle.

EUROPE.

Ah ! ne me privez point de l'unique ſecours,
Où je pourrois avoir recours ;
Si vôtre cœur pour moi ſe laſſoit d'être tendre,
Vous dire que je crains vôtre legereté,
N'eſt-ce pas aſſez, faire entendre
Que je crains l'Immortalité.

JUPITER.

Non, rien n'afoiblira l'ardeur dont je vous aime;
J'en jure par l'Amour, j'en jure par vous-même,
Puiſſe expirer l'Aſtre brillant du jour
Avant que ma tendreſſe expire.
Puiſſe-je voir la fin de mon Empire,
Avant la fin de mon amour.

TOUS DEUX.

Que de nôtre bonheur l'Amour ſeul ſoit le Maître ;
Qu'à jamais nôtre encens brule ſur ſes Autels ;
Puiſſent nos feux être immortels
Comme le Dieu qui les fit naître.

CANTATE.

VÉNUS & MARS.

LE Soleil adoroit la Reine de Paphos,
Et disputoit à Mars le cœur de l'Immortelle :
Lors qu'un coup du Destin fatal à son repos,
Du bonheur d'un rival le fit témoin fidelle.
Confus, desesperé, jaloux,
Il jure de punir un si cruel outrage ;
Mais au milieu de son courroux
Une secréte voix lui tenoit ce langage :

Où portes-tu tes pas ?
Etouse ta colere,
Et ne t'aveugle pas,
Quand la raison t'éclaire.
Plutôt que de punir
L'Ingrate qui t'ofense,
Tache d'en obtenir
Le prix de ton silence.

Foible raiſon, helas ! le Dieu plein de fureur
A l'époux de Vénus va ſouffler la terreur.
Dans un réduit obſcur, ignoré, ſolitaire,
Ses yeux, ſes yeux ont vu leur amour temeraire.
A ce diſcours Vulcain de rage poſſedé,
N'aſpire qu'à confondre une Epouſe perfide.
Malheureux ! Mais l'Himen fut toujours ma guidé,
Quand il prit le courroux pour Guide.
Autour de ce réduit heureux ;
Theatre où les Amours celébrent leur Victoire
Il diſpoſe avec art d'imperceptibles nœuds ;
Piege où doit expirer leur amour & leur gloire.

Tremblez, Amants trop heureux ;
Craignez vôtre bonheur même.
Souvent un bonheur extrême
Eſt un piege dangereux.
L'Amour qui vous fait aimer
Vous éblouït par ſes charmes,
Mais plus il eſt ſans alarmes,
Plus il doit vous alarmer.

Victimes de leur négligence,
Mars & Vénus surpris, sont la fable des Dieux,
Déja tout fier de sa vengeance,
Vulcain à ce spectacle apèle tous les Dieux.
Déja sur cet objet leur troupe se partage,
Quand tout-à-coup Momus court à ce Dieu peu sage,
Et d'un noble laurier lui couronne le front.
Tout l'Olimpe éclate de rire,
Et Vulcain éfrayé mille traits de satire,
S'enfuit, & dans Lemnos va cacher son afront.

Heureux qui se rend maître
D'un aveugle courroux;
C'est être heureux Epoux
Que de feindre de l'être:
Et plus on est jaloux,
Moins on le doit paroître.
Vénus sait se contraindre;
Elle fuit le grand jour.
De sa paisible cour
L'Himen doit peu se plaindre;
Et ce n'est point l'Amour,
C'est Momus qu'il doit craindre.

CANTATE.

AMIMONE.

SUR les rives d'Argos près de ces bords arides,
Où la mer vient brifer ſes flots impetieux,
La plus jeune des Danaïdes,
Amimone, implotoit l'aſſiſtance des Dieux.
Un Faune pourſuivoit cette Nimfe craintive,
Et levant les mains vers les Cieux,
Neptune, diſoit-elle, enten ma voix plaintive;
Sauve-moi des tranſports d'un Amant furieux.

A l'innocence pourſuivie,
Grand Dieu, daigne ofrir ton ſecours;
Protege ma gloire & ma vie
Contre de coupables amours.
Helas ? ma priere inutile
Se perdra-t-elle dans les airs!
Ne me reſte-t-il plus d'aſile
Que le vaſte abîme des Mers ?

La Danaïde en pleurs faiſoit ainſi ſa plainte,
Lors que le Dieu des Eaux vint diſſiper ſa crainte.
Il s'avance entouré d'une ſuperbe Cour,
Tel jadis il parut aux regards d'Anfitrite,
Quand il fit marcher à ſa ſuite
L'Himenée & le Dieu d'Amour.
Le Faune à ſon aſpect s'éloigne du rivage,
Et Neptune enchanté, ſurpris,
L'amour peint dans les yeux adreſſe ce langage,
A l'objet dont il eſt épris.

Triomfez, belle Princeſſe,
Des Amants audacieux;
Ne cedez qu'à la tendreſſe
De qui ſait aimer le mieux.
Heureux le cœur qui vous aime,
S'il étoit aimé de vous;
Dans les bras de Vénus même
Mars en deviendroit jaloux.

Qu'il eſt facile aux Dieux de ſéduire une Belle !
Tout parloit en faveur de Neptune amoureux.
L'éclat d'une Cour immortelle,
Le merite recent d'un ſecours genereux.
Dieux ! Quel ſecours ! Amour, ſont-ce là de tes jeux ?
Quelle Satire eut été plus à craindre pour elle ?
Thétis en rougiſſant détourna ſes regards ;
Doris ſe replongea dans les grotes humides,
Et par cette leçon apriſ aux Nereïdes,
A fuir de ſemblables haſards.

Tous les Amans ſavent feindre ;
Nimfes, craignez leurs apas,
Le peril le plus à craindre
Eſt celui qu'on ne craint pas.
L'audace d'un temeraire
Eſt aiſée à ſurmonter ;
C'eſt l'Amant qui nous ſait plaire
Que nous devons redouter.

CANTATE.

THÉTIS.

PRE's de l'humide Empire où Vénus prit naiſſance,
Dans un bois conſacré par le malheur d'Atis,
Le Someil & l'Amour tous deux d'intelligence
A l'amoureux Pélée avoient livré Thétis.
Qu'eut fait Minerve même en cet état réduite ?
Mais dans l'art de Protée en ſa jeuneſſe inſtruite
Elle ſut éluder un Amant furieux.
D'une ardente Lionne elle prend l'aparence,
Il s'émeut, & tandis qu'il ſonge à ſa défence
La Nimfe en fugiſſant ſe dérobe à ſes yeux.

Où fuiez-vous, Déeſſe inéxorable ?
Cruel Lion de carnage alteré ;
Que craignez-vous d'un Amant miſerable,
Que vos rigueurs ont déja déchiré ?
Il ne craint point une mort rigoureuſe,
Il s'ofre à vous ſans armes, ſans ſecours,
Et vôtre fuite eſt pour lui plus afreuſe
Que les Lions, les Tigres, & les Ours.

Ce Heros malheureux soulage par ces mots
L'excès de sa douleur extrême,
Quand tout-à-coup du fond des flots
Protée aparoissant lui-même,
Que fais-tu, lui dit-il, foible & timide Amant?
Pourquoi troubler les airs de plaintes éternelles?
Est-ce d'aujourd'hui que les Belles
Ont recours au déguisement?
Répare ton erreur; la Nimfe qui te charme;
Va rentrer dans le sein des Mers;
Atend la sur ces bords; mais que rien ne t'alarme,
Et songe que tu dois Achille à l'Univers.

Le Guerrier qui délibere
Fait mal sa cour au Dieu Mars;
L'Amant ne triomfe guere,
S'il n'afronte les hasards:
Quand le peril vous étonne,
N'importunez point les Dieux;
Vénus ainsi que Bellonne
Aiment les audacieux.

Pélée à ce discours portant au loin la vue,
Voit paroître l'objet qui le tient sous ses loix.
Heureux que pour lui seul l'ocasion perdue
Renaisse une seconde fois.
Le cœur plein d'une noble audace,
Il vole à la Déesse, il l'aproche, il l'embrasse :
Thétis veut se défendre, & d'un promt changement
Emploiant la ruse ordinaire
Redevient à ses yeux Lion, Tigre, Pantére,
Vains objets qui ne font qu'irriter son Amant.
Ses desirs ont vaincu sa crainte ;
Il la retient toujours d'un bras victorieux,
Et lasse de combatre, elle est enfin contrainte
De reprendre sa forme, & d'obéir aux Dieux.

Amant, si jamais quelque Belle
Changée en Lionne cruelle
S'éforce à vous faire trembler,
Moquez-vous d'une image feinte,
C'est un fantôme que sa feinte
Vous presente pour vous troubler.
Elle peut en prenant l'image
D'un Tigre, ou d'un Lion sauvage,
Efraier les jeunes Amours :
Mais après un éfort extrême
Elle redevient Elle-même
Et l'Amour triomfe toujours.

CANTATE.

L'AMANT HEUREUX.

L'Absence m'a fait voir la honte de mon choix,
Et je roms la prison, où sous de dures loix
Gemissoit mon ame captive :
Mais mon cœur vainement est rentré dans ses droits,
Je n'ai pu retrouver ma raison fugitive,
Qu'en la perdant une seconde fois.

Amour tu finis mes peines,
Et mes yeux se sont ouverts ;
Mais pour soulager mes chaînes
Faut-il me donner des fers ?
Mon cœur sauvé de l'orage
N'en est que plus agité,
Et je sors de l'esclavage
Sans trouver la liberté.

Mais que dis-je, insensé, je m'abuse moi-même ;
Ce ne sont point des fers que je roms en ce jour :
Non, jusqu'à ce moment je n'ai point eu d'Amour ;
C'est la premiere fois que j'aime.

Un feu seditieux
Brule au fond de mon ame,
Et d'une humide flame
Fait petiller mes yeux.
D'un poison que j'ignore,
Mon sang est alumé,
Et des feux du Centaure
Hercule consumé,
Languissoit moins encore
Que mon cœur enflamé.

Toutesfois au milieu de ma douleur profonde,
Je vous rends grace, ô Dieux ! du trouble de mes sens,
Et quand vôtre colere en cruauté féconde
M'accableroit de maux encore plus pressants,
Vous ne sauriez m'ôter l'amour que je ressens,
Et c'est sur cet amour que mon bonheur se fonde.

Aimable ſoufrance,
Charmantes langueurs.
Vôtre violence
Fait la récompenſe
Des ſenſibles cœurs,
La Beauté nouvele,
Dont je ſuis la loi,
Me rendra fidele:
Je vivrai pour elle
Bien plus que pour moi.

EPITRES.

LETTRE ÉCRITE
A
Mr. DUSSÉ,
EN LUI ENVOIANT L'EPITRE
DE L'AMOUR PLATONIQUE,
ADRESSÉE A
Mme. DUSSÉ.

Donarem pateras gratasque commodus,
Sed non hæc mihi vis, non tibi talium
Res est, aut animus divitiarum egens:
Gaudes carminibus, carmina possumus
Donare, &c.

CEs quatre vers d'Horace ſuffiſent, Monſieur, pour juſtifier le Preſent que je vous fais : je ne ſerois pas malheureux, ſi les miens pouvoient auſſi bien

m'aquiter de ce que je vous dois. Il y a long-tems que je ſonge à mettre en vers la matiere d'un des plus ſublimes Dialogues de Platon, & je ne pouvois l'apliquer à perſonne qui le meritât, ni qui fût plus capable d'en ſentir l'élevation que Madame DUSSE', & que vous.

Si j'avois aſſez de force pour y avoir réuſſi, je ne deſeſpererois pas de vous réconcilier avec la Poëſie, & de vous faire convenir que la plus haute Philoſophie n'eſt pas incompatible avec le langage des Muſes.

A la verité, elles ne parlent pas toujours ſur ce ton-là, & l'Amour qui fait le ſujet de mon Epitre, eſt traité par nos faiſeurs d'Opera bien diferemment de ce que je l'ai conçu. Ces Meſſieurs m'accuſeront peut-être d'avoir élevé un Etre chimerique pour la deſtruction de celui qu'ils ont tant celebré. En tout cas, je leur montrerai que je ne ſuis pas le ſeul Viſionaire; & Philoſophes à part, je les renvoierai à deux de nos plus fameux Poëtes qui en ont parlé de cette maniere :

Quiconque ſent du Fils de Citérée
La vive flame, & la pointe dorée,
Celle qui fait les Cœurs ſe reſſentir
Du Feu celeſte, & ne point conſentir
A bas Deſir, qui empêche & retarde
Le Bien ſuprême, où la Vertu regarde;
Sache qu'il a la marque & le vrai ſigne
D'Homme divin, courageux & inſigne.

ST. GELAIS.

Il préte à nôtre entendement,
Pour voler au Ciel, ſes deux aîles;
Nous les engluons folement
Parmi les Vanitez mortelles,
Ainſi du plumage qu'il eût,
Icare pervertit l'uſage;
Il les reçut pour ſon ſalut,
Il s'en ſervit pour ſon domage.

BERTAUD.

Comme le ſujet eſt ſerieux, & que c'eſt très-ſerieuſement que j'ai voulu louër Madame DUSSE', je n'ai point pris cette fois-ci le langage de *Marot* plus propre aux ſujets badins qu'à la Poëſie ſublime; mais j'ai retenu ſa meſure de Vers, dont la cadance m'a toujours paru admirable,

& qui étant compoſée de deux hémiſtiches inégaux, a, ſelon moi, une harmonie bien plus variée que celle du Vers Alexandrin. C'eſt à vous, Monſieur, à en juger auſſi-bien que de tout l'Ouvrage, que je ne haſarderai point de montrer, qu'il n'ait été ſcélé du ſceau de vôtre aprobation.

Ce qu'il y a de certain, c'eſt que je l'ai travaillé avec plus de ſoin qu'aucune choſe qui ſoit ſortie de ma plume, & que je ne crois pas en avoir fait, où les liaiſons ſoient plus imperceptiblement amenées, & la régularité des rimes & des expreſſions mieux obſervée.

Quoi qu'il en ſoit, je ne me repentirai point d'avoir donné quelques veilles à ſignaler ma reconnoiſſance de l'Amitié obligeante dont vous & Madame DUSSE' avez toujours entré dans mes interêts. C'eſt avec cette reconnoiſſance, & tout le reſpect poſſible que je ſerai toute ma vie,

Vôtre, &c.

A Paris ce.....

EPITRE
A
Mme. DUSSÉ,
L'AMOUR PLATONIQUE.

DU faux encens dédaigneuse Ennemie,
Qui dans le vrai par l'exemple afermie,
Savez si bien de tout éloge plat,
Distinguer l'art d'un pinceau délicat :
Sage Uranie, en qui le don de plaire,
Est joint au don de haïr le vulgaire,
De démêler, libre en vos sentimens,
Les préjugez de ses faux jugemens;
Et d'abhorrer ces loüanges guindées,
Qui n'ont d'apui que ses foles idées.
Si quelqu'Auteur pour vous faire sa Cour,
S'imaginant avoir pris un beau tour,
Vous décrivoit dans ses Peintures seches,
Le Dieu d'Amour, son carquois, & ses fléches,

De la raiſon ennemi langoureux,
Et de nos ſens enchanteur doucereux,
Vous déploſant ces lieux communs poſtiches,
Dont l'Opera brode ſes hémiſtiches :
Sur ce Tableau frivolement conçu,
Probablement il ſeroit mal reçu,
De vous chanter en rimes indiſcretes,
Que cet Amour ne ſe plaît qu'où vous êtes ;
Qu'il regne en vous, qu'il ſuit par tout vos pas,
Et qu'il languit où l'on ne vous voit pas.

Mais ſi quelqu'un plus ſage & plus habile,
Vous dépeignoit d'un craïon moins ſterile
Le même Amour, non tel qu'on l'avoit feint,
Mais en éfet, tel qu'il doit être peint ;
Tel qu'autrefois l'ont vu nos premiers Sages ;
Lors qu'au Parnaſſe atirant leurs homages,
Le Dieu par eux de guirlandes orné,
Fut dans la Grece en triomphe amené,
Si pourſuivant cette noble Peinture,
Il vous traçoit d'une main libre & ſûre,
Ces vifs raions, ces ſublimes ardeurs,
Ce feu divin qu'il répand dans les cœurs,
Dont la ſplendeur les éclaire & les guide
Dans les ſentiers de la vertu ſolide :

Vous

Vous faiſant voir aſſis à ſon côté
L'Honneur, la Paix, la Vertu, l'Équité;
Peut-être alors à le banir moins promte
Vous ſoufririez, ſans rougeur, & ſans honte,
Que ce Dieu vint embélir vôtre Cour :
Connoiſſez donc ce que c'eſt que l'Amour;
Et deſormais l'ame débaraſſée
Des préjugez d'une troupe inſenſée,
Qui ne l'a peint que ſous de faux portraits;
Gardez-vous bien d'en juger ſur leurs traits,
De le confondre avec ce Dieu frivole,
De qui l'erreur nous a fait une Idole,
Et qui n'épand que des feux criminels.
Ces deux Rivaux, ennemis éternels,
L'un Fils du Ciel, l'autre né de la Terre,
Se font entre eux une imortelle guerre;
Plus ſignalez en leur diviſion,
Que les Heros de Grece, & d'Ilïon.
Quelqu'un peut-être à ce début miſtique,
Va me traiter de cerveau fanatique,
Et me voiant monter ſur ce haut ton,
Traiter l'Amour en ſtile de Platon,
M'objectera qu'une jeune Héroïne,
Meriteroit un peu moins de doctrine.
Mais ſans répondre à ce langage vain,
Laiſſons-le en Paix ſon Cyrus à la main,

De nos taiſons l'ame peu combatue,
Du Dieu d'Ovide encenſet la ſtatue,
Et pourſuivons nos propos commencez.
Jadis ſans choix, les Humains diſperſez,
Troupe feroce & nourrie au carnage,
Du ſeul inſtinct ſuivoient la Loi ſauvage ;
Se renfermoient dans les antres cachez ;
Et des Forêts par la faim arrachez,
Alloient errans au gré de la Nature,
Avec les Ours diſputer la pâture.
De ce cahos l'Amour réparateur,
Fut de leurs Loix le premier fondateur,
Il ſut fléchir leurs humeurs indociles ;
Les réunit dans l'enceinte des Villes ;
Leur enſeigna le ſecours des moiſſons,
Des premiers Arts leur donna des leçons,
Chez eux logea l'Amitié ſecourable,
Avec la Paix ſa Sœur inſéparable :
Et devant tout, dans les terreſtres lieux
Fit reſpecter l'autorité des Dieux.
Tel fut ſous lui le Siecle de Cybéle ;
Mais à ce Dieu la Terre enfin rebelle
Se rebuta d'une ſi douce Loi,
Et de ſes mains voulut ſe faire un Roi.
Tout auſſi-tôt, évoqué par la haine ;
Sort de ſes flancs un Monſtre à forme humaine,

Reſte dernier de ces afreux Tiphons,
Jadis formé dans les goufres profonds;
D'un foible enfant il a le front timide;
Dans ſes yeux brille une douceur perfide,
Nouveau Protée, à toute heure, en tous lieux,
Sous un faux maſque il abuſe nos yeux.
D'abord voilé d'une crainte ingénuë,
Humble, captif, il rempe, il s'inſinue;
Puis tout à coup, imperieux, vainqueur
Porte le trouble & l'éfroi dans le cœur;
Les Trahiſons, la noire Tirannie,
Le Deſeſpoir, la Peur, l'Ignominie,
Et le Tumulte au regard éfaré
Suivent ſon char de Soupçons entouré.
Ce fut ſur lui que la Terre ennemie
De ſa révolte appuia l'infamie;
Bien-tôt ſeduits par ſe, trompeurs apas
Les fols humains marcherent ſur ſes pas.
L'Amour par lui dépouillé de puiſſance
Remonte au Ciel, ſejour de ſa naiſſance,
Et las de voir l'homme ſourd à ſa voix,
Il l'abandonne à ſon malheureux choix.
Alors enflé d'une nouvelle audace,
L'Uſurpateur prend ſon nom & ſa place:
Et ſous ce nom l'erreur de toutes parts,
Fait ici bas voler ſes Etendarts.

C'eſt de ce tems que nous vîmes éclore
Tous les malheurs envoiez par Pandore,
La Jalouſie alumant ſes flambeaux,
Creuſa dès lors mille horribles Tombeaux ;
Et des forfaits de plus d'une Médée,
Plus d'un Climat vit ſa rive inondée.
On vit regner les Deſirs éfrenez,
Qui ſecondez des Plaiſirs forcenez,
Mirent au jour Monſtres & Minotaures,
Satyres, Sphinx, Egipans & Centaures.
Un Siecle à l'autre enviant ſes fureurs
Imagina de nouvelles horreurs ;
Chaque âge vit augmenter ſes miſeres,
Et nos Aieux, plus méchans que leurs Peres,
Nous firent naître encor plus méchans qu'eux,
Bientôt ſuivis par de pires Neveux.
Enfin le Ciel touché de nos diſgraces
Se réſolut d'en éfacer les traces,
Et tous les Dieux convinrent que l'Amour
Fut renvoié dans ce mortel ſejour.
Chacun s'en forme un agreable augure,
Le ſeul Amour, l'Amour ſeul en murmure.
Qu'a-t-il commis ? pourquoi ſeul immolé,
D'entre les Dieux ſera-t-il exilé ?
Quitera-t-il ces demeures heureuſes,
Ces régions pures & lumineuſes ;

Sejour brillant de gloire & de clarté,
Lieux conſacrez à la felicité,
Aux doux Plaiſirs, Enfans de l'Innocence,
Plaiſirs qu'échaufe & nourit ſa preſence,
Vifs ſans tumulte, éternels ſans ennui,
Et que les Dieux ne tiennent que de lui?
Quoi, diſoit-il, de la troupe celeſte,
J'irai décendre en un ſejour funeſte?
Où l'Impudence étale un front ſerain,
Où les mortels au viſage d'airain,
De mon fantôme eſcortant les banieres,
De l'Innocence ont rompu les barrieres;
Et qui d'entr'eux voudra ſuivre mes pas?
Amour, Amour, ne vous alarmez pas,
Venez à moi, je connois un azile,
Dont les Vertus ont fait leur domicile:
Un ſûr rempart, un lieu de qui jamais
Nos ennemis ne troubleront la Paix.
Celui qui regne en ce ſejour propice,
En a bani le coupable Artifice,
La Perfidie au coup d'œil emprunté,
Et la Malice au rire concerté:
Amour du vrai, Candeur hereditaire,
Dès le berceau marqua ſon caractere,
Nouri, formé par les Neuf doctes Sœurs;
Ami des Arts, épris de leurs douceurs,

Le Dieu du Pinde & la ſage Minerve,
De leurs treſors l'ont comblé ſans réſerve.
Dans ce réduit des Muſes habité
Préſide encore une Divinité ;
Car la beauté dont les Dieux l'ont ornée,
D'un moindre nom ſeroit trop profanée:
Un doux acueil, un modeſte enjoument
Prête à ſes traits un nouvel agrément ;
D'Enfans ailez une troupe fidéle,
Plaiſirs, Amours, voltigent autour d'elle,
Et ſans éfort près d'elle retenus,
Pour la ſervir ont oublié Venus.
Non, non, Amour, ce n'eſt point à Cithere,
Ni dans les Bois qu'Amatonte révere,
Qu'il faut chercher & les Jeux & les Ris ?
Si vous voulez de vos Freres cheris
Revoir un jour la troupe réunie,
N'heſitez point, volez chez Uranie.
Mais à qui vais-je étaler ces propos ?
Puis-je penſer qu'un Dieu qui du cahos,
Débaraſſa cette machine ronde,
Qui voit, qui meut tous les êtres du Monde,
De ſes reſſorts, & l'ame, & l'inſtrument,
Puiſſe ignorer ſon plus bel ornement ?
Déja porté ſur les ailes d'Eole,
Du haut des Cieux je le vois qui s'envole,

Plus glorieux d'obéïr en ſa cour,
Que de regner au celeſte ſejour.
Conſervez-bien, genereuſe Uranie,
Ce Dieu puiſſant, ce celeſte genie,
Ame du monde, Aûteur de tous les biens,
Par qui briſant les terreſtres liens,
D'un vol hardi nos ames élancées,
Juſques au Ciel élevent leurs penſees;
Sans ſa beauté, ſans ſes dons précieux,
La Verrtu même eſt moins belle à nos yeux;
Il la produit ſous d'heureux caracteres,
La dépouillant de ſes rides ſeveres,
De qui l'aſpect éfraiant les Mortels,
Leur fait ſouvent deſerter ſes Autels;
De ſon flambeau les flames immortelles,
Jettent en nous ces vives étincelles,
Dont autrefois les Heros embraſez,
Malgré la mort ſe ſont éterniſez.
Cette chaleur ſi promte & ſi rapide,
Sut échaufer un Théſée, un Alcide,
Arma leurs bras pour calmer l'Univers,
Et pour vanger l'Equité miſe aux fers.
Telle eſt l'ardeur dont ce Dieu nous enflame,
Tel eſt le feu qu'il aluma dans l'ame,
De ce Heros aux triomphes inſtruit,
Dont vous tenez la clarté qui vous luit;

C'eſt cet Amour impatient de gloire,
Qui tant de fois aſſura ſa memoire,
Lui fit braver les feux & le trépas,
Lui fit chercher la guerre & les combats:
De Jupiter alumant le Tonnerre,
Briſer l'orgueil des Enfans de la Terre,
Contre leur rage armer nos boulevarts,
Et foudroier leurs plus fermes Remparts.
Puiſſe-t-il voir ſes nombreuſes années
Toujours de gloire & d'honneurs couronnées,
Et quand la Paix reviendra parmi nous,
Se conſacrer à des Travaux plus doux:
Non moins heureux ſous l'Empire de Rhée
Que quand la Terre à Bellone eſt livrée.

EPITRE
A Mr. LE COMTE
D'AYEN.

COMTE, pour qui terminant tout procês
Avec Vertu fortune a fait la Paix;
Jaçoit qu'en vous gloire & haute naiſſance
Soit alliée à titres & puiſſance,
Que de ſplendeurs & d'honneurs meritez
Votre maiſon luiſe de tous côtez:
Si, toute fois, ne ſont-ce ces bluettes
Qui vous ont mis en l'eſtime où vous êtes,
Car ce n'eſt pas l'Or qui ſur vous reluit,
Qui vous acquiert renommée & bon bruit;
Que j'aie un Livre ou ſemblable Ecriture,
Il ne me chaut de belle couverture,
Riches fermoirs & dehors non communs,
Si le dedans ſont diſcours importuns,
Vieux pot pourri de Proſe délabrée,

Oeuvre de Pic, ou telle autre denrée.
Donc, qui met l'homme en eſtime & crédit?
Richeſſe d'ame & culture d'eſprit.
Puis joignez y revenus honorables,
Biens de fortune, & titres deſirables;
Je le veux bien, cela ne fait nul mal;
Mais le premier & le point principal,
C'eſt lui ſans plus; & c'eſt par là, beau Sire,
Que moi chetif, vous priſe & vous admire.
En vous ai vu par un merveilleux cas,
Enſemble unis Virgile & Mécenas;
De l'un, avez la grace & la faconde;
De l'autre, accueil & douceur ſans feconde,
En Proſe, en Vers, étes paſſé Docteur,
Et recitez trop mieux qu'un Orateur.
Ce n'eſt le tout, car en chiant harmonique,
Non moins primez qu'en Rime Poëtique,
Et s'avez los de bon Poëtiqueur,
Auſſi l'avez de bon Harmoniqueur.
Toujours chez vous abonde compagnie
D'Eſprits divins, de ſuivans d'Uranie.

Toujours y ſont Ciſtres mélodieux,
Gentils Harpeurs, & Méneſtrels joieux.
Et de leur art bien ſavez les rubriques;
Même on m'a dit qu'aux rives Séquaniques,
N'a pas long tems, ſonniez telle chanſon,
Qu'hôtes des Bois accoururent au ſon,
Si qu'euſſiez vu ſauter blanches Driades,
Et de leurs lits ſortir belles Naïades.
Et ſe diſoient: Oh! qu'il chanſonne bien!
Seroit-ce point Apollon Delphien?
Venez, voiez, tant a beau le viſage,
Doux ſes regards, & noble le corſage:
C'eſt il, ſans faute; & Nimfes d'admirer,
Et les Silvains entr'eux de murmurer.
Cetui-ci vient pour nos Nimfes ſéduire,
Se diſoient-ils, il les pourroit induire
A quelque mal avec ſon chant mignon;
Freres, jettons en l'eau le Compagnon.
Lors le Dieu Pan refrognant ſes Narines,
Cria tout haut, des Montagnes voiſines,
De ſon Ami voiant le mauvais pas;

Ventre de Bouc, qu'ai-je entendu là bas ?
Rentrez, Coquins. Les Forêts en tremblérent,
Faunes cornus vers leurs trous s'envolerent,
Où tous tremblans furent se retirer,
Et du depuis n'ont osé se montrer.
Voilà comment, digne sang de Noailles,
Fûtes sauvé des mains de ces canailles.
Nimfes & Dieux sur vous veillent ici,
Bien savent-ils & le savons aussi,
Que votre vie acquise & conservée
Est pour le bien de l'Etat reservée ;
Non des Mortels de merite indigens,
Mais des Mortels de vertus réfulgens.
Or rempliſſez vos hautes destinées,
Que tous vos ans soient brillantes années ;
Et cependant nous autres gens de bien,
A notre emploi ne manquerons en rien,
Vous admirans non pas dans le silence,
Mais par beaux Vers & piéces d'Eloquence,
Tant que puissions une œuvre concevoir
Digne de vous & de votre vouloir.

EPITRE
AU MEME.

AINSI de ta langueur à peine ſoulagé
Près du jeune Louïs ton zéle t'a rangé ;
Et l'atrait du peril excitant ton audace,
Tu cours chercher l'honneur qui t'atend ſur ſa trace.
Bientôt le Rhin captif va couler ſous ſes loix.
Ses boulevarts tremblans vont tomber à ſa voix.
De ſon auguſte Aieul les hautes deſtinées
Ont déja traverſé ſes rives enchainées,
Et porté dans le ſein de l'Aigle conſterné
Le coup que ſon orgueil nous avoit deſtiné.
En vain du fier Batave & de l'Anglois rebéle
Le Portugais flotant embraſſe la queréle ;
En vain contre les Lis chez l'Ibére plantez
L'infernale Diſcorde arme de tous côtez :
Leurs projets forcenez, leurs brigues inteſtines
N'en peuvent ébranler les profondes racines.
Arrétez ! c'eſt Louïs que vous voiez armé.

Il combat pour un Sang dans ſes veines formé,
Et tient entre ſes mains le glaive tutelaire,
Qui doit trancher le nœud d'un complot temeraire.
Arrétez! mais quel Dieu m'entraine loin de moi?
C'eſt aſſez; reprenons un plus paiſible emploi,
Et n'alons point enfler des chalumeaux ruſtiques,
Plus heureux à chanter nos Nimfes domeſtiques.
Mais toi que le devoir apéle au champ de Mars,
Garde-toi de trahir ton Amour pour les Arts.
Sans eux de ſes talens un Eſprit ſe dépouille,
Et l'airain négligé s'obſcurcit & ſe rouille.
Pallas même; Pallas, Déeſſe des Guerriers,
Sut mêler en tout tems le Lierre & les Lauriers.
Ainſi lors qu'à grand bruit le ſalpêtre raiſonne,
Quand d'un ton enroué la Trompéte fredonne,
Prête toujours l'oreille à la voix des neuf Sœurs,
Et ſans ceſſe abreuvé de leurs tendres douceurs,
Puiſſes-tu quelque jour te montrer à la Terre,
Heros pendant la Paix, Heros pendant la Guerre.

EPITRE

A MONSR. * * * *.

Qui lui avoit envoié des Vers qu'il avoit faits étant malade.

Est-ce la Fiévre! est-ce Apollon,
Qui t'inſpire ces vers attiques
Qu'Alcée eut pu chanter dans le ſacré Valon?
Non, ce ne ſont point là des ſonges fantaſtiques
Qu'enfante un cerveau déreglé,
De Spectres, de Lutins & de Monſtres troublé.
Mais cependant que faut-il que j'augure
D'un corps enſeveli dans des rideaux mal ſains,
Qui de feux devorans devenus la pâture,
En fuiant la clarté des jours purs & ſerains,
Semble vouloir quiter les rênes
De ſon ame flotante & laſſe de ſes chaines.

Prens-y garde; croi-moi, le peril eſt preſſant;
La Fiévre comme un Loup cruel & raviſſant,
Qui vers les Antres ſourds traine un Agneau timide,
Et des coups de ſa queue hatant ſes pas rétifs,
Devance le Berger & le Dogue intrépide
Qu'apellent au ſecours ſes bêlemens plaintifs.
Bientôt le Raviſſeur tout palpitant de joie
Au fond d'un bois obſcur devorera ſa proie.
Prévien un ſort pareil, & par d'heureux éforts
Diſſipe cette humeur peſante & létargique,
Dont le regorgement fatal, apoplectique,
Que ſais-je? engloutiroit & l'eſprit & le corps.

EPITRE

A MONSR. * * * *.

SUR UN VOYAGE

DE PARIS A ROUEN.

DEpuis que nous primes congé
Du réduit assez mal rangé
Où votre Muse pythoniſſe
Evoque les ombres d'*Vliſſe*,
De *Théſée* & de *Mænlius*;
Comme l'Auteur d'*Heraclius*.
Faiſoit jadis celles d'*Horace*
De *Rodrigue* & de *Curiace*:
J'ai quatre mauvais jours paſſé
Sans, je vous jure avoir penſé
(Duſſiez-vous me croire un ſtupide)
Qu'il fut au monde un *Euripide*.
Toutefois je me ſouviens bien
De notre dernier entretien,
Que je terminai par vous dire
Que j'aurois ſoin de vous écrire,
Je vous écris donc. Et voici
De mon voiage un racourci.

L'aube avoit chaſſé les Etoiles
Et la Nuit replioit ſes voiles,
Lorſque je quitai mon chevet
Pour m'acheminer chez Blavet.
Un caroſſe ſexagenaire
D'abord s'offre à mon luminaire,
Atelé de ſix chevaux blancs.
Leurs côtes à travers les flancs,
A ſuputer peu dificiles,
Marquoient qu'ils *jeûnoient les Vigiles,*
Et le Carême entierement.
J'entre, & dans le même moment
Je vois arriver en deux bandes,
Trois Normans & quatre Normandes
Avec qui pauvre infortuné
A rouler j'étois deſtiné.
On s'aſſemble, chacun ſe place;
Sous le poids de l'horrible maſſe
Déja les pavez ſont broiez
Les fouets hatifs ſont déploiez,
Qui de cent horribles manieres
Donnent à l'Air les étrivieres.
Un jeune Eſprit aërien,
Trop voiſin de nous pour ſon bien,
En reçut un coup ſur le rable
Qui lui fit faire un cri de Diable:
Car, ſi vous n'en êtes inſtruit,
Le ſon qu'un coup de fouet produit,

N'en déplaiſe aux doctes Pancartes,
Et des Rohauts, & des Deſcartes,
Vient beaucoup moins de l'Air preſſé
Que de quelque Silfe feſſé,
Qui des humains cherchant l'aproche,
En reçoit bien ſouvent taſoche,
Puis va criant comme un Perdu.
Nos chevaux ce bruit entendu
Conoiſſant la verge ennemie,
Rapellent leur force endormie.
Ils tirent, nous les excitons.
Le Cocher jure; nous partons;
Nous pourſuivions nôtre avanture,
Lorſque l'infernale Voiture
Après environ trente pas
Nous renverſa du haut en bas.
Horrible fut la culebute;
Mais voici le pis de la chute,
Les chevaux malgré le Cocher
S'obſtinent à vouloir marcher:
En vain le moderne Hipolyte
S'opoſe à leur fougue ſubite,
Sans doute en ce deſordre afreux
Un Dieu preſſoit leur flanc poudreux;
A la fin leur fureur s'arrête,
Et moi non ſans boſſe à la tête
Avec quelque ſecours d'autrui
Je ſors de mon maudit étui.

Par cet évenement tragique
Je terminerai ma Chronique,
Et de peur de vous ennuier
Je ſuprime un volume entier
D'avantures longues à dire;
Et plus longues encor à lire :
Vous ſaurez ſeulement qu'enfin
J'arrivai Dimanche matin
A Roüen, ſejour du Soſiſme,
Acompagné d'un rumatiſme,
Qui me tient tout le dos perclus,
Et me rend les bras ſuperflus.
En ce facheux état, beau Sire,
Je ne laiſſe de vous écrire,
Et je crois tous mes maux gueris
Au moment que je vous écris :
Car en nul endroit du Roiaume
Il n'eſt catapſalme, ni baume
Qui put me faire autant de bien
Que cet eſpece d'entretien.
A tant, Seigneur, je vous ſouhaite
Longue vie & ſanté parfaite,
Plaiſirs, honneur, joie & ſoulas,
Eſcortez de force Ducats;
Tandis que pour ſortir de France
Prenant mes maux en patience,
J'attens entre quatre rideaux
Le plus pareſſeux des Vaiſſeaux.

EPITRE
A
MR. L'ABÉ DE
CHAULIEU.

TANT qu'a duré la preſence
D'un Aſtre propice & doux,
J'ai ſenti de ton abſence
Plus d'ennui que de courroux,
Je diſois, Je te pardonne
De préferer les beautez
De Cérés & de Pomone
Au tumulte des Cités.

Ainſi l'Amant de Glycére
Epris d'un repos obſcur,
Cherchoit l'ombre ſolitaire
Des rivages de Tibur.
Mais aujourd'hui dans nos Plaines
Le Chien brulant de Procris
De Flore aux douces Haleines
Deſſeche les dons cheris.

Veux-tu d'un Aſtre perfide
Riſquer les âpres chaleurs,
Et dans ton Jardin aride
Secher ainſi que tes fleurs ?
Non, non, ſui plutôt l'exemple
De tes Amis Caſaniers,
Et, revien chercher au Temple
L'ombre de tes Maronniers.

Là nous trouverons ſans peine
Avec toi, le Verre en main,
Cet homme que Diogene
Chercha ſi long-tems en vain;
Et dans la douce alégreſſe
Dont tu ſais nous abreuver,
Nous puiſerons la Sageſſe,
Qu'il cherchoit ſans la trouver.

REPONSE
A
MR. L'ABÉ DE
CHAULIEU,

Qui lui avoit témoigné de l'étonement sur son Emploi de Directeur.

PAR tes Conseils & ton exemple,
Ce que j'ai de vertu, fut trop bien cimenté,
Cher Abé! dans la pureté
Des Innocens Banquets du Temple,
De raison & de fermeté
J'ai fait une moisson fort ample
Pour être jamais infecté
D'une sordide avidité.
Quelle honte! bon Dieu! quel scandale au Parnasse!
De voir l'un de ses Candidats
Emploier la plume d'Horace
A liquider un compte, & dresser des Etats!
J'ai vu, diroit Marot, en faisant la grimace,
J'ai vu l'eléve de Clio

Sedentem in telonio :

Je l'ai vu çalculer, nombrer, chifrer, rabatre;
Et d'un produit au denier quatre
Raiſonner mieux qu'AMONIO.
Vive, vive plutôt l'honorable indigence
Dont j'ai ſi long-tems eſſaié,
Je ſai quel eſt le prix d'une honnête opulence,
Que ſuit la joie & l'innocence.
Et qu'un Filoſofe étaié
D'un peu de richeſſe & d'aiſance
Dans le chemin de Sapience
Marche plus ferme de moitié;
Mais j'aime mieux un Sage à pié
Content de ſon indépendance
Qu'un Riche indignement noié
Dans une ſervile abondance;
Qui ſacrifiant tout, honneur, joie, amitié,
Au ſoin d'augmenter ſa Finance,
Eſt lui-même ſacrifié
A des biens dont il n'a jamais la jouïſſance.
Nourri par Apollon, cultivé par tes ſoins,
Cher Abé, ne craint pas que je me timpaniſe
Par l'odieuſe convoitiſe
D'un bien plus grand que mes beſoins,
Une ame libre & dégagée
De préjugez contagieux,

Une

Une Fortune un peu rangée,
Un corps ſain, un Eſprit joieux
Et quelque Proſe mélangée,
De Vers badins ou ſerieux
Me feront trouver l'Apogée
De la felicité des Dieux.
C'eſt par ces maximes qu'ignore
Tout riche Juif, Arabe ou More,
Que j'ai ſu plaire dès long-tems
A des Protecteurs que j'honore,
Et c'eſt ainſi que je prétens
Trouver l'art de leur plaire encore.
C'eſt dans ce bon eſprit Gaulois,
Que le gentil Maître François
Apéle Pantagruéliſme,
Qu'à NEULLI, LA FARE, & SONIN
Puiſent cet enjoument benin
Dont ſe forme leur Atticiſme.
ABBE', c'eſt là le Catéchiſme
Que les Muſes m'ont enſeigné,
Et voilà le vrai Quiétiſme,
Que Rome n'a point condanné.

LECON D'AMOUR.

ARRE'TEZ, jeune Bergere ;
Je ſuis un Amant ſincere.
Un Amant vous fait-il peur ?
Je n'ai qu'un mot à vous dire,
Et tout ce que je deſire,
C'eſt de vous tirer d'erreur.

Le tems vous pourſuit ſans ceſſe ;
L'éclat de vôtre jeuneſſe,
Sera bientôt éfacé,
Le tems détruit toutes choſes,
Et l'on ne voit plus de Roſes,
Quand le Printems eſt paſſé.

Les plus ſombres nuits finiſſent ;
Leurs ombres s'évanoüiſſent ,
Et rendent bientôt le jour ;
Mais quand l'aimable Jeuneſſe
A fait place à la Vieilleſſe ,
Elle ignore le retour.

L'éclat de fleurs naturelles
Fait l'ornement de nos Belles ;
On priſe leur nouveauté ;
Mais au bout d'une journée ,
Cette heureuſe deſtinée ,
Finit avec leur beauté.

Vos attraits , belle Silvie ,
Ne mettront point vôtre vie
Hors des atteintes du ſort ;
Il vous promene ſans ceſſe ,
Du bel âge à la vieilleſſe ;
De la vieilleſſe à la mort.

Ainſi ſoiez moins volage,
Et puis qu'avec le bel âge
Le plaiſir paſſe & s'enfuit,
Quittez votre indifference :
La nuit à grands pas s'avance,
Profitez du jour qui luit.

Un peu de tendre folie,
Fait d'une Fille jolie
Le plaiſir & le bonheur,
Et dans le déclin de l'âge,
Un dehors fier & ſauvage
Lui rend la gloire & l'honneur.

Par cette leçon fidelle,
Tircis preſſoit une Belle,
D'avoir pitié de ſon mal.
Son Diſcours la rendit ſage ;
Mais elle n'en fit uſage,
Qu'au profit de ſon Rival.

POESIES DIVERSES.

L'INCREDULE.

VOTRE impertinente Leçon
Ne détruit point mon Pyrrhoniſme ;
Ce n'eſt point par un vain ſofiſme
Que vous ſurprendrez ma raiſon.
L'Eſprit humain veut des preuves plus claires
Que les lieux communs d'un Curé.
Ce fatras obſcur de Miſteres
Qu'on debite au Peuple éfaré
Avec le ſens commun, n'eſt pas bien meſuré.
La Raiſon n'y peut rien connoître ;
Et quand on les croit, il faut être
Bien aveugle ou bien éclairé.
En vain je cherche & j'enviſage
Les preuves d'une Deïté ;
J'en connois l'excellence & la ſolidité,
J'adore en fremiſſant cette Divinité,
Dont mon eſprit ſe forme une ſi belle image ;

Mais quand j'en cherche davantage,
Je ne trouve qu'obſcurité.
La Verité cachée en un épais nuage
A mon eſprit confus n'ofre point de clarté;
Rien ne fixe mon doute & ma perplexité:
En vain de tous côtez je cherche quelque uſage
Qui du bon ſens ne ſoit point écarté;
De mille préjugez chaque Peuple entêté
Me tient un diferent langage,
Et la Raiſon prudente & ſage
Ne découvre qu'erreur & qu'ambiguité.
Papiſtes, Siamois, tout le Monde raiſonne.
L'un dit blanc, l'autre noir; on ne s'acorde point.
Chacun dit ſa creance bonne:
Qui croirai-je du Talapoin,
Ou bien du Docteur de Sorbonne?
Aucun; mais je demande un Juge ſur ce point
Qui ſoit Juge ſincere, & n'épouſe perſonne.
Ce ſera le bon ſens, qui leur dit en deux mots:
Vous êtes tous les deux bien Fourbes ou bien
Sots.

Le Vulgaire en aveugle à l'erreur s'abandonne ;
Et la plus froide fiction,
Marquée au coin ſacré de la Religion
Des ſots admirateurs dont la Terre foiſonne,
Frape l'imagination.
Les Viſions mélancoliques,
Des Peuples arrogans ſoumettent la fierté,
Et produiſent en eux cette docilité,
Qui dans les ſages Républiques
Entretient la tranquilité.
Les Hommes vains & fanatiques
Reçoivent ſans dificulté
Les fables les plus chimeriques.
Un petit mot d'Eternité
Les rend benins & pacifiques,
Et l'on réduit ainſi le Public hébêté
A baiſer les liens dont il eſt garroté.
Numa par ſemblables pratiques
Sut fixer des *Romains* l'eſprit inquieté,
Et ſurprit leur crédulité,
En rangeant ſes Loix politiques

Sous l'étendart de la Divinité.
Il feignit d'avoir eu *dans un Antre* écarté
Des visions beatifiques ;
Il fit entendre à ces hommes rustiques,
Que Dieu dans son éclat, & dans sa majesté
A ses yeux éblouïs s'étoit manifesté :
Il leur montra des *Livres* autentiques
Qui contenoient sa volonté.
Il apuia par des tons patétiques
Un conte si bien inventé :
Tout le Monde fut enchanté
De ces fadaises magnifiques.
Le Mensonge subtil passant pour Verité
De ce Legislateur fonda l'autorité,
Et donna cours aux creances publiques,
Dont le peuple fut infecté.

LA FRANC....

PRE's d'un Palais dont Lutece eſt ornée
Par un Prélat à toque enluminée,
Il eſt un lieu de Mimes habité
Et de Badeaux en tout tems frequenté,
Où pour Reaux, Ducatons & Piſtoles
Sont trafiquez Chanſons & Caprioles.
Là, plus d'un Chantre à cet éfet rentè
Vient en public prêcher l'Impureté.
Là, ſous l'Argent, le Brocard, la Dorure
Git l'Impudence, & brile la Luxure;
Et ſont illec reçus Grands & Petits
A marchander des Crimes à tout prix.
Le Directeur de ce Bureau de Joie
Eſt un Ribaut des plus francs qui ſe voie,
Pipeur, Eſcroc, Sicofante, Menteur,
Fleau des Bons, des Méchans Protecteur,

Ne connoiſſant Foi, Loi, Dieux ni Déeſſes,
Fors celle-là qui préſide aux Soupleſſes,
Aux Vols furtifs, aux Fourbes; en un mot
A cette Sainte il fut long-tems Dévot;
La celebroit par gentilles Chapelles,
Par menus Dons, Robbes neuves, Chandelles,
Finalement tant au ſoir qu'au matin
Lui recitoit d'un ton de Theatin
Cette Oraiſon : *O l'Averne ſacrée !*
O des Larrons Déeſſe réverée !
Toi, qu'à Baieux implore le Normand,
Apren-moi l'art de tromper dextrement.
Fai qu'à fourber nul autre ne me paſſe,
Et qu'en fourbant Honneur & Los j'amaſſe.
Si qu'exerçant mon Talent de Vaurien,
Je ſois tenu pour un Homme de bien.
O ma Patronne ! ô ma dive Conciergé !
Je te promets outre le don d'un Cierge,
De te fonder, ſi tu me condécends,
Tous les matins un déjeuner d'Encens.
Tels vœux faiſoit, car de belles promeſſes,

Le faux glouton fait volontiers largeſſes.
Il en fit tant, qu'enfin par une nuit
A ſes regards la Dive ſe produit,
Lui montre un maſque, & l'étend ſur ſa face:
O rare éfet! ô merveille éficace!
Au même inſtant, Orgueil, Déloiauté,
Outrecuidance, & ſotte Vanité,
Aſtuce enfin, & Fraude au regard louche,
Vices hideux, diſtillant par ſa bouche
Peints ſur ſes yeux & ſur ſon front gravez,
Comme pouſſiere en furent enlevez.
Tout, au moien de la ſainte Fallace,
Tout diſparut, & vit-on en leur place
Front découvert, doux Acueil, beau Maintien,
Devis honnête & joieux entretien,
Que dirai plus, voilà mon bon Apôtre
Par beaux ſemblans trompant l'un, pillant l'autre,
Du Bien d'autrui devenu gras à lard:
Qu'arriva-t-il? ſitôt que le Paillard
Vit ſon Vaiſſeau pouſſé d'un vent propice,

Il méconnut d'abord ſa Bienfaictrice.
Nulle Chandelle à la Divinité ;
Nul brin d'Encens ; rien ne fut preſenté ;
Rien ne parut : car entre tous ſes Vices
L'Ingratitude & l'Oubli des Services
Tient le haut bout : c'eſt ſon lot affecté,
Comme au Faucon eſt la legereté,
La Courſe au Cerf, le venin aux Viperes,
La Force à l'Ours, & la rage aux Pantheres.
Or d'un Oubli, de telle impieté
Tant ſe piqua la noire Déïté,
Qu'elle s'en fut, de dépit poſſedée,
Trouver Mégére à la face ridée,
Et Néméſis, Compagne de Pluton,
Et Tiſiphone, & la fiere Alecton ;
Et de ce pas s'en vont les Damoiſelles
Trouver le Sire, à qui viſites telles,
Comme croiez, ne plurent autrement.
Le noir Troupeau ſaiſit le Garnement,
Qui par raiſon, & par art oratoire
Penſa d'abord fléchir la Bande noire.

Les fieres Sœurs le laiſſerent prêcher,
Au bois du lit coururent l'attacher,
De leurs Serpens la peau lui flagellerent,
De leurs Flambeaux les ſourcils lui brulerent,
Et tout leur ſoul, l'aiant berné, hüé,
Croquignolé, ſoufletté, conſpüé,
Pour dernier trait ſon Maſque lui reprirent,
Et le viſage à nud lui découvrirent,
Dont maintenant ſes Vices démaſquez
Sont de chacun en tous lieux remarquez;
Et n'eſt aucun depuis cette avanture,
Qui de ſes Mœurs & perverſe Nature
Ne ſoit inſtruit: ſi qu'un ſimple eſtafier
Ne lui voudroit une épingle affier.
Par quoi privé du don de Gabatine
Son gaigne-pain, l'eſpoir de ſa cuiſine,
Du Creancier ſans ceſſe muguetté,
Et du Serpent le plus ſouvent guetté,
La Peur le ſuit, & lui ſemble à toute heure
Voir les Archers inveſtir ſa demeure,
Et * l'Oiſillon tranſferer ſa maiſon
A l'Hôpital, ou bien à la Priſon.

* *Fameux exempt.*

LA PICADE.

QUAND le Seigneur vit que l'Esprit immonde
Par l'Opera seduisant tous esprits,
Etoit plus fort que dogmes ni qu'écrits,
Et dans l'Abîme entraînoit tout le Monde,
Il résolut d'abolir un lieu tel,
Source de Vice & de Peché mortel,
En se servant même du Ministere
De Sathanas, de tous pechez le Pere.
Dans un cachot mit le Déterminé
Cachot de chair, & dans un corps tanné
Vous l'emboitta, puis lui mit sur l'eschine
Manteau d'Abbé: bref l'accoutra si bien,
Que de ce troc nul ne doutât en rien,
Et que chacun le crut homme à la mine.

Or voilà donc le Diable en ſa machine,
Envelopé d'organes tant épais,
Que Diable aucun ſi Sot ne fut jamais.
En cet état s'en va trouver Francine;
Car Dieu l'avoit ſur terre mis exprès
Pour le deſſein que verrez ci après.
Francine eſt là, qui lui dit: Verſifie
Pour mon Theatre; ainſi fit le Vilain,
Verſifia, chatouillé par le gain.
Mais admirez en ceci, je vous prie,
Combien profonds ſont les ordres de Dieu;
Car l'Opera, cet impudique Lieu,
Où s'attroupoient tant de femmes coquettes,
Où ſe tramoient tant d'intrigues ſecretes,
Eſt depuis ce, plus deſert & rebut,
Qu'un Hôpital de Peſte ou de Scorbut.

LA VOLIERE.

FABLE ALLEGORIQUE

A

MME. D * * * *

QUi voudra voir Cicognes atroupées,
Doit naviger ſur l'Hebre Tracien.
Qui veut ſavoir où ſont Poules jaſpées,
Viſitera le bord Numidien.
Qui ſe fera d'Himete Citoien,
Verra foiſon d'Abeilles, & de Ruches;
Et voiageant au Païs Indien,
L'air trouvera tout peuplé de Perruches:
Car en ſes loix Nature a limité
A chaque eſpece un climat affecté.
Mais ſi quelqu'un, de l'eſpece empluméo
Qu'on nomme Amours, a curioſité,

Paris tout ſeul doit être viſité.
Ville ne ſai de tant d'Amour ſemée ;
Pour ce ſeul point croirois qu'on l'a nommée
Paris ſans pair..... or ſans obſcurité
Expliquons nous. C'eſt qu'en cette Cité
De cent Palais, de cent Hôtels fournie,
Eſt un Hôtel entre tous exalté,
Non pour loger richeſſe, & vanité,
Lambris dorez, Peinture bien finie,
Lits de brocard, ou telle autre manie ;
Mais pour loger la Nimphe Vaubanie,
En qui reſuit gentilleſſe, beauté,
Nobleſſe d'ame, hilarieux genie,
Et don d'eſprit par deſſus l'or vanté.
En ce lieu donc, Amans de tout plumage,
De tout Païs, de tout poil, de tout âge
De toutes parts viennent ſe rallier,
Tels que Pigeons volans au Colombier :
Il en arrive, & de France, & d'Eſpagne,
Et d'Italie, & du Nord d'Allemagne ;
Ceux-là petits, mais alertes & vifs,
Ceux-ci plus grands ; mais lourds, froids & maſſifs :
Et ce qui plus l'attention réveille,
Quand on va voir ces petits enfançons,
C'eſt qu'ils ſont tous differens à merveille ;
Car il en vient de toutes les façons :

Amours pimpans, friſques, & beaux garçons;
Petits Amours à face rechignée,
Amours Marquis, & de haute lignée;
Amours de Robbe, & portant le Bonnet,
Amours d'Epée, Amours de Cabinet;
D'iceux pourtant eſt petite poignée,
Tous vont chez elle emploier leur journée;
Amours Barbons y font même leurs Cours,
Et ſont reçus malgré leurs longs diſcours;
Car tout fait nombre. Enfin toute l'année,
Dimanche ou non, s'y tient Foire d'Amours.
Comme l'on voit en l'Autone premiere
Feuilles à tas dans l'Ardenne pleuvoir,
Ou bien oiſeaux voler par fourmiliere
Sur un grand Pin qui leur ſert de dortoir;
Auſſi voit-on, du matin juſqu'au ſoir,
Gentils Amours, Oiſeaux de ſa Voliere,
Pleuvoir en foule en ce joli manoir,
Et fait beau voir atroupez autour d'elle
Tous ces Oiſeaux leur plumage étaler,
Se rengorger, piaffer, caracoller,
Toujours ſifflans Chanſons, & Ritournelles,
Et petits Airs, langages des ruelles,
Puis, jeux badins, volatille nouvelle,
De gentilleſſe avec eux diſputer,
Voler ſoupirs, & petits ſoins troter

Par le logis, or fretillans de l'aîle,
Or de la queuë, or des piés tricoter,
Danser, baller, trépudier, sauter;
Oncques ne fit le vrai Polichinéle
Semblables tours; ainsi dans la maison
Joieuseté, farces, badineries,
Inventions, & telles droleries,
Hiver, Eté, sont toujours de saison;
Momus lui-même avec ses momeries
Ne nous rendroit à rire plus enclins,
Car en tous tems ces petits Trivèlins
Vont inventant nouvelles singeries,
Et prend la Nimfe au visage vermeil,
A leurs ébats passe-tems non pareil.
Mais après tout un point me scandalise,
Et suis honteux, s'il faut que je le dise,
De voir comment ces pauvres insensez,
Qui pour l'honneur d'être ses domestiques,
Ont laisse-là leurs meilleures pratiques,
De leurs travaux sont mal récompensez:
Car ne croiez qu'ils ont gros apanages;
Ains ils sont tous très-chichement paiez,
Ne gagnant rien, fors quelques arrérages
De lorgnerie, ou tels menus suffrages;
Et les croit-on encor salariez
Trop grassement; maints la servent sans gages,

Maints la ſervant ſont baffouez, honnis,
Moquez, bernez, traitez comme Zanis,
Et quelquefois ſoufflets d'entrer en danſe,
De liberté jamais nulle eſperance,
Mieux aimerois être eſclave à Thunis.
Partant, Amours, qui n'avez point de nids,
Cherchez ailleurs; mal ſûr eſt cet hoſpice;
Dehors ſont beaux, & beau le Frontiſpice,
Mais le dedans, autre eſt la queſtion.
Je m'en irai, ſi l'on me fait outrage,
Me direz-vous : Eh ! pauvre Alerion,
Quand une fois on eſt dans cette cage,
On n'en ſort pas; c'eſt l'antre du Lion;
Pour échaper de ſi fortes Baſtilles,
Vous chercheriez en vain Porte ou guichet;
Tout vôtre éfort ſeroit pures vetilles,
Plus fins que vous ſont pris au trébuchet.

* L'ETENDART,

FABLE ALLEGORIQUE

A

MR. LE DUC

DE BOURGOGNE,

SUR LA CAMPAGNE DE NIMEGUE.

AMOUR voulant lever un Regiment,
Battoit la Caiſſe autour de ſes domaines ;
Soins & Soupirs étoient ſes Capitaines ;
Dards & Brandons faiſoient ſon armement :
Un Etendart lui manquoit ſeulement.

* *Monſieur le* DUC DE BOURGOGNE *aiant pouſſé l'Armée des Alliez juſque ſous le Canon de* Nimegue, *Madame* DE BOURGOGNE *en fut ſi tranſportée de joie qu'elle en verſa des larmes. Madame de* MAINTENON *envoia à Monſieur* DE BOURGOGNE *le morceau de tafetas avec lequel elle les avoit eſſuiez, & y joignit les vers ſuivans.*

Il en cherchoit en vain, quand nôtre Alcide,
Victorieux du Batave perfide,
Lui dit: Amour, daigne entendre ma voix;
Va de ma part trouver Adélaïde;
Entretien-la de mes premiers Exploits.
C'eſt elle ſeule à qui j'en rens hommage;
Vole & revien. Le Dieu fait ſon meſſage,
Et lui parlant il voit couler ſoudain
Des pleurs mêlez de tendreſſe & de joie;
Prix du Vainqueur, qu'une ſoigneuſe main
Va recueillir dans un Drapeau de ſoie.
Amour ſourit, & le mettant à part:
Bon, bon, dit-il; voilà mon Etendart.
Sous ce Drapeau, Caporaux, ni Gendarmes,
Tours ni Remparts, rien ne réſiſtera;
Et par haſard quand il me manquera,
J'ai ma reſſource en ces yeux pleins de charmes;
Nôtre Heros ſouvent lui donnera
Nouveau ſujet à de pareilles larmes.

LA

LA MARMELADE,

A

Mme. DU HAMEL.

PAR les mains de Daphné des pêches aprêtées
Sans ordre en la poile jettées,
Cuisoient à bouillons lents sur un feu moderé
Qu'elle même avoit préparé.
Les Amours voloient autour d'elle ;
Ils s'en écartent rarement,
Chacun d'eux s'empressoit à lui marquer son zélé.
L'un en passant legerement
Alumoit le feu d'un coup d'aile ;
L'autre à l'entretenir, ataché constament
Le menageoit habilement.
En Femme dês long-tems faite à leur badinage ;
Daphné, d'un air aisé, la cuilliere à la main,
Gouvernoit ces Mutins, présidoit à l'Ouvrage ;
Tandis que chacun songe aux soins qui le partage,
La Marmelade va son train ;
Et déja du fond de l'airain,

Un parfum préferable à ceux que l'Arabie
Renferme en ſes vaſtes deſerts,
A replis ondoians s'exhale dans les airs.
Les noiaux ajoutez; Daphné l'ame ravie,
Voioit d'un viſage riant
Le ſuccès dont ſa peine alloit être ſuivie,
Quand un Amour impatient
Détachant un des traits de ſa trouſſe perfide,
Qui fut de mille cœurs le fatal homicide,
Sous la poile le fit voler.
L'éclair que nous voions ſoudain étinceler,
D'un éclat moins ſubit s'alume dans la nue;
L'airain gemit, la flame au travers s'inſinue,
Au haſard de ſes doigts tendres & délicats,
Daphné, comme une autre Pallas,
Pour enléver la poile, entre dans la mêlée;
Le ſecours vint trop tard, helas!
La Marmelade fut brulée.

ENVOI.

Ils vous doivent le jour, vous les avez fait naître,
Aimable DU HAMEL, les vers qu'ici j'écris.
Sous le nom de Daphné daignez vous reconnoître,
Ils vous devront encore, & leur gloire & leur prix.

PLACET

A

Mr. D'ARMEN ***

MINISTRE auſſi ſage qu'afable,
Auſſi genereux qu'équitable,
Par qui le Dieu Plutus, qu'on avoit exilé,
Va bien-tôt être rapellé,
Recevez ce Placet que ma main vous preſente,
Et d'une dextre bien-faiſante
Mettez au bas ces mots exquis;
Soit fait ainſi qu'il eſt requis.

La Juſtice vous le conſeille,
Par pitié pour le ſupliant ;
On ſait que vous ſavez acorder à merveille
Et l'interêt du Prince, & celui du Client.
Mais peut-être m'allez-vous dire,
Que j'en parle bien aiſement,
Et que ces mots qu'ici je vous preſſe d'écrire,
Ne ſe prononcent pas toujours ſi promtement,
Sans doute, je ſai bien, moi toute la premiere,
Qu'on me feroit telle priere,
Où je ne voudrois pas dire en termes précis ;
Soit fait ainſi qu'il eſt requis.

Au ſexe feminin convient la négative ;
Et quoi qu'à dire vrai, plus d'une Belle ici
Ne ſe ſerve pas trop de la prérogative,
L'ordre veut neanmoins que cela ſoit ainſi.
Mais chez vous, c'eſt tout le contraire,
Miniſtre, tant qu'il vous plaira,
Quand nôtre Sexe vous prira,
L'ordre veut parmi nous que ſans autre miſtere,
Le Miniſtre réponde ainſi que le Marquis,
Soit fait ainſi qu'il eſt requis.

ETRENNES
A
Mr. DE POINTIS,
SUR SON EXPEDITION
DE
CARTHAGENE.

L'An passé qu'un dessein quelque peu hasardeux
Vous avoit fait sortir de France ;
A tel jour qu'aujourd'hui, je fis pour vous des Vœux ;
Et mes vœux vous ont porté chance.
Vous étes revenu gaillard, & bien paié
Des dépens de vôtre Voiage,
Et vous voiant passer chacun s'est écrié,
Voilà le Vainqueur de Carthage.

C'eſt Scipion, non pas Scipion l'Africain ;
Mais Scipion l'Americain.
Or bien que dans ce tems une paix neceſſaire
Semble avoir des Guerriers ſuſpendu les projets;
Il reſte encor pour vous des conquêtes à faire,
Et j'ai pour vous encore à faire des ſouhaits.
Voici comment il eſt certains Peuples rebelles,
Que l'on nomme jeunes Pucelles,
Que ces Peuples par vous ſoient détruits à leur tour ;
Tachez d'en dépeupler la Terre,
Allez & revenez, s'il ſe peut, en Amour
Auſſi formidable qu'en Guerre.

LES METAMORPHOSES DE VERSAILLES.

EN ce Païs Métamorphoſe a lieu ;
Dames de Cour quittent formes humaines,
Et le pouvoir de quelque nouveau Dieu
Les rend Daufins ou gentilles Baleines.
Nôtre Princeſſe a même ſort, dit-on ;
Elle y paroit ſous la forme empruntée,
Non d'Amfion ; mais bien de Galatée
Qui ſur Daufin ou Baleine portée
Parcourt l'Empire où nage le Triton.
C'eſt elle-même ; on ne peut s'y méprendre ;
A cette taille, à cette majeſté,
A cette grace, à cet air noble & tendre,
Plus beau cent fois encor que la Beauté.

Bien eſt-il vrai qu'il manque à l'Immortelle,
Pour achever en tout le paralelle
Un point ſans plus: Eh quoi? c'eſt ſon Acis,
Qui pour complaire à divine Donzelle,
Aux yeux bagards que Bellonne on appelle,
S'eſt en allé courir par le Païs.
Mais cet Acis, voici bien autre choſe;
En ce Païs tout eſt métamorphoſe,
Du fils d'Alcmene en ſon Adoleſcence,
Acis a pris ſi bien la reſſemblance,
Qu'Ovide même y ſeroit abuſé.
Or pour cela ne croirez pas Déeſſe
L'avoir perdu; mais voici la fineſſe,
Un Négromant m'en a conté le cas.
Le Deſtin veut par un ordre ſevere
Qu'il ſoit toujours, ſoit dit ſans vous déplaire,
Acis ici, mais Hercule là bas.
Je vous découvre en deux mots le Miſtere,
Amour, je crois, ne m'en dédira pas.

PORTRAIT.

UN Teint où les Fleurs les plus belles
Font un agreable combat.
Des yeux, dont le brillant éclat,
Va percer juſqu'au fond les Cœurs les plus rebelles.
Un Viſage fait pour l'Amour;
Une Bouche & des Dents que la Nature pare
De tout ce qu'elle a de plus rare;
Des Levres, où les Ris ont fixé leur ſejour;
Des Bras, Grands Dieux! quels Bras! unis, blancs, faits au tour,
Tel jadis les avoit Omfale,
Quand Hercule ennivré des douceurs du repos
S'y délaſſoit de ſes Travaux.
Un Sein d'une blancheur qu'aucun autre n'égale;
Un Sein, dont la Beauté fatale
Fait le Plaiſir des Yeux, & le Tourment du Cœur;
Mille apas plus cachez; mais ce ſont lettres cloſes.
Il n'eſt permis qu'aux Dieux, ou qu'à l'Amour vainqueur
De s'expliquer ſur de ſi belles choſes.

LE MOT OBSCENE PRONONCÉ PAR UNE JEUNE DEMOISELLE.

LE Dieu d'Amour en faiſant ſa viſite,
Ainſi que fait tout Paſteur bien apris,
Voulut revoir ſa Ville favorite,
Et termina ſa courſe dans Paris.
Là, contemplant le progrès de ſes flames,
Il jette l'œil ſur ſon petit Troupeau,
Joieux, refait, ſejourné, gras, & beau,
Et reconnoit ſes bonnes Ames
Qu'il conduiſit au ſortir du Berceau.
Mais au milieu de ces gentes Oüailles
Il eſt ſurpris de voir une Beauté

Qu'il ignoroit, & qui dans nos murailles
A depuis peu ſon ſejour tranſporté.
De toutes parts autour de l'Inconnue
Il voit tomber comme grêle menue
Moiſſon de Cœurs autour d'elle jonchez,
Et des Dieux même à ſon char attachez.
Ouais, qu'eſt-ce ci, dit le Dieu de Citére,
Ce jeune objet aux lévres de corail
A mon pouvoir voudroit-il ſe ſouſtraire?
De par Vénus, nous verrons cette afaire.
Il s'en retourne aux Cieux dans ſon Sérail
En ruminant comment il pourra faire
Pour atirer la Brebis au Bercail.
Or il avint que la Nimfe en Goguéte,
Qui ne ſavoit, comme on dit, rien de rien,
En diſputant ſur certaine ſornete,
Que quelques-uns ſoutenoient mal ou bien,
Fit de ſa bouche échaper par fortune
Un certain mot ....., comment dire ceci?
Helas... celui que le grand Dieu Neptune
N'acheva pas..... vous m'entendez d'ici.

La Belle alors de rougeurs infinies
Se colora : mais du plus haut des Cieux
L'Amour l'oüit, & cria tout joieux,
Bon. La voilà qui dit nos Litanies,
Elle eſt à nous : Voilà les propres mots
Que de tout tems Dame Vénus ma Mere
A conſacrez à ce joieux Miſtere
Que l'on celebre à Citére, à Paphos.
Jeune Beauté, de qui mon vaſte Empire
Tient & reçoit tant d'honneurs mutuels,
Je veux toujours te proteger, t'inſtruire
Et t'aprendrai, de quel ton il faut dire,
Et prononcer tous les mots ſolemnels
Qui ſont écrits dans nos ſaints Ritüels.
Que ſi déja le pouvoir de tes armes
Force les Dieux à te faire la cour,
Que ne doit-on atendre de tes charmes
Quand tu ſeras inſtruite par l'Amour?

EPITAFE DU CHIEN DE MELLE ****.

PASSANT pleure mon triſte Sort ;
Il fut toujours digne d'envie,
Tant que je fus près de Silvie ;
Mais ſa rigueur cauſa ma Mort.
Amour voiant que la Cruelle
Bravoit ſes coups, fuioit ſes loix,
Il prend un trait dans ſon carquois,
Et dans ſon Couroux il fait choix
De la fléche la plus mortelle.
J'étois alors près de la Belle,
Je joüois ſans ſonger à mal ;

L'Amour tira le trait fatal ;
Il vole, & m'atteint au lieu d'elle.
Un feu promt & séditieux
S'aluma dés lors dans mes veines ;
Après mille secretes peines
La mort me vint fermer les yeux.
Ainsi je garentis Silvie
Du plus cruel de tous les maux :
Elle joüit d'un plein repos,
Mais il m'en a couté la vie.

PROLOGUE,

CHANTÉ CHEZ Mr. DUSSÉ,

EN PRESENCE DE S. A. R.

LE DUC D'ORLEANS

AVANT LA REPRESENTATION DE

L'ECOLE DES MARIS.

MELPOMÉNE.

QUittez, quittez, ma Sœur une arrogance vaine ;
Osez-vous comparer vos frivoles chanſons
Aux nobles & ſublimes Sons
De l'heroïque Melpomene.

THALIE.

Vivez en paix avec Thalie ;
Vous ſavez que vint fois elle a déconcerté
Par une agreable folie
Vôtre ennuieuſe Gravité.

MELPOMENE.

Ma voix ressuscite la Gloire
De nos antiques Demi-Dieux.
Et je consacre la memoire
De ceux qui brillent à nos yeux.

THALIE.

Vos chants par un lugubre acord
Fatiguent souvent leur oreille ;
Ma Flute souvent les réveille,
Et vôtre Lire les endort.

MELPOMENE.

Croiez-vous que ce soit un talent fort utile
De badiner à tout propos ?

THALIE.

Vous imaginez-vous, qu'il soit fort dificile
De faire bâiller les Heros !

MELPOMENE.

De Lauriers toujours verds, je couronne leurs Têtes.

THALIE.

Je sai les délasser par d'agreables Fêtes.

MELPOMENE.

Je vante leurs Exploits.

THALIE.

J'amuse leurs Desirs.

MELPOMENE.

Je prens soin de leur Gloire.

THALIE.

Et moi de leurs Plaisirs.

MELPOMENE.

Je m'étonne qu'une Déesse,
Qu'une Muse se laisse à l'Orgueil entrainer;
L'Amour propre est une foiblesse,
Qu'aux malheureux Mortels on doit abandoner.

THALIE.

Ne vous y trompez pas, le seul Orgueil nous touche,
J'ai reçu comme vous ce dangereux penchant:
Mais le mien est vif & touchant,
Et le vôtre est sombre & farouche.

MELPOMENE.

Vous êtes ma Cadette au jugement de tous,
Et l'on est modeste à vôtre âge.

THALIE.

Si je suis plus jeune que vous,
Ne vous étonnez pas, si je plais davantage.

MELPOMÉNE.

Ne profanons plus nôtre voix
Par une odieuſe querelle,
Un Prince, des Heros le plus digne modelle,
Nous fournit de plus doux emplois.
Il a mille vertus dignes de ſa Naiſſance;
Les Muſes dont il eſt l'apui,
Doivent ſe conſacrer à lui
Par zéle & par Reconnoiſſance.

THALIE.

A ſervir ce Heros bornons nôtre deſir.

MELPOMÉNE.

C'eſt le plus doux emploi des Filles de Memoire.

THALIE.

Que Melpoméne veille à celebrer ſa Gloire.

MELPOMÉNE.

Que Thalie ait le ſoin d'ocuper ſon Loiſir.

TOUTES DEUX ENSEMBLE.

Que Melpoméne veille à celebrer ſa Gloire,
Que Thalie ait le ſoin d'ocuper ſon Loiſir.

DIALOGUE

POUR ESTRE MIS *EN MUSIQUE.*

PERSONNAGES.

COLASSE, *Musicien.*
L'ABBE' PIC, *Poëte.*
DESCHARS, *Danseur.*
BABET DU FAUR, *chanteuse.*
L'OMBRE *de* LULLY.
CHOEUR *de cuistres, & d'Enfans de chœur.*

COLASSE.

LE bruit de vôtre nom remplit toute la Terre.

PIC.

On entend en tous lieux vos Eloges divers.

COLASSE.

Chacún est charmé de vos Vers.

PIC.

Vos chants enlevent le Parterre.

COLASSE.

Quelle nouveauté, quel bonheur?

PIC.

Voiez comme à longs flots tout le Peuple s'amasse !

COLASSE.

C'eſt vous, illuſtre Pic.

PIC.

C'eſt vous, docte Colaſſe.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

C'eſt vous qui partagez avec moi cet honneur.

PIC.

Cuiſtres ſoumis à ma férule
Chantez la Gloire de mon Nom.

COLASSE.

Choriſtes de Saint Paul, celebrez mon renom,
Qu'il vole par de là les Colonnes d'Hercule.

ENTRE'E DE CUISTRES ET D'ENFANS DE CHOEUR.

DESCHARS.

Arrétez, petits Mirmidons,
De vôtre vanité réglez mieux la meſure,
Et ſachez, que ſans ma figure
Vôtre maigre Opera tout farci de lampons,
Eut eu le ſort des Céladons.
Chacun dans mon double viſage
A cru voir de vos cœurs un ſimbole parfait,
Et le ſuccès de vôtre Ouvrage
N'eſt dû qu'à cet heureux Portrait.

BABET DU FAURE.

Je ne ſuis point d'humeur chagrine,
Et l'orgueil n'eſt point mon defaut.
Mais on ſait qu'avant l'Arlequine
L'Auditeur bailloit aſſez haut.
Ceſſez donc de crier merveille.
Sur vôtre Opera d'aujourd'hui.
Si chacun en ôtoit ce qui peut être à lui,
Vous montreriez le cu comme fit la Corneille
Qui ſe paroit du plumage d'autrui.

TOUS QUATRE ENSEMBLE.

Mais quel objet! ô ciel! quel ſurprenant miſtere!
Quoi! des Eſprits en plein midi!

DESCHARS,

Je tremble.

BABET,

Je fremis.

COLASSE.

J'ai peur quoi que hardi,

PIC.

La crainte me ſert de cliſtere,

DESCHARS *à Pic,*

Ah! Monſieur l'Aumônier, prenez vôtre Miſſel,
Et conjurez ce Spectre à nos yeux ſi terrible.

PIC.

Helas il ne m'eſt pas poſſible,
Car il eſt en gage au B*****

L'OMBRE DE LULLI *à Colaſſe.*

Tremble, malheureux Plagiaire,
C'eſt l'ombre de Lulli qui paroit à tes yeux ;
Je viens revendiquer les larcins odieux.
Que tu m'as oſé faire.

A l'Abbé Pic.

Et toi, crains un revers fatal,
Rimeur ennorgueilli du ſuccès de ta Veine :
Ton Opera dans peu va du Palais Roial
Paſſer à la Samaritaine.
Et bien-tôt le Privé deviendra le cercueil
Où tu verras tomber tes vers & ton Orgueil.

TOUT LE CHOEUR.

O Sort fatal ! ô Chute afreuſe !
O Temerité malheureuſe !

EPITALAME

POUR

Mr. LE MARQUIS

DE CANIT.

DE vôtre Fête, Himen, voici le jour;
N'oubliez pas d'en avertir l'Amour.

Quand Jupiter pour complaire à Cibelle,
Eut pris congé du joieux Célibat,
Il épousa, malgré la parentelle,
Sa Sœur Junon par maxime d'Etat,
Noces jamais ne firent tant d'éclat;
Jamais Himen ne se fit tant de fête;
Mais au milieu du celeste aparat
Vénus, dit-on, crioit à pleine tête;
De vôtre Fête, Himen, voici le jour;
N'oubliez pas d'en avertir l'Amour.

Vénus parloit en Déeſſe ſenſée ;
Himen agit en Dieu très imprudent.
L'Enfant ailé ſortit de ſa penſée ;
Dont contre lui l'Amour eut une dent.
Et de là vient que de colere ardent
Le petit Dieu lui fait toujours la guerre,
L'angariant, le vexant, l'excedent
De cent façons en chaſſant ſur ſa Terre.
De votre Fête, Himen, voici le jour,
N'oubliez pas d'en avertir l'Amour.

Malheur toujours eſt bon à quelque choſe,
Le blond Himen maudiſſoit ſon Deſtin,
Et même Amour, qui jamais ne repoſe,
Lui déroba ſa Torche un beau matin.
Le pauvre Dieu pleura, fit le Lutin :
Amour eſt tendre, & n'a point de rancune :
Tien, lui dit-il, ne ſois point ſi Mutin.
Voilà mon Arc ; va t'en chercher Fortune :
De votre Fête, Himen, voici le jour,
N'oubliez pas d'en avertir l'Amour.

Himen

Himen d'abord ſe mit en ſentinelle,
Saiſit de l'Arc, & bien-tôt aperçoit
Venir à lui jeune & tendre Pucelle,
Et Chevalier propre à galant exploit.
Himen tira, mais ſi juſte & ſi droit,
Que Cupidon même n'eut ſu mieux faire.
Oh, oh, dit-il, le Compere eſt adroit:
C'eſt bien viſé; je quitte ma colere:
Amour, Himen, vous voilà bien remis;
Mais s'il ſe peut, ſoiez long-tems Amis.

Or voilà donc par les mains d'Himenée
D'un trait d'Amour deux jeunes Cœurs bleſſez.
J'ai vu ce Dieu de fleurs la tête ornée,
Les brodequins de perles rehauſſez,
Le front modeſte, & les regards baiſſez,
En Robe blanche il marchoit à la Fête,
Et conduiſant ces Amans empreſſez,
Il étendoit ſon voile ſur leur tête.
Amour, Himen, vous voilà bien remis;
Mais, s'il ſe peut, ſoiez long-tems Amis.

Que faiſoient lors les Enfans de Citére?
Ils ſoulageoient Himen dans ſes emplois;
L'un de flambeaux éclairoit le Miſtere,
L'autre du Dieu dictoit les chaſtes loix.
Ceux-ci faiſoient raiſonner les Hautbois;
Ceux-là danſoient Pavane façonnée,
Et tous en chœur chantoient à haute voix;
Himen, Amour, ô Himenée?
Amour, Himen, vous voilà bien remis;
Mais, s'il ſe peut, ſoiez long-tems Amis.

En fin finale après maintes Orgies
Au benoit Lit le Couple fut conduit.
Le bon Himen éteignant les bougies,
Leur dit: Enfans, bon ſoir & bonne nuit.
Lors Cupidon s'empara du réduit,
Et les Amours de rire & de s'ébattre,
Se rigolant, menant joieux déduit,
Et juſqu'au jour faiſant le Diable à quatre.
Amour, Himén, vous voilà bien remis;
Mais, s'il ſe peut, ſoiez long-tems Amis.

Par tel moien entre ces Dieux illuſtres
L'acord fut fait & le traité conclu
Jeunes Epoux, faites que de vint Luſtres
Traité ſi doux ne ſoit point réſolu :
Tant opereż, que d'une aimble Mere
Naiſſe un beau jour quelque petit Jouflu
Digne des vœux de l'Aieul & du Pere.
Amour, Mimen, vous voilà bien remis;
Mais s'il ſe peut, ſoiez long-tems Amis.

BALADE
SUR UNE
VIEILLE
QUI VOULOIT SE REMARIER.

C'Est tout de bon ; Vénus aux cheveux gris
Après vingt ans des glaces du veuvage,
Les feux d'Amour échaufent vos esprits :
Le beau Damon vous charme & vous engage,
Mais pour fixer ce cœur fier & volage,
Très-peu vous sert de bruler comme un four ;
Chez un Galant chercheur de Pucelage
Vieille femme est un remede à l'Amour.

Vous ne devez ſonger qu'au Paradis.
La mort eſt proche, & vous guette au paſſage,
Et cet Amour dont vos ſens ſont épris,
Ne ſervira qu'à hater le voïage.
Jadis les Cœurs vous rendirent homage;
Jadis chez vous les Ris firent ſejour:
Mais maintenant il faut plier bagage.
Vieille femme eſt un remede à l'Amour.

Il me ſouvient d'avoir lu que jadis,
Ainſi que vous ſur le déclin de l'âge,
Phédre ſentit de ſemblables ſoucis;
Mais chacun ſait qu'Hipolite fut ſage:
ſonnage;
un long détour
e langage:
'*Amour.*

I.

Pour réparer les defauts du viſage
On peut uſer d'un aſſez plaiſant tour;
Et c'eſt l'Argent; mais ſans cet avantage
Vieille femme eſt un remede à l'Amour.

CHANSON

SUR L'AIR *Charivari.*

LE Traducteur Longepierre
Tous les matins
Va voir dans le Cimetiere
Grecs & Latins
Pour leur rendre ſes reſpects.
Vive les Grecs !

Si le ſtile Bucolique
L'
Il ve
Et
Du r
Vi

Ter.
D'
Et va
Cl
Voil
Vive les Grecs !

Il a fait un coup de Maitre
Des plus heureux :
Car pour les faire paroitre
Forts & nerveux,
Il les a faits durs & fecs.
Vive les Grecs !

L'Auteur lui-même proteſte
Qu'ils ſont charmans,

eſte,

CHANSON CONTRE LA GR....

Sur un air de l'Opera d'Heſione.

PETIT Noble à chaumiere,
Poudré d'amidon,
Face minaudiere
Sujet de Lardon.
Auteur [illegible]
Gibier
Singe
Le ſifle
Quitte
Accord
Aux ti
Pourqu
Si l'eſp
Te vie
Ta Sa
T'ofre
Que tu peux chanter.

CHANSON.

DAns le fond d'un Jardin
Certain jeune Blondin
Attendoit une Sœur novice.
La Nonette aux yeux doux,
S'en vint au rendez-vous
A minuit après le service.
Il s'aproche, & lui dit:
Profitons de la nuit;

[illegible]rtine.

[illegible] dévotement,

Le retour vaut mieux que Matine.

SONNET
SUR LA MORT DE
Mr. DUCHÉ.

CElui que nous plaignons, & qu'un Sort glorieux
Place au rang des Elus dans la Cité celeſte,
Brilla par ſes Talens, fut doux, ſimple, modeſte,
Fidéle à ſes Amis, diſcret, oficieux.

Des charmes dont le Monde avoit ſeduit ſes yeux,
Dieu diſſipa
Et de ſes jeu
A chanter le
Ci

Il n'eſt plus,
Mais en pleu
je
Mon aveugle

Il joüit des ſe
Et ne pouvoit trouver qu'en paſſant par la Mort
Le Port tranquile & ſûr de l'éternelle Vie.

SONNET IRREGULIER.

APollon au Parnaſſe hier s'étant rendu,
Auteurs vieux & nouveaux vinrent de compagnie,
Et diſputoient entre eux avec telle manie,
Que le Dieu même à peine étoit-il entendu.

Entre autres, Sarazin crioit comme un perdu,
Se plaignant que ſaint Gille avoit pris ſon genie,
Non, Meſſieurs, diſoit-il, ce n'eſt point ironie;
Et s'il ne me le rend, je veux être pendu.

Un Genie eſt là bas choſe ſi familiere,
Que ne prend-il celui de Pic, de Longepierre:
Lors Apollon lui dit: Ah, tu fais le faché!

Eh bien, pour te montrer à quel point je l'honore,
Il gardera le tien, & je lui donne encore
Celui d'Anacréon par deſſus le marché.

SONNET EN BOUTS RIMEZ.

OUI, Comte, tes Concerts rendroient un Mort *actif* ;
La Macreuſe par eux deviendroit *Salamandre*,
Et ta Lire eut rendu les Peuples du *Scamandre*
Plus gais qu'un Mathurin qui rachete un *captif*.

Qu'on ne nous parle plus de ce Chantre *plaintif*,
Qui conſtruiſit les murs détruits par *Alexandre* ;
Les charmes qu'en nos Cœurs tes chants ſavent *répendre*
Calmeroient des Enfers le Dieu *vindicatif*.

Modernes Arions ! race fiere & *ſuperbe*,
Dont la Vanité ſotte eſt paſſée en *proverbe*,
Vous êtes des Corbeaux près de ce *Roſſignol*.

Puiſſent ceux qui loüront votre ſeche *abondance*,
Dans les climats brulez marcher ſans *Paraſol*,
Ou bien devant Bauchamp dancer hors de *cadance*.

RONDEAU
CONTRE L'ABBÉ FRA....

MUSE, di moi quelle eſt l'excuſe
Du ſacré Troupeau qui refuſe
Fra...? ſes Ecrits ſont corrects,
Et ne ſont du rang des abjects:
Merite-t-il qu'on le recuſe?

Grand qui prône, Garce qui ruſe,
Y font recevoir mainte Buſe.
Quoi! trouve-t-on ſes vers trop ſecs
Muſe.

De Janſeniſme on l'acuſe,
Et l'on dit qu'en Grec il s'amuſe,
Au Jeu renouvelé des Grecs;
Tels Auteurs en Cour ſont ſuſpects;
Et pour ce ſa face camuſe
Muſe.

RONDEAU
A MELLE ***

VOus le ſavez, ce n'eſt Phraſe Normande,
Pour vous revoir ſans qu'autre cas me mande,
Je pars demain comme un Coq guilleret,
Et me verrez, fuſſiez-vous à Maret,
Quoique la traite, à dire vrai, ſoit grande.

Mais quand on aime, on iroit en Irlande;
Témoin ce Chien, dont parle la Legende,
Qui par Païs ſuivoit toujours ſaint Roc;
Vous le ſavez.

Or il eſt tems que juſtice ſe rende
A cet Amour; mal vit qui ne s'amende,
Pourtant ne veux aux chams jetter le Froc.
Mais ſans un point je pens tous ſoins au croc;
Aviſez-y; ce que je vous demande,
Vous le ſavez.

RONDEAU

A MELLE * * * *

JE l'ai trouvé ce petit Fierabras,
Ce traitre Dieu, Parein de Ménelas,
Qui mieux armé que Diane à la chasse,
Dans certains yeux avoit choisi sa place
Pour me joüer quelque tour de Judas.

D'abord j'ai dit; fuions, doublons le pas,
Allons chercher ou Phœbus ou Pallas;
C'est contre Amour un remede éficace,
Je l'ai trouvé.

Depuis ce tems je cherche: mais, helas!
Je cours toujours sans savoir où je vas,
J'ai beau marcher, j'ai beau suivre leur trace;
Pour les trouver j'ai fait tout le Parnasse,
Et le seul Dieu que je ne cherchois pas,
Je l'ai trouvé.

RONDEAU

A MME. * * * * * *

EN fait d'Amour pour n'être rejetté,
Des dons du Ciel c'eſt peu d'être doté.
Jadis Saturne aimoit une Pucelle,
Et, dit l'Hiſtoire, elle lui fut cruelle,
Tant qu'il parut comme Divinité.

Que fit le Dieu ? chagrin & dépité
Il ſe transforme en cheval moucheté,
Croiant ainſi réüſſir auprès d'elle
En fait d'Amour.

Pas n'y manqua ; je m'en ſerois douté ;
Le Quadrupede en Amant fut traité,
Et toutefois au ſiecle de Cibelle
Le cas avint : c'eſt la loi naturelle,
Jamais Cheval ne ſera rebuté
En fait d'Amour.

RONDEAU.

SUR LA PRISE DE LERIDA.

EN moins d'un mois prendre Ville rebelle ;
Faire sauter Rampart & Cita delle,
Tours, Bastions, Rochers & cétera,
Pour maint Guerrier c'étoit un opera ;
Pour mon Heros c'est une bagatelle.

On lui disoit : Sonnons le boute-selle,
Retirons-nous : cette Ville est pucelle ;
Pucelle soit ; pucelle dancera
En moins d'un moins.

L'afaire est faite ; il a triomfé d'elle,
Non sans l'avoir vraiment échapé belle
Plus d'une fois ; Mars qui le délivra
A fait sa charge, & l'Amour ; il fera
La sienne aussi : nous en aurons nouvelle
En moins d'un mois.

RONDEAU

DE L'ABBÉ C..

CONTRE LE PRECEDENT.

MIeux conviendroit au Poëte Rousseau
De composer Satire que Rondeau ;
Car à loüer sa Muse n'est aprise ;
Témoin les Vers que sur Ville conquise
Mal à propos a produit son cerveau.

Le Prince a dit, surpris du tour nouveau,
Il me prend donc pour un Godefureau.
Cette fadaise à Blondin qui se frise
Mieux conviendroit.

Monsieur l'Auteur ; des Auteurs le Fleau,
A vos Censeurs vous le donnez trop beau,
Pour un Heros vos vers ne sont de mise,
Et votre plume a fait sote entreprise,
A qui chifrer dans le fond d'un Bureau
Mieux conviendroit.

RONDEAU CONTRE L'ABBÉ C...

AU bas du celebre Valon
Où regne le docte Apollon,
Certain Rimailleur de Village
Fait le procès au badinage
D'un des ſucceſſeurs de Villon.

Fait-il bien ou mal, c'eſt ſelon.
Mais ſes vers, dignes du billon,
Sont pires qu'un Vin de lignage
Au bas.

Si l'on connoiſſoit le Frelon,
On pourroit lui mettre un baillon,
Et reprimer ſon bourdonage:
Mais pour un ſot, il eſt fort ſage
De n'avoir pas écrit ſon nom
Au bas.

RONDEAU CONTRE L'ABBÉ C...

EN manteau court, en perruque râpée,
Poudré, frisé, beau comme Déjopée,
Enluminé d'un jaune vermillon,
Monsieur l'Abbé, vif comme un papillon
Jape des vers qu'il prit à la pipée.

Phœbus voïant sa mine constipée,
Dit, quelle est donc cette Muse éclopée,
Qui vient ici racler du violon
En manteau court.

C'est, dit Thalie, à son rouge trompée
Aparemment quelque jeune Napée
Qui vient en masque ébaudir ce Valon.
Vous vous trompez, répondit Apollon;
C'est tout au plus quelque vieille Poupée
En manteau court.

C'est pour pisser tant seulement
Que le Seigneur fit nos andouilles
Dit un Carme à son penitent
Qui luy respondit & nos Cou.....

/. [redacted] /.

EPIGRAMMES.

EPIGRAMME

A

Mr. LE DUC

DE

BOURGOGNE.

MArs & L'Amour au jour de vôtre Fête
De même ardeur pour vous se sont épris ;
L'un de Lauriers ornera vôtre Tête,
L'autre y joindra ses Mirtes favoris.
Jeune Heros, l'un & l'autre ont leur prix ;
Mars fut toujours Ami de Citerée,
Vous trouverez les Mirtes plus fleuris,
Et les Lauriers de plus longue durée.

EPIGRAMME SUR MADAME LA DUCHESSE DE BOURGOGNE.

ENTREZ Amours, vôtre Reine s'éveille;
Venez Mortels, admirer ſes atraits;
Déja le Dieu qui près d'elle ſomeille,
De ſa Toillete a rangé les aprêts.
Mais gardez-vous d'aprocher de trop près;
Car ce Fripon niché dans ſa coefure,
De tems en tems décoche certains traits,
Dont le Trépas guerit ſeul la bleſſure.

EPI-

EPIGRAME.

POUR

Mme. D'USSÉ,

FILANT.

CE ne ſont plus les trois Sœurs de la Fable,
Qui de nos jours font tourner le fuſeau;
Une Déeſſe aux Mortels plus afable,
Leur a ravi le fatal Echeveau.
Mais notre Sort n'en ſera pas plus beau,
D'être filé par ſes mains fortunées.
L'Amour, hélas! armé de ſon Ciſeau,
Mieux qu'Atropos tranchera nos années.

EPIGRAME.

A

Mme. D'USSÉ,

SUR

L'OPERA

D'HERCULE.

NOn, ce n'eſt point la robe de Neſſus,
Qui conſuma l'amoureux Fils d'Alcméne,
Ce fut le feu de cent baiſers reçus,
Qui dans ſon ſang couloit de veine en veine;
Il en mourut, & la Nature humaine
En fit un Dieu qu'elle chante aujourd'hui:
Que de Mortels, ſi vous vouliez, Climéne,
Mériteroient d'être Dieux comme lui?

EPIGRAME

A

LA MEME.

LES DEUX

DONS.

LEs Dieux jadis vous firent pour tributs
Deux de leurs Dons d'excellente nature;
L'un avoit nom, Ceinture de Vénus,
Et l'autre étoit la Bourſe de Mercure.
Lors Apollon dit par forme d'Augure,
De celle-ci largeſſe elle fera;
De l'autre non; car jamais Créature
De ſon vivant ne la poſſedera.

EPIGRAME.

SERMON D'UN CORDELIER CONTRE L'ADULTERE.

UN Cordelier préchoit ſur l'adultére,
Et s'échaufoit le Moine en ſon harnois
A démontrer par maint beau Commentaire,
Que ce Péché bleſſoit toutes les loix.
Oui, Mes Enfans, dit-il, hauſſant la voix;
J'aimerois mieux pour le bien de mon Ame,
Avoir à faire à dix Filles par mois,
Que de toucher en dix ans une Femme.

EPIGRAME.

LA GAGEURE.

DEux jeunes Gars, en amour gens délite,
Gagoient un jour à qui mieux le feroit ;
L'un le fit onze, & tout bas murmuroit ;
Mais l'autre en fit quatorze tout de ſuite,
Et dans l'inſtant ſe ſaiſit de l'enjeu.
Le Malheureux à certaine Donſelle
Conta le cas. Sainte Vierge ! dit-elle,
Eſt-il permis de perdre à ſi beau jeu ?

EPIGRAME
CONTRE LES
FEMMES.

POur triomfer de l'humaine Nature,
Le Vieux Serpent cauteleux & madré
Tenta la Femme, & la Femme parjure
Fit parjurer l'homme inconſidéré.
Mais que nous a Moïſe figuré
Par ce récit? Le ſens en eſt palpable;
De tout tems l'Homme à la Femme eſt livré,
Et de tout tems la Femme l'eſt au Diable.

EPIGRAME.

LE

QUIETISME.

UN Quiétiſte, ardent comme un tiſon,
Mettant au ſoir ſon Roſſignol en cage,
Le Corps en rut, l'Eſprit en oraiſon,
Très-ſaintement depéchoit ſon ouvrage.
Et redoublant maint dévot Culétage,
L'Eſprit au Ciel, ſans relache attaché,
Dieu ſoit... Dieu ſoit, dit le ſaint Perſonnage,
Dieu ſoit loüé, je l'ai fait ſans péché.

EPIGRAME.

LA

VEUVE

PRÉFERÉE.

EN fait d'Amour, je le dis & répéte,
Ce n'eſt le tout qu'un minois doux & coint;
Beau naturel n'eſt que joie imparfaite,
Je veux encor que l'art s'y trouve joint.
Jeune Tendron ja ne me déplait point;
Mais j'aime mieux gentille Douairiére:
Or ſavez-vous en quoi git tout le point;
L'une le fait, l'autre le laiſſe faire.

EPIGRAME.

LA PEINE INUTILE.

CE pauvre Epoux me fait grande pitié,
Inceſſamment ſon Diable le proméne,
Au moindre mot qu'on dit à ſa Moitié,
Il ſe tourmente, il ſue, il ſe déméne.
Fait elle un pas, le voilà hors d'haleine,
Il rode, il cherche, il court deça, delà,
Eh! mon Ami, ne pren point tant de peine,
Tu ſerois bien Cocu ſans tout cela.

EPIGRAME.

LA VOIE DU SALUT.

AVec ſcandale un Peintre en ſon taudis
Entretenoit gentille Chérubine :
Vous pour le ſûr, & votre Concubine,
Dit Frére Luc, de Dieu ſerez maudis.
Epouſez vous, les Anges ébaudis
Fête en feront ſur le céleſte Cintre.
Epouſons donc, puiſqu'il faut, dit le Peintre,
Etre Cocu pour gagner Paradis.

EPIGRAME.

LE BATISEUR DE JUIVES.

CHez des Juives un paillard Moine
Prenoit sa récréation,
Sur quoi certain grave Chanoine
Lui disoit par compassion:
Ami, vous courez risque d'être
Brulé comme un porc vif ou mort.
Nenni, par dieu, reprit le Prêtre;
Car je les batise d'abord.

EPIGRAME.

LIBERTÉ BIEN ACHETÉE.

DE haut ſavoir le Ciel ne m'a doté ;
Mais d'Apollon je ſai toucher la Lire.
Groſſe chevance oncques ne m'a tenté,
Et peu de bien a dequoi me ſuffire :
Amour me tint long tems ſous ſon Empire,
J'ai retrouvé Repos & Liberté ;
Mais ce Bien-là, certes, je le puis dire,
Si c'en eſt un, je l'ai bien acheté.

EPIGRAME.

REMEDE CONTRE LA CHAIR.

UN Guillaumet mâtinoit à confesse
Un Sectateur de l'art du Titien,
Quoi ? vous peignez, disoit l'homme de bien,
D'aprés le nud, bras, tetons, cuisse, fesse
Le tout à choix; il n'est nul, voire un Saint,
Donc en ce cas la chair ne fut rebelle.
J'ai, dit le Peintre, un remede certain,
J'exploite avant quatre fois mon modelle.

EPIGRAME
SUR UNE
BELLE
CHASSEUSE.

QUand ſur Bajard, par Bois & par Montagne
A giboier vous prenez vos ébats,
Dieux des Forets d'abord ſont en campagne,
Et vont en troupe admirer vos apas.
Amis Silvains, ne vous y fiez pas;
Car ſes regards font ſouvent pires niches,
Que feu, ni fer, & Cœurs en tel pourchas
Riſquent du moins autant que Cerfs & Biches.

EPIGRAME.

LES CHEVAUX CHRÉTIENS.

UN Maquignon de la Ville du Mans,
Chez ſon Evéque étoit venu conclure
Certain marché de Chevaux Bas-Normans,
Que l'homme ſaint vantoit outre meſure.
Vois-tu ces crins ? vois-tu cette encolure ?
Pour Chevaux Turcs on les vendroit au Roi.
Turcs, Monſeigneur, à d'autres, je vous jure,
Qu'ils ſont Chrétiens ainſi que vous & moi.

EPIGRAME.

LA NOVICE CIRCONSPECTE.

UNe Novice acuſoit un Curé
A ſon Prélat, d'avoir cueilli ſa Roſe.
Avez-vous là, lui dit l'homme ſacré,
Quelque témoin, qui contre lui dépoſe?
Las, Monſeigneur, la célule étoit cloſe,
Et ne voulus crier, tant j'avois peur
De reveiller Madame, qui repoſe
Toutes les nuits avec le Promoteur.

EPIGRAME.

LA NONNE PIEUSE.

UN Maître Moine exploitoit une Sœur,
Pendant la nuit comme on disoit Matine,
Mére Christine en s'en allant au Chœur
Les aperçut avec Sœur Clémentine,
Dont celle-ci faisant la diablotine,
Voulut crier & sonner le tocsin:
Laissez, laissez, lui dit Mére Christine,
Ne troublons point le Service divin.

EPIGRAME.

BELLE MONTRE ET PEU DE RAPORT.

NE vous fiez, Bacheletes rusées,
A ce Trompeur qui vient vous épier,
Et que voiez dans les Chams Elisées
Se promener grave comme un Chapier.
Car bien qu'il ait poil noir, teint de pourpier,
Echine large, & poitrine velue;
Si pourtant est, qu'Amour en son Clapier
Onc n'eut Lapin de si mince value.

EPIGRAME.

COMPLIE.

UN Cordelier faiſoit l'œuvre de chair,
Et s'ébattoit en fêtoiant ſa Mie :
Son Compagnon lui dit, Frére très-cher,
Pourtant faut-il aller chanter Complie.
Lors le Frater dit, parbleu je m'oublie,
Sus ! haut le c.., dépechons nous Gogo ;
Je reviendrai, ſi Dieu me prête vie,
Dés que j'aurai chanté *tantum ergo*....

EPIGRAME.

LE DEVOT REFUTÉ.

QUOI, faire cas d'un plaiſir qui ne dure ?
Ah ! renoncez à celui de Nature,
Diſoit un jour un Dévot très-outré.
Le Gars, auquel fut ainſi remontré,
Lui repliqua, Vous ſavez mal conclure.
Bon pour celui qui pourroit ſe láſſer.
Et s'abatroit d'une ſeule avanture ;
Mais mon Plaiſir eſt de recommencer.

EPIGRAME.

LE PIEUX SOUHAIT.

POur confeſſer femelle de vingt ans,
Par un matin arriva Pére Antoine:
Près de ſon lit d'abord ſe mit le Moine,
Et tot aprês le Ribaut fut dedans.
Frére Lubin avec des yeux ardents
Voioit le tout de loin par la fenétre:
Mon Dieu! dit-il alors entre ſes dents,
N'aurai-je point le bonheur d'être Prétre!

EPIGRAME.

LA COURTISANE SCRUPULEUSE.

UN gros Prieur de Luxure écumant,
Sur un chalit piquoit ſa Haridelle,
Et s'échaufoit, jurant & blaſphémant
Comme un Païen : tant qu'enfin la Donſelle,
Pour dieu, mon fils, ne jurez point, dit-elle,
Vous vous dannez ; Cornes de Belſébut,
Dit le Pater, vous me la baillez belle,
Suis-je en ce lieu pour faire mon Salut ?

EPIGRAME.

AVERTISSEMENT D'UN CURÉ.

DAns un Vilage au Jeudi de l'Absoute,
Certain Pasteur dit au peuple amasse,
Au moins Enfans, afin que nul n'en doute,
N'allez pas faire ainsi que l'an passé.
Tous vos Maris, Femmes, m'ont confessé,
Avoir trousse leurs Voisines en male,
Et d'entre vous nulle n'a prononcé
Avoir forfait à la Foi Conjugale.

EPIGRAME.

QUESTION CURIEUSE.

QUi fait l'enfant dans l'amoureux combat,
Diſoit Agnés, à ſa Dame prudente,
Eſt-ce celui qui ſous l'autre s'abat,
Ou bien l'agent qui deſſus inſtrumente ?
La Dame alors lui dit : Pauvre Innocente,
L'enfant ſe fait par ceux qui ſont deſſous :
Dieu ſoit beni, s'écria la ſuivante,
J'en ai fait un à Monſieur votre Epoux.

EPI-

EPIGRAME.

VENUS COEFEUSE.

VE'nus tenoit un Bonet dans ſa Main,
Je t'en fais don, me dit cette Immortelle;
Sache qu'il n'eſt Roi, ni Conſul Romain
Qui n'enviât une faveur ſi belle.
Malheur plutot, dis-je, à toute cervelle
Que vous coefez, le deſordre s'y met.
Va, va, j'en coefe aſſez d'autres, dit-elle,
Sans leur donner ni Toque, ni Bonet.

EPIGRAME.

MAUVAISE PENSÉE REPRIMÉE.

UN Barnabite exploitoit Sœur Colète,
Mal à ſon aiſe au travers d'un parloir.
Ah ! quel travail, lui diſoit la Nonète,
Bien mieux au lit ferions un tel devoir.
Ma chère Sœur, répond le Moine noir,
Un tel penſer vient de l'Eſprit immonde.
Dieu ne nous fit pour nos aiſes avoir
En ce bas lieu, comme les Gens du Monde.

EPIGRAME.

AVIS
A UN SOT
VOIAGEUR.

UN fat partant pour un Voiage,
Dit qu'il mettroit dix mille francs,
A connoître un peu par uſage
Le Monde avec ſes Habitans.
Un tel projet eſt choſe utile,
Reprit certain homme ingénu;
Mais mettez en plutot dix mille
Pour ne point en être connu.

EPIGRAME.

QUI TROP EMBRASSE, MAL ETREINT.

CE'PHALE un ſoir devoit s'entretenir
Avec l'Aurore au retour de la Chaſſe ;
Il vous rencontre, & de ſon ſouvenir
En vous voiant le rendez-vous s'éface.
Qui n'eut pas fait même choſe en ſa place ?
J'euſſe failli comme lui ſur ce point.
Mais le Pauvret, [*Mal tient qui trop embraſſe*,
Perdit l'Aurore, & ne vous gagna point.

EPIGRAME.

LES SOUHAITS

ETre l'Amour quelquefois je déſire,
Non, pour régner ſur la terre & les Cieux :
Car je ne veux régner que ſur Témire ;
Seule elle vaut les Mortels & les Dieux.
Non pour avoir le Bandeau ſur les yeux ;
Car de tout point Témire m'eſt fidelle ;
Non pour jouïr d'une gloire immortelle,
Car à ſes jours ſurvivre je ne veux ;
Mais ſeulement pour épuiſer ſur elle
Du Dieu d'Amour & les traits & les feux.

EPIGRAME.

LES DEUX VÉNUS.

LE Dieu des Vers ſur les bords du Permeſſe
Aux deux Vénus m'a fait ofrir des vœux ;
L'une à mes yeux fit briller la Sageſſe,
L'autre les Ris, l'enjoûment & les Jeux.
Lors il me dit, Choiſi l'une des deux ;
Leurs attributs Platon te fera lire ;
Docte Apollon, dis-je au Dieu de la Lyre,
Les ſéparer, c'eſt avilir leur prix :
Laiſſe moi donc toutes les deux élire,
L'une pour moi, l'autre pour mes écrits.

EPIGRAME
SUR LE
MARIAGE
DE
MELLE. * * * *.

SEigneur Himen, comment l'entendez-vous,
Disoit l'Ainé des enfans de Citére ?
De cet objet qui fut formé pour nous
Pensez vous seul être propriétaire ?
Non, dit l'Himen, quoi qu'à ne vous rien taire.
Pour mon profit vous soiez peu zélé.
Eh ! mon Ami, reprit l'Enfant ailé,
Conserve nous ainsi que ta prunelle :
Dès qu'une fois l'Amour s'est envolé,
Le pauvre Himen ne bat plus que d'une aile.

EPIGRAME.

A

MONSIEUR

ROUILLIER.

MIRTES d'Amour, Pampres du Dieu de l'Inde,
Ne ſont Moiſſons dont je ſois fort chargé;
En qualité de Citoien du Pinde
Le Laurier ſeul eſt le ſeul bien que j'ai.
Bien qu'en ſoiez noblement partagé,
Ne dédaignez pourtant notre Guirlande:
Car ce Laurier dont je vous fais ofrande,
Reſſemble aſſez aux faveurs d'une Iris.
Ce don commun devient de contrebande;
Mais eſt-il rare? il vaut encor ſon prix.

EPIGRAME.

SUR UN BAISER.

PRET à deſcendre au manoir ténébreux,
Jà de Caron j'entrevoiois la Barque,
Quand de Témire un Baiſer amoureux
Me rendit l'ame, & vint frauder la Parque;
Lors de ſon Livre Eacus me démarque,
Et le Nocher tout ſeul l'onde paſſa;
Tout ſeul, je faux, mon ame traverſa
Le fleuve noir; mais l'aimable Témire
En ce baiſer dans mes veines gliſſa,
Part de ſon ame avec quoi je reſpire.

EPIGRAME.

TOTA VITA FABULA EST.

CE Monde-ci n'eſt qu'une Oeuvre comique,
Où chacun fait des rôles diférens.
Tel fait un Roi, tel fait un Politique;
Ceux-ci ſont Chefs, & ceux-là Conquérans.
Pour nous, vil Peuple, aſſis au dernier rang,
Troupe vulgaire, & des Grands rebutée,
Par nous d'embas la Piéce eſt écoutée,
Et nous paions utiles Spectateurs:
Mais quand la Farce eſt mal repréſentée,
Pour notre argent nous ſiflons les Acteurs.

EPIGRAME
SUR UNE
BELLE
CHASSEUSE.

QUELS ſont ces traits, qui font craindre Caſſandre
Plus qu'on ne craint Diane dans les bois ?
Quel eſt ce feu qui réduit tout en cendre,
Maures, Chrétiens, Tudeſques, & Gaulois ?
Seroit-ce feu Saint Elme, ou feu Grégeois ?
Nenni, ce ſont fléches ; ou je m'abuſe.
Encore moins ; c'eſt donc feu d'arquebuſe ?
Non: Eh quoi donc ? ce ſont regards coquets,
Jeux de prunelle, en qui flame eſt incluſe,
Qui brule mieux qu'arquebuſe & mouſquets.

EPIGRAME.

TESTAMENT DE VÉNUS.

SUr ſes vieux jours la Déeſſe Venus
S'eſt retirée en un Saint Monaſtére,
Et de ſes biens propres & revenus,
Ainſi que vous m'a nommé Légataire.
Or de ce leg ſigné devant Notaire,
L'Exécuteur fut l'ainé de ſes Fils:
Mais le Matois n'en prit point ſon avis;
Et ſe laiſſant corrompre par vos charmes,
Il vous donna les Plaiſirs & les Ris,
Et m'a laiſſé les Soucis & les Larmes.

EPIGRAME.

QUITTE

A

QUITTE.

CErtain Chanoine à la taille légére,
Se confeſſoit d'avoir ſu bricoler
Une Nonain ; paſſons, lui dit le Pére,
C'eſt du Seigneur la vigne travailler.
Plus une Veuve. Allons, c'eſt conſoler
Les affligés. Oui, mais, dit le Chanoine,
Ce n'eſt le tout. Comment ! par Saint Antoine,
Pourſuivit-il, j'ai fourbi contre un mur,
Qui ? Votre Sœur : ma Sœur ! reprit le Moine,
Et moi, ta Mére. Adieu, *remittuntur.*

EPIGRAME.

LES DEUX FAUSSAIRES.

DEux Gens de bien, tels que* Vire en produit
S'entre-plaidoient sur la fausse Cédule
Faite par l'un dans son art tant instruit,
Que de Thémis il bravoit la férule.
Or de cet art se targuant sans scrupule,
Se trouvant seuls sur l'huis du Raporteur,
Signe tu mieux ? voi, disoit le Porteur ?
T'inscrire en faux, seroit vaine défence.
M'inscrire en faux, reprit le Débiteur ;
Tant ne suis sot, tien, voilà ta Quittance.

* *Ville de la basse Normandie.*

EPIGRAME.

L'HUISSIER VAIN.

CErtain Huiſſier étant à l'Audience
Crioit toujours, Paix là, Meſſieurs, paix là,
Tant qu'à la fin tombant en défaillance,
Son teint pâlit, & ſa gorge s'enfla.
On court à lui, qu'eſt ceci, qu'eſt cela?
Maître Perrin, du ſecours; il expire.
Bref, on le ſeigne; il revient, il reſpire;
Lors ouvrant l'œil clair comme un Baſilic,
Voilà, Meſſieurs, ſe prit il à leur dire,
Ce que l'on gagne à parler en public.

EPIGRAME.

LES QUALITEZ D'UNE MAITRESSE.

JE veux avoir, & je l'aimerai bien,
Maîtresse libre, & de façon gentille,
Qui soit joieuse, & de plaisant maintien,
De rien n'ait cure, & sans cesse fretille.
Qui sans raison toujours cause & babille,
Qui n'ait de livre autre, que son Miroir;
Car ne trouver pour s'ébatre le soir
Qu'une Matrone honnête, prude & sage;
En vérité ce n'est Maîtresse avoir,
C'est prendre Femme, & vivre en son ménage.

EPIGRAME.

LE MINISTRE INSTRUISANT UNE JEUNE PROSELITE.

CErtain Miniſtre inſtruiſant la jeuneſſe
D'une Nonain qui venoit d'abjurer,
Aprochez-moi le Vaſe de Lieſſe,
Dit-il ; nature eſt préte d'opérer.
Venez, Sara, venez ſans diférer
Faire un Elu dans la Loi Proteſtante,
Pour me prouver votre Converſion.
Las ! non pas un, dit-elle, mais cinquante,
Lors le Miniſtre, ô Fille de Sion,
S'écria-t-il, que la grace eſt puiſſante !

EPIGRAME.

L'ABSCENCE SOULAGE'E.

SOucis cuiſans au partir de Caliſte,
Ja commençoient à me ſuplicier;
Quand Cupidon qui me vit pâle & triſte,
Me dit, Ami, pourquoi te ſoucier?
Lors m'envoia pour me ſolatier
Tout ſon cortége, & celui de ſa Mére.
Songe plaiſant, agréable chimére,
Qui m'enſeignant à raprocher les tems,
Me fait joüir, malgré l'abſence amére,
Des biens paſſés, & de ceux que j'attens.

EPIGRAME.

L'AMOUR RECONNOISSANT.

LE traître Amour prit à Vénus sa Mére
Certain Bijou pour donner à Psiché,
Puis dans les yeux de celle qui m'est chére,
S'en va tout droit, se croiant bien caché;
Lors je lui dis : te voilà mal niché,
Petit Larron, cherche une autre retraite,
Celle du Cœur sera bien plus secréte.
Vraiment, dit-il, Ami, c'est m'obliger,
Et pour paier ton amitié discréte
C'est dans le tien que je me veux loger.

EPIGRAME.

LA CONVERSION RECIPROQUE.

UN Mandarin de la Société,
Chez un Chinois préchoit le Culte notre.
Le Bonze aiant quelque tems disputé
Sur certains points, convint avec l'Apotre,
Dont à part soi fort contens l'un de l'autre,
Chacun sortit en se congratulant.
Le Moine dit, Graces à mon Talent,
De ce Chinois j'ai fait un Proselyte :
Benit soit Dieu, dit l'autre en s'en allant,
J'ai converti cet honnête Jésuîte.

EPIGRAME.

LA NONNE EXPÉRIMENTÉE.

UNe Nonain par un Moine requiſe
Du jeu d'amour, lui dit, Pére Gordon,
Si me faut-il encor, peur de ſurpriſe,
Par la chatiére auner votre Bourdon,
Venez ce ſoir à l'heure du pardon.
L'autre n'étant ſur de ſon alumelle;
Le ſoir venu, fait à la jouvencelle,
Au lieu de lui, tâter ſon compagnon;
Nenni, nenni, je m'y connois, dit-elle,
C'eſt de pardieu, celui du Frére Oignon.

EPIGRAME
CONTRE LES
MALTOTIERS
ET LES
COCUS.

LA joie eſt encor dans Paris,
Malgré le tems & la miſere,
Et ſubſiſte ſous deux abris,
Qui ſont Cocus & Gens d'afaire.
Chez l'un eſt gentille Comére,
Chez l'autre, ſont bons Cuiſiniers;
Partant Cocus & Maltotiers
Sont gens qu'il eſt bon de connoître:
Auſſi les vois-je volontiers;
Mais pour rien ne le voudrois être.

EPIGRAME.

LA MEUNIERE ENTRE LES MAINS DES HOUSSARS.

CErtains Houſſars uſant du droit de guerre,
Chez un Meunier entrérent ſans pitié,
Puis à ſes yeux levant leur cimeterre,
Mirent à mal ſa dolente Moitié.
Dequoi la Sotte en ſigne d'amitié
Du croupion remiioit la charniére.
Lors le Mari lui dit, ah! Boucaniére,
Je ſuis Cocu; tu prens plaiſir au cas;
Hélas! mon fils, repartit la Meuniére,
C'eſt pour ſortir plus vite d'embarras.

EPIGRAME.

LE PEINTRE ET LA VIEILLE.

UN jeune Peintre étant dans une Egliſe,
A contempler certains tableaux connus,
Dit, je voudrois pour plus de mignardiſe
Féminiſer un peu ces Anges nuds.
Lors une Vieille achevant ſes Agnus,
Lui répliqua, tai-toi, Jean de Nivelle;
Voi-tu pas bien que ſi mince alumelle
Ne peut jamais nous faire ſuccomber;
Mais vertu choux, les joiaux de femelle
Plus ſont petits, plus vous font regimber.

EPI-

EPIGRAME.

L'IVROGNE MALADE.

CERTAIN Ivrogne après maints longs repas
Tomba malade ; un Docteur galénique
Lui dit, Ami, je trouve ici deux cas,
Fiévre adurante, & soif plus que cinique.
Or Hipocras tient pour reméde unique
Qu'il faut guérir la soif premiérement :
Lors le Fiévreux répond, Maitre Clément,
Le premier point n'est le plus nécessaire,
Guérissez moi la fiévre seulement,
Et pour la Soif, ce sera mon afaire.

EPIGRAME.

CHAPEAU REJETTÉ.

UNe Filette accorte & bien apriſe
En pleine rue un jour ſe laiſſa choir,
Grand Vent ſoufloit ; & ſa blanche chemiſe
De voltiger fit très-bien ſon devoir :
Si que chacun ſans lunettes put voir
A découvert ſa gentille chapelle.
Lors un Béat, pour cacher à la Belle
Ce que ſavez, mit ſon chapeau deſſus,
Chapeaux à moi, tirez, tirez, dit-elle,
C'eſt bien aſſez d'une main tout au plus.

EPIGRAME.

*DOUTE RÉSOLU.

COMTE, par qui Vénus mit en pratique,
Tout ce qui peut Damoiſelle tenter.
Pour décider ton doute Académique,
Point ne nous faut Calepin conſulter.
Ce cas je puis, ſans trop argumenter,
Te débrouiller en ſtile d'Epigramme.
Qu'ainſi ne ſoit, on ſait qu'à mainte Dame
Tu fais ſouvent tour de Maître Gonin;
Mais par ta foi dis nous ſi jamais femme
Ne t'a joüé tour de Maître Conin.

* *La diference de* Maître Gonin, *à* Maître Conin.

EPIGRAME.

LE MOINE RENDANT COMPTE.

EN plein Chapitre, un Moine à son retour,
Compte rendoit des frais de son voiage,
Tant pour le coche, & tant pour le sejour,
Tant pour le vin, & tant pour autre usage.
Puis quand se vint aux frais du culetage,
Le Papelard mit vint livres tournois.
Lors le Prieur lui dit, par Saint François,
C'est trop paié : trop paié, dit le Drole,
Je l'ai tant fait, par-bieu, que chaque fois
Ne coute pas au Couvent une obole.

EPIGRAME.

LE CARME FILEUR.

UN Cavalier de Landau revenu
Fort mal en point, chopinoit chez un Carme,
En chopinant vit sur son bras charnu
Toile de lin dont la beauté le charme.
Par là corbleu, s'écria le Gendarme,
Onc Tisserant ne sut avec tel art
Filer chemise : oh, oh, dit le Frapart,
Troussant sa robe, il n'est que d'être habile.
Voi tu bien là, Messire Jean Choiiart,
C'est la quenouille avec quoi je les file.

EPIGRAME.

LE PARI.

UN Cordelier, un Billete, un Gendarme,
N'avoient qu'Alix pour unique Atelier.
On tire au ſort ; le ſort échut au Carme,
Puis au Frapart, & puis au Cavalier.
Gentil Soudart, dit lors le Cordelier,
Ja de long tems tu n'auras ton aubeine,
Le Carme & moi finiront la douzaine,
C'eſt la gageure ; or ne ſois point marri ;
En attendant faiſons l'œuvre Romaine
Et pour cela ne perdrai le Pari.

EPIGRAME.

LE DEMON VICTORIEUX.

UN vieil Abbé peu curieux de Meſſes,
Pendant la nuit de Noël exploitoit
Fille de bien ; mais mal s'y préſentoit,
Dont tous les deux avoient grandes détreſſes.
De ce, dit-il, ne t'étonne m'Amour :
Dieu ne permet qu'on péche en ſi ſaint jour.
Avint pourtant qu'à la fin il engaine.
Lors elle dit, Dieu n'y ſonge-t'il plus ?
Si, dit l'Abbé ; mais ce n'eſt pas ſans peine
Qu'enfin le Diable a repris le deſſus.

EPIGRAME.

LE CARDINAL SAVANT.

PAR passe-tems, un Cardinal oioit
Lire les Vers de Pſiché Tragédie,
Et les oiant pleuroit & larmoioit,
Tant qu'euſſiez dit que c'étoit Maladie.
Quoi ! Monſeigneur, à cette Rapſodie,
Lui dit quelqu'un, tant nous ſemblez touché,
Et l'autre jour au martire préché
De Saint Laurent, parutes inſenſible ?
Ah, ah, dit-il, tu-Dieu ! cette Pſiché
Eſt de l'Hiſtoire, & l'autre de la Bible.

EPIGRAME.

L'INCREDULE AGONISANTE.

AU lit de mort une Vieille incrédule
Rendoit un Moine interdit & perclus.
Ma chére Fille, une ſimple formule
D'acte de Foi, quatre mots, & puis plus....
Je ne ſaurois... mon Dieu! dit le Réclus,
Répondez moi; ça voudriez vous être
Perſuadée? oui, je voudrois connoître,
Toucher au doigt, ſentir la Vérité;
Eh bien, Courage! alons, reprit le Prêtre,
Ofrez à Dieu votre Incrédulité.

EPIGRAME.

VIE DES BERNARDINS.

DEux Bernardins de diverſes Provinces
De leur Couvent faiſoient deſcription,
Chez nous, dit l'un, Moines vivent en Princes;
Cave & Cuiſine ont à diſcrétion;
Item Nonains avec permiſſion
De s'en ſervir quatre fois la journée.
Quatre? par-bieu, c'eſt pitance bornée,
Dit l'autre Moine; on nous le permet huit;
Cinq le matin, & trois l'après-dinée;
Et ſi j'enrage encore toute la nuit.

EPIGRAME.

CORDON DE S^T FRANÇOIS.

A Deux genoux une gente Pucelle
Se confessoit aux piés d'un Cordelier,
Et lui montroit à travers sa dentelle
L'échantillon d'un tetin régulier.
Lors de la chair le Démon familier
Se fit sentir ; parquoi l'homme d'Eglise
Lui mit és mains son joieux aiguillon.
Oh ! qu'est ceci, dit la Fille surprise.
Prenez, prenez, lui dit le Penaillon,
C'est le Cordon de Saint François d'Assise.

EPIGRAME.

DESIR DU MARTIRE.

UN Compagnon que les Turcs avoient pris,
A son retour merveilles racontoit,
En récitant comment il fut surpris,
Et ses tourmens à deux Dames contoit.
L'une des deux, qui si piteux cas oit,
Lui demanda, que font les Turcs aux Femmes ?
Hélas ! dit-il, ces malheureux infames
Leur font cela, tant qu'ils les font mourir.
O plut à Dieu, dit l'une de ces Femmes,
Que pour la Foi pussions ainsi soufrir !

EPIGRAME.

LE CONFESSEUR INTERESSÉ.

UN Compagnon disoit sa ratelée
A certain Carme & s'accusoit à Dieu,
D'avoir donné trente fois l'acolée
A son Amie en même jour & lieu.
Le Moine dit, trente fois Vertu-bieu!
Oüi, dit le Gars, par la Vertu secréte
D'une Racine. Ami, dit le Billéte.
A tout Pécheur Dieu fait rémission;
Or donne moi ta joieuse recette,
Et te promets mon absolution.

EPIGRAME.

SECRET
POUR
LA VUE.

UN jeune Gars s'acuſoit d'avoir pris,
Le grand plaiſir auquel tout autre céde;
Le Confeſſeur lui dit d'un air ſurpris,
Tiſon d'Enfer, quel Démon te poſſéde?
Pouvant trouver dans le jeûne un reméde
Contre la chair, te danner pour ſi peu?
L'autre répond, qu'il a lu que ce jeu
Rend l'œil plus clair, les viſiéres plus nettes.
Eh! gros Butor, reprit le Moine en feu,
S'il étoit vrai, porterois-je Lunettes?

EPIGRAME.

PRIERE
A
L'AMOUR.

LE bon Viellard qui brula pour Batile,
Par Amour ſeul étoit ragaillardi ;
Auſſi n'eſt-il de chaleur plus ſubtile.
Pour moi, qui ſuis dans l'ardeur du midi,
Mérveille n'eſt, que ſon flambeau me brule,
Mais quand viendra du ſoir le crépuſcule,
Tems où le Cœur languit inanimé,
Du moins, Amour, fai moi bailler cédule
D'aimer encor, même ſans être aimé.

EPIGRAME.

EXHORTATION A LA CAPUCINE.

EN ſon lit une Damoiſelle
Attendoit l'heure de la mort.
Un Capucin brulant de zéle
Lui dépêchoit ſon paſſeport.
Conſolez-vous : Ame fidelle ;
La Vierge eſt là, qui vous apelle
Dans la ſainte Jéruſalem.
Dites trois fois pour l'amour d'elle,
Domine, ſalvum fac Regem.

EPIGRAME.

LE DIABLE, ROI DE LA FÉVE.

UN Prêtre fut, qui la Veille des Rois,
En quatre parts ſon gateau découpa.
Trop d'une en fit; car il n'étoit que trois,
Jéſus, ſa mére, & lui qui ſe trompa.
Deux ou trois fois les quatre parts conta,
Trois ſufiſoient; le grand Diable y ait part.
Voilà pour Dieu, pour ſa Mére, & pour moi,
Qui fut penaut, ce fut Frére frapart;
Car il avint que le Diable fut Roi.

EPIGRAME.

DIEU PREFERABLE AUX SAINTS.

EN un quartier une maiſon bruloit,
Chacun y court, comme on fait en tel cas,
L'un Sainte Barbe à ſon aide apeloit,
L'autre Saint Jean, l'autre Saint Nicolas.
Le Maître donc, tout en colére, ſort,
Et leur cria, que le Diable vous tord,
Allez à Dieu tout droit, mieux il ſera;
Car cependant qu'ils feront leur raport,
Vertu-fambieu, ma maiſon brulera.

EPIGRAME.

LA FEMME QUI NE VEUT PAS MOURIR.

SUr leur ſanté, un Bourgeois & ſa Femme
Interrogeoient l'Opérateur Bari,
Lequel leur dit, pour vous guérir, Madame
Beaume plus ſûr n'eſt que votre Mari.
Puis ſe tournant vers l'Epoux amaigri,
Pour vous, dit-il, Femme vous eſt mortelle.
Puis qu'autrement nous ne ſaurions guérir,
Que faire donc; je n'en ſai rien, dit-elle;
Mais par ſaint Jean, je n'en veux pas mourir.

EPIGRAME.

LA MAQ***

AGONISANTE.

D'Un Monaſtére à Vénus conſacré
L'Abeſſe étoit prête de rendre l'ame ;
Un vieux Dragon de débauche altéré,
Vint en ce lieu pour rafraichir ſa flame.
Las ! je me meurs, lui dit la bonne Dame,
Je ne ſaurois, Parbleu, dit le Soudart,
Voilà de l'or, envoiez quelque part ;
Mais prenez garde au moins que la Donſelle
Ne m'aille ici donner de mauvais fruits ;
Ah ! croiez vous que je veuille, dit-elle,
Tromper quelqu'un en l'état où je ſuis.

EPIGRAME.

EXHORTATION D'UN CONFESSEUR.

AU tems de Paque un certain Jouvenceau
Se confessoit, suivant l'usage,
D'avoir un jour sous un feuillage
Apris quelque terme nouveau
A jeune Fille prude & sage.
Bon, dit le Pére, aprés que fites-vous ?
Rien de plus contre l'innocence,
Reprit le Gars avec un Naturel fort doux.
A votre âge, mon Fils, je gardois le silence ;
Mais j'avois une autre Eloquence.
Allez, puis qu'ainsi est, fuiez les Rendez-vous;

EPIGRAME.

LE MOINE MECONTENT.

AUx piés d'un Moine à barbe vénérable,
Un Cavalier contoit ſes paſſe-tems ;
Le jour, bon vin, grand chére, bonne table ;
La nuit, Tendrons ou Veuves de vint ans.
Le Révérend levant de tems en tems
Les yeux au Ciel, diſoit, Vierge Marie,
Quel chien de train ! quelle chienne de vie !
Las, j'en conviens, & ne ſuis en ce lieu
Pour m'excuſer, répond le bon Apotre ;
Et ce n'eſt pas la tienne, de par Dieu,
Dit le Frater, je parle de la notre.

EPIGRAME.

L'ABBÉ ET LE CONFESSEUR.

CErtain Abbé ſe manuéliſoit
Tous les matins ſongeant à ſa voiſine.
Son Confeſſeur l'interrogeant, diſoit,
Vertu de froc, c'eſt donc Beauté divine.
Ah! dit l'Abbé, plus gente Chérubine
Ne ſe vit onc, c'eſt miracle d'amour,
Blancheur de lis, Cuiſſes faites au tour;
Tetins, Dieu ſait; & Croupe de Chanoine,
Toujours j'y penſe, & même encore ici
Je fais le cas: par-bieu, ce dit le Moine,
Je le crois bien, car je le fais auſſi.

EPIGRAME
CONTRE LE
MARQUIS
DAN * * * *.

FIlle de certaine pratique
Trouve à la Cour facile accès
Chez un Seigneur climactérique,
Et l'on gloſe ſur ſes excés.
Il aime la Fille de Joie;
Mais ſavez vous comme il l'emploie.
Croiez-vous qu'il y touche ? Oh, non.
Tous ſes Titres il lui déploie,
Il lui parle de ſon
D'un Loüis neuf il la ſoudoie,
Lui lit ſes vers, & la renvoie.
Ne devinez-vous pas ſon nom ?

EPI-

EPIGRAME.

ENTRETIEN DE QUATRE CORDELIERS.

UN Cordelier frais, gaillard & dispos,
Aprés diner attendant le Service,
Entretenoit trois autres de propos,
Et leur contoit qu'une jeune Novice
L'avoit prié de fourbir son devant.
Puis il leur dit son discours poursuivant,
Fréres très chers, qu'eussiez vous voulu faire ?
Les deux ont dit qu'ils eussent pris la haire,
Et que soudain eussent quitté le lieu :
Mais le dernier dit qu'il l'auroit foutue.
Lors le Frater, c'est bien dit, Vertu-bleu,
Elle le fut, ou la peste me tue.

EPIGRAME.

LES DEUX ROSAIRES.

D'Un jeune Gars de frayeur tout pantois,
Frére Remi confeſſoit le Péché :
Pére, dit-il, j'ai forniqué ſix fois.
Six fois ? Oh ! oh ! quel Garçon débauché !
Pour un Roſaire abſous il le quitta.
Vint un ſecond, qui de neuf ſe vanta ;
Sa Taxe fut d'un Roſaire & demi.
Mais le dernier troubla Frére Remi ;
Car onze fois il avoit fait le cas.
Onze ! Parbieu, mon compte n'y vient pas :
Ce nombre n'eſt dans mes Capitulaires.
Alez le faire encore une autre fois,
Et pour le tout vous direz deux Roſaires.

EPIGRAME
POUR LA FETE
DE S^T. DENIS
A MELLE. * * *

VOus imitez fort mal, ſoit dit ſans vous déplaire,
La charité fervente & la vie exemplaire
Du Bienheureux & Saint Patron,
Dont on vous a donné le Nom.
Nos Climats à ſa Gloire ont ſervi de Théatres;
Son zéle y renverſa le culte des Paiens;
Mais vos yeux font plus d'Idolatres,
Qu'il ne fit de Chrétiens.
Or, j'admire la Providence,
D'avoir en divers tems placé votre naiſſance;
Car ſi l'on vous eut vu paroître en même lieu,
On eut perdu le fruit de ſes ſoins charitables;
Vous euſſiez fait donner aux Diables
Tous ceux qu'il fit donner à Dieu.

EPIGRAME.

LES BELLES FESSES.

DU tems des Grecs deux Sœurs disoient avoir
Le plus beau Cu, que filles de leur sorte.
La question fut de savoir,
Laquelle sur l'autre l'emporte.
Sur ce débat un Expert étant pris,
A la moins jeune il acorde le prix;
Puis l'épousant lui fait don de son ame.
A son exemple un sien frére est épris
De la Cadette, & la prend pour sa femme.
Tant fut enfin sur ce point procédé,
Que par les Sœurs un Temple fut fondé
Au nom de Vénus Belle-Fess;
Je ne sai pas à quelle occasion;
Mais c'eut été pour moi le Temple de la Grece,
Pour qui j'eusse eu plus de dévotion.

EPIGRAME.

LE CORDELIER CHARITABLE.

DEux Cordeliers grands débrideurs de Nones,
A frais communs deſſervoient un Couvent,
Et dirigeoient douze fringuantes Nones;
C'en étoit ſix pour chaque deſſervant.
L'un trépaſſa dans ces rudes épreuves.
Moi, j'ai bon dos, dit l'autre ſurvivant.
Morbleu! je veux épouſer les ſix Veuves.

EPIGRAME
SUR UNE
BAGUE
ENVOIÉE PAR UNE DAME A UNE AUTRE DAME.

BEAU doigt, Miniſtre des Plaiſirs,
Toi, qui ſais ſoulager les plus ardens deſirs,
Reçois aujourd'hui mon homage.
Quoi qu'on en puiſſe ſoupçonner,
D'un diamant je veux t'orner,
Et la reconnoiſſance à ce devoir m'engage.

EPIGRAME
CONTRE LES
JOURNALISTES
DE
TREVOUX.

PEtits Auteurs d'un fort mauvais Journal,
Qui d'Apollon vous croiez les Apotres:
Pour Dieu, tachez d'écrire un peu moins mal,
Ou vous taisez sur les écrits des autres.
Vous vous tüez à chercher dans les nôtres
De quoi blamer, & le trouvez fort bien;
Nous au rebours, nous cherchons dans les vôtres
De quoi loüer, & nous ne trouvons rien.

EPIGRAME CONTRE DEBRIE.

TU dis par tout Maître Uſurier,
Que contre toute régle on rit au * Légataire,
Et que tu ſaurois bien mieux faire
Un ſpectacle à la fois riſible & régulier.
Sans doute, & pour punir tes petits tours & piégles,
Lorſqu'au bout d'un chevron danſer on te verra,
Il eſt certain que l'on rira,
Et que l'on rira dans les Régles.

* *comedie* de Renard.

EPIGRAME
CONTRE
LE MEME.

L'USURE & la Poëſie
Ont fait juſques aujourd'hui
Du Feſſe Matthieu Debrie
Les Delices & l'Ennui.
Ce Rimailleur à la glace
N'a fait qu'un ſaut de balet
Du Chatelet au Parnaſſe,
Du Parnaſſe au Chatelet.

EPIGRAME CONTRE LE MEME.

EN fait de plaiſanterie
Sur Marot vous l'emportez ;
Mais vos vers, Maître Debrie,
Seront bientot aquités.
C'eſt en vain que vous partez ;
Je vous paîrai, je vous jure,
Et comme vous ſouhaitez,
C'eſt-à-dire, avec uſure.

EPIGRAME
CONTRE
LE MEME.

POUR diſculper ſes œuvres inſipides
Debrie acuſe & le Froid & le Chaud ;
Le froid, dit-il, fit choir mes Héraclides,
Et la chaleur fit tomber mon Lourdaut.
Mais le Public qui n'eſt point en défaut,
Et dont le ſens s'accorde avec le notre,
Dit à cela, taiſez vous, grand Nigaut.
C'eſt le Froid ſeul qui fit choir l'un & l'autre.

EPIGRAME CONTRE MONTFORT.

DAns une Troupe avec choix ramaſſée,
On produiſit certains vers languiſſans.
Chacun les lut ; on en dit ſa penſée ;
Mais ſur l'Auteur on étoit en ſuſpens :
Lorſque Montfort préſenta ſon Viſage ;
Et l'embarras fut terminé d'abort.
Car par Montfort on reconnut l'ouvrage,
Et par l'Ouvrage on reconnut Montfort.

EPIGRAME

CONTRE

LES BERT * * *.

ENTRE Racine & l'ainé des Corneilles
Les Chriſogons ſe font modérateurs ;
L'un, à leur gré, paſſent les Sept Merveilles,
L'autre eſt le Chef des Verſificateurs.
Or maintenant, veillez pauvres Auteurs ;
Mordez vos doigts, ramez comme Corſaires,
Pour mériter de pareils Protecteurs,
Ou pour avoir de pareils Adverſaires.

EPIGRAME

CONTRE

* * * * *

PAUL, de qui la vraie épithéte
Eſt celle d'Ennuieux parfait,
Veut encor devenir Poëte
Pour être plus ſûr de ſon fait.
Sire Paul, je crois en éfet,
Que cette voie, eſt la plus ſûre;
Mais vous euſſiez encor mieux fait,
De laiſſer agir la Nature.

EPIGRAME.

DEMOCRITE.

LOrsqu'a Pluton le Meſſager Mercure
Eut aporté le Banquet de Platon,
Il fit venir le Maître d'Epicure,
Et lui dit, tien! li moi ce Rogaton,
Lors Démocrite abuſé par le ton,
Lut cet écrit, le croiant d'un Sofiſte;
Qui fut penaut, ce fut le bon Pluton;
Car ſon Rieur devint Panégiriſte.

EPIGRAME.

A

L'ABBÉ

DE

CHAULIEU.

MAître Vincent, le grand Faiſeur de Lettres,
Si bien que vous n'eut ſu proſaïſer,
Maître Clement, ce grand Faiſeur de Métres,
Si doucement n'eut ſu poëtiſer :
Phœbus adonc va ſe déſabuſer
De ſon Amour pour la docte Fontaine,
Et connoitra que pour bon vers puiſer,
Vin Champenois vaut mieux qu'eau d'Hipocréne.

EPIGRAME

CONTRE

PRADON.

AU nom de Dieu, pourquoi ce grand courroux,
Qui contre Despréaux exhale tant d'injures ?
Il m'a berné, me direz vous,
Je veux le difamer chez les Races futures.
Eh ! croiez moi, laissez d'inutiles projets :
Quand vous reüssiriez à ternir sa mémoire,
Vous n'avanceriez rien pour votre propre gloire
Et le grand * Scipion sera toujours mauvais.

* *Tragedie* de Pradon.

EPIGRAME

CONTRE

MR. * * * * *

MARGUILLIER

DE ST. ROCH.

J'Avois frondé le Culte & les Miſtéres,
Dont à la Chine on s'eſt embarraſſé,
Et Briſacier dans ſes Lettres auſtéres
Me paroiſſoit juſtement couroucé.
Mais quand je vois Sire Alain encenſé,
Je ſuis forcé d'abjurer mes paroles,
Et de ſouſcrire à l'homage inſenſé,
Que les Chinois rendent à leurs Idoles.

EPIGRAME

CONTRE LE

S^R. DION * * * *

ET

LE CURÉ DE S^T R...

CErtain Curé, grand Enterreur de Morts,
Dans l'œuvre assis récitoit le service ;
Certain Frater, grand disséqueur de Corps,
Tout vis à vis chantoit aussi l'Ofice.
Par un Procès tous deux s'étant émus
De maudissons lardoient leurs *ormus* :
Hom, disoit l'un, jamais n'entonnerai-je
Un *Requiem* sur cet Opérateur ?
Dieu paternel, dit l'autre, quand pourrai-je
A mon plaisir disséquer ce Pasteur ?

EPIGRAME
CONTRE
DU TREM***,
POETE FRIPON.

LOrsque je vois ce moderne Siſiphe
Nous aboier, je trouve qu'il fait bien;
Mieux vaut encor porter le Hiéroglife
D'Impertinent que celui de Vaurien.
Il eſt ſauvé, s'il peut trouver moien,
Qu'au rang des foux Phœbus l'immatricule,
Et ſemble dire, Auteurs à qui Catulle
De badiner tranſmit l'invention,
Par charité, rendez moi ridicule
Pour rétablir ma réputation.

EPIGRAME
CONTRE LA
JUDITH
DE
BOIER.

A Sa * Judith, Boier par avanture,
Etoit assis près d'un riche Caissier.
Bien aise étoit ; car le bon Financier
S'atendrissoit, & pleuroit sans mesure.
Bon gré vous sai, lui dit le vieux Rimeur ;
Le beau vous touche, & ne seriez d'humeur
A vous saisir pour une Baliverne.
Lors le Richard en larmoiant, lui dit,
Je pleure, helas ! de ce pauvre Holoferne,
Si méchamment mis à mort par Judith.

* *Tragedie.*

EPIGRAME

CONTRE

* * * * *

VIL imposteur, je vois ce qui te flate,
Tu crois peut-être aigrir mon Apollon
Par tes discours, & nouvel Erostrate
A prix d'honneur tu veux te faire un Nom.
Dans ce dessein tu semes, ce dit-on,
D'un faux récit la maligne imposture;
Mais dans mes vers, malgré ta conjecture,
Jamais ton nom ne sera proféré,
Et j'aime mieux endurer une injure
Que d'illustrer un Faquin ignoré.

EPIGRAME
CONTRE
LA MOTTE.

LE Vieux Ronſard aiant pris ſes beſicles,
Pour faire fête au Parnaſſe aſſemblé,
Liſoit tout haut ces Odes par Articles,
Dont le Public vient d'être régalé.
Ouais ! qu'eſt ceci, dit tout à coup Horace
En s'adreſſant au Maître du Parnaſſe;
Ces Odes-là ſentent bien le Quinaut:
Lors Apollon bâillant la bouche cloſe,
Meſſieurs, dit-il, je n'y vois qu'un défaut,
C'eſt que l'Auteur les devoit faire en Proſe.

*EPIGRAME.

CONTRE

SAURIN

ET

LA MOTTE.

DEux jours y a, courte ſera l'Hiſtoire,
Qu'avec Saurin, la Motte diſputoit,
Lequel des deux ſur l'autre l'emportoit
A bien proner leur mérite & leur gloire.
Moi, dit Saurin, pouvois-je faire plus ?
Dans mon Journal je vous mets au deſſus
Des Ecrivains de la Gréce & de Rome;
Par les Savans j'en ſerai bien grondé;
Moi, dit la Motte, ai-je moins haſardé ?
Mes vers vous font paſſer pour honnête homme.

* *On l'atribue à Mr.* d'Aubigni de la Foſſe.

EPI-

EPIGRAME CONTRE GREBILLON.

CAchez-vous, Licofrons antiques & modernes,
Vous qu'enfanta le Pinde au fond de ſes cavernes,
Pour ſervir de modéle aux Auteurs bourſouflés!
Retirez vous Ronſard, Baïf, Garnier, Jodéle,
Et reſpectez des vers plus durs & plus enflés
Que tous ceux de Coras, Boier & la Chapelle.

EPIGRAME CONTRE GACON.

O Catinat ! quelle voix enrumée,
De te chanter oſe uſurper l'Emploi ?
Mieux te vaudroit perdre ta Renommée,
Que los cueillir de ſi chétif aloi.
Honni ſeras ainſi que je prévoi
Par cet écrit ; & n'y fais, à vrai dire,
Reméde aucun, ſi non que contre toi
Le même Auteur écrive une Satire.

EPIGRAME
CONTRE
GACON
ET
PERSON.

GAcon, Rimailleur ſubalterne,
Vante Person le Barbouilleur;
Et Perſon, Peintre de Taverne,
Vante Gacon le Rimailleur.
Or là-deſſus certain Railleur
A dit qu'ils ſont tous deux fort ſages;
Car ſans Gacon & ſes Ouvrages,
Qui jamais eut proné Perſon?
Et ſans Perſon & ſes ſufrages,
Qui jamais eut vanté Gacon?

EPIGRAME

CONTRE

* * * * *

POUR des vers qui ne ſont qu'un jeu,
Vous avez tort d'être en colére,
Il eſt vrai que j'y mens un peu;
Mais au lieu de vous mettre en feu,
Ce menſonge auroit dû vous plaire:
Que Diable auroit-ce donc été,
Si j'avois dit la vérité?

EPIGRAME
CONTRE
LONGEPIERRE.

LONGEPIERRE le Tranſlateur
De l'Antiquité Zélateur,
Imite les prémiers Fidelles,
Qui combattoient juſqu'au trépas,
Pour des Vérités immortelles,
Qu'eux mêmes ne connoiſſoient pas.

AUTRE CONTRE LE MEME.

SOus ce Tombeau git un pauvre Ecuier,
Qui tout en feu ſortant d'un jeu de paume,
En attendant qu'on le vint eſſuier,
De Longepierre ouvrit le premier Tome:
Las! en un rien tout ſon ſang fut glacé.
Dieu faſſe paix au pauvre Trépaſſé.

AUTRE CONTRE LE MEME.

AVoir Perrault & Longepierre,
Chacun de ſon parti, vouloit régler le pas,
Ne diroit-on pas d'une Guerre,
Dont le ſort eſt remis aux mains de deux Goujats?

EPIGRAME
CONTRE LE MEME.

TOr, qui places impudemment,
Le froid Pic au haut du Parnaſſe,
Puiſſes-tu pour ton châtiment.
Admirer les airs de Colaſſe!

EPIGRAME
POUR LE
PORTRAIT
DE DÉPREAUX.

LA Vérité par lui dévoila l'artifice,
Le faux dans ſes écrits par tout fut combatu:
Mais au parfait Mérite il ſut rendre juſtice,
Et ſes vers furent moins la Satire du Vice,
Que l'Eloge de la Vertu.

EPIGRAME

A

MADAME * * * *

L'Autre jour la Cour du Parnaſſe
Fit aſſembler tous ſes Bureaux,
Pour juger au raport d'Horace
Du prix de certains vers nouveaux.
Après maint Arrêt toujours juſte
Contre mille Ouvrages divers,
Enfin le Courtiſan d'Auguſte
Fit raport de vos derniers vers.
Auſſi-tot le Dieu du Permeſſe
Lui dit, Connois tu cette Piéce?
Je la fis en ce même endroit,
L'Amour avoit monté ma Lire,
Je chantois, Iris écrivoit.

EPIGRAME CONTRE BOINDIN.

MOnsieur l'Auteur, que Dieu confonde,
Vous étes un maudit Bavard.
Jamais on n'ennuia ſon Monde
Avec tant d'eſprit & tant d'art.
Je vous eſtime & vous honore;
Mais les ennuieux tels que vous,
Euſſiez vous plus d'eſprit encore,
Sont la pire eſpéce de tous.
Qu'un Sot aflige mon oreille
Paſſe encor, ce n'eſt pas merveille,
Le don d'ennuier eſt ſon lot;
Mais Dieu préſerve mon ouïe
D'un homme d'eſprit qui m'ennuie;
J'aimerois mieux cent fois un Sot.

EPIGRAME
CONTRE
SAURIN.

CHRISOLOGUE toujours opine,
C'eſt le vrai Grec de Juvenal;
Tout ouvrage, toute doctrine
Reſſortit à ſon Tribunal.
Eſt-il queſtion de Phiſique?
Chriſologue eſt Phiſicien.
Voulez-vous parler de Muſique?
Chriſologue eſt Muſicien.
Que n'eſt-il point? docte Critique,
Bon Poëte, grand Scolaſtique,
Janſeniſte, Cartéſien,
Eſt-ce tout? il eſt Politique,
Juriſconſulte, Hiſtorien,
Aſtromone, Grammairien,
Sophiſte, Rhéteur, Empirique;
Chriſologue eſt tout, & n'eſt rien.

EPIGRAME.

CHANGEMENT DE GOUT.

UN Caſtillan zélé pour les Laïs,
En leur faveur chantoit comme un Orfée.
Un Florentin pour l'honneur de ſon Païs
Aux ſeuls Gitons élevoit un Trofée.
Mais vous voiant en Cavalier coefée,
Chacun changea de gout & de diſcours;
L'Italien jura que pour toujours
Il quitteroit ſa premiére pratique;
Et l'Eſpagnol promit tout au rebours,
De n'exercer que l'Amour Socratique.

EPIGRAME.

L'INDEVOT PUNI.

LE Pénitent d'un disciple d'Elie
Lui racontoit, qu'en un lieu débauché
Il avoit pris de fille assez jolie
Le fruit cuisant de l'amoureux péché.
Le Carme dit, je n'en suis trpp faché;
Aux Indévots sied bien tel salaire:
Ja ne seriez de venin entiché,
Si comme nous portiez le Scapulaire.

EPIGRAME.

CONTRE

L'ABBÉ FRAGUIER.

FRAGUIER, tu dis qu'il faut bruler mon Livre,
Hélas, le pauvre enfant ne demandoit qu'à vivre.
Les tiens auront un meilleur sort;
Ils mourront de leur belle mort.

COUPLETS.

AVERTISSEMENT.

ON a long-tems héſité d'imprimer les COUPLETS *ſuivans ; mais comme ils ont été le ſujet du fameux* PROCEZ *du Sr.* ROUSSEAU *contre le Sr.* SAURIN, *on s'eſt enfin déterminé à n'en pas priver le public. Cependant afin que perſonne n'ait ſujet de ſe plaindre, il eſt bon d'avertir qu'on a pris en les imprimant un tempérament qui ménage également les oreilles chaſtes, & la réputation de ceux qui y ſont outragés.*

COUPLETS

SUR L'AIR DE

L'OPERA

D'HESIONE,

Que l'Amant qui devient heureux, &c.

QUE de mille Sots réunis
A jamais le Café s'épure ;
Que l'insipide NIODIS
Porte ailleurs sa plate figure ;
Que dans son sale cabinet
Le pesant Abbé MEMONET
Laisse pourrir ses vers maussades ;
Que jamais l'enflé GUARENET
N'y produise ses œuvres fades.

Que le réchapé des priſons,
Qui toujours réforme & critique,
Soit mis aux petites Maiſons,
Pour profeſſer ſa Politique.
Que l'édenté petit Vieillard,
Quart de ſavant, grand Babillard,
Importun Citeur d'Hérodote,
De ſes vieux contes de Paillard
Aille ailleurs divertir MALOTTE.

Que l'inſenſé, qui de poiſon
Oſe acuſer ſa belle Mére;
Qui trouble toute ſa maiſon,
Et flétrit l'honneur de ſon Péte;
Soit enchainé, ſoit encagé
Comme on encage un Enragé,
Qui s'arme contre la Nature,
Et qu'un Chirurgien ſoit gagé,
Pour le ſaigner outre meſure.

Que du Pedant Grammairien
Enflé de mots, Dieu nous délivre;
De l'Abbé, grand diſeur de rien,
Et du Peintre HANTEREAU toujours ivre.
Que l'Auteur Moine défroqué,
Qui par maint Opéra croqué
Croioit s'enrichir au Parnaſſe,
Par l'Eſcroc FRISSANE eſcroqué
Soit réduit à porter beſace.

❖❖❖

Que DINBOIN de ſon haut caquet
Deſormais ne nous étourdiſſe;
Que LA GANGRE de ſon fauſſet
En ces Lieux jamais ne glapiſſe.
Que par quelque jeune Plumet
Le Café ſoit bientot défait
De RAUSIN, & de ſa ſequelle.
Qu'à mentir LIVIERS ſi ſujet
Aille ailleurs porter ſa nouvelle.

❖❖❖

Que bientot le Fantome hideux
A cheveux plats, à longue face,
Qui gromelle, un par un ſont deux,
Aux Enfers reprenne ſa place.
Malin Eſprit plus noir que Pix,
Je te conjure par x, x,
Va t'en chez l'infernale race
Taxer le ptix de l'eau du Stix,
A tant la pinte, à tant la taſſe.

✣✣✣

Fripon, Procureur des fripons,
ZEPE', que le Ciel t'extermine,
Que LERBESE manquant de fond
Puiſſe un jour crever de famine.
Petit Avocat ragotin
Plaidant comme préchoit Cotin,
Moins ſouvent, & plus mal encore,
Ton Ami ſait Grec & Latin;
Mais toi, tu n'es qu'une Pécore.

✣✣✣

Fade Plaiſant, dangereux Fat,
Afectant humble contenance,
Que par fréquent échec & mat
Le Ciel nous ôte ta préſence:
Longue préface à tout propos,
De grands mots ſuivis de grands mots,
Un petit air de ſufiſance,
Feront deviner aux plus ſots
Le Ragotin, à qui je penſe.

❧

Si les deux frères MILERIS,
L'un Ignorant, & l'autre Bête,
Dans mes vers ne ſont point flétris,
Qu'ils ne s'en faſſent point de fête.
Ce ſont morveux à coups de fouet,
Dont on montre la Mére au doigt,
Dont le Pére aſſaſſin Chimiſte,
Fait que de Morts Pluton reçoit
Tous les Ans une double Liſte.

❧

De la Maitreſſe de Céans
Que le Ciel nous faſſe Juſtice ;
Quel ait ſans ceſſe mal aux dents,
Et quelquefois la [illegible]
De l'Egiptienne Beauté
Qu'on voit ſans ceſſe à ſon coté,
Que le Marchand à groſſe Lévre
Soit autant ou plus entêté
Qu'un Italien d'une Chévre.

A Dieu Meſſieurs les Favoris
De la G... plus noire qu'encre,
Au cœur faux, au malin ſouris,

. . . . . .

. . . . . .

Le reſte manque.

NOUVEAUX COUPLETS.

Les Gens désignés ou nommés dans les précédens Couplets aiant résolu de ne plus aler au Café, & de s'assembler chez le Sieur DE LIVIERS, *reçurent les Couplets suivans.*

FATS assemblez chez DE LIVIERS,
Parmi les Fats troupe d'Elite,
D'un vil Café dignes piliers,
Craignez la fureur qui m'irrite.
Je vais vous poursuivre en tous lieux,
Vous noircir, vous rendre odieux.
Je veux que par tout on vous chante.
Vous percer, & rire à vos yeux,
Est une douceur qui m'enchante.

Vainement vous me menacez,
Ce n'eſt qu'impuiſſante menace ;
Tous vos outrages entaſſez
Ne font qu'acroitre mon audace.
Pour vous un mépris ſouverain
Fait que je n'aurai plus de frein,
Et ſi quelqu'un m'irrite encore,
Il verra graver ſur l'Airain
Le noir trait qui le deshonore.

❖❖❖

RAUSIN, à découvrir ſi prompt,
Voici la grandeur inconnue
Tes *x*, *x*, la découvriront,
Vite au calcul, travaille, ſue ;
Mais crain plutot, que de tes mœurs,
En examinant les rumeurs,
Je ne reſolve le problême.
Toutes fois le plus noir des Cœurs
C'eſt VASSAINT, au viſage blême.

❖❖❖

Ces derniers vers ne ſont pas forts,
Et même reſſemblent à d'autres;
Muſes, redouble tes éforts
Contre ce déſerteur d'Apotres.
Dévoilons donc ce Cœur-gaté,
Qui . . . . . .
Sans . . . . . .
. . . . . .
Juſqu'à . . . . . .

✿✿✿

Dans le monde on eſt convaincu,
Que tu fais ton Neveu Cocu,
Voire ſi c'eſt Çocu le faire.
Que de . . . . . .
Je vous laiſſe à juger l'afaire.
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

✿✿✿

Peut-être au précédent Couplet,
L'on outre un peu trop la matiére,
Mais . . . . .
Soit . . . . .
Chez . . . . .
Lâche . . . . .
Pour ce lieu . . . .
L'infame plaiſir . . .
De pouvoir . . . .

Ne craignez point, vous MARIGRET,
Vous Abbés à ſimple tonſure,
Vous Peintre à boire toujours prêt,
Ne craignez rien, je vous raſſure.
J'oublirai que l'un eſt Cocu,
Que les Abbés . . . .
Que le peintre . . .
Et que ſouvent . . . .
Il ſe fait . . . .

Quel

Quel ſpectacle frape mes yeux !
Vangeur des forfaits, je vous loue.
Je reconnois ce Furieux,
C'eſt DINBOIN qu'on méne à la roue.
Voilà donc un des trois roüé
Dont le Ciel ſoit encor loüé,
Reſte MARIGRET & MALOTTE,
L'un . . . . .
L'autre grand . . . . .

✿✿✿

Ce faux Cœur, aux yeux deploié
Feroit horreur aux plus infames.
Qu'au funeſte poteau lié
Il expire au milieu des flames.
. . . réchapé du Couvent
Que ta cendre jettée au vent
Réjoüiſſe les ſaintes Ames,
Au . . . . .
Et ne . . . . .

✿✿✿

Le Moulin qui moulut moudra.
Qu'auſſi publique que le Coche
Elle ... tant qu'on voudra,
Mais mettre la main dans la poche!
Il ne faut point ſoufrir ce trait
Car ta Femme, cher MARIGRET,
En ſeroit beaucoup moins priſée,
S'il arrivoit que par arrét
Elle devint Fleurdeliſée.

✿✿✿

Que ce Tigre altéré de ſang,
De qui la main deſeſpérée,
D'un Pére vient d'ouvrir le flanc,
Aux Vautours ſerve de curée.

. . . . . .

Le reſte manque.

✿✿✿

Ce n'eſt point pour vol de marron,
Que flétri du nom de Larron,
S'il n'eut fui; car VASSAINT l'acorde,
Il ſeroit allé voir Caron
Le Cou ſerré par une Corde.

. . . . . .

Le reſte manque.

✿✿✿

DERNIERS COUPLETS,

Qui furent envoiés au Café par l'Auteur des précédens ; & qui ont causé le fameux PROCEZ *contre le Sr.* SAURIN, *à qui le Sr.* ROUSSEAU *les attribuoit.*

QUELLE fureur trouble mes ſens !
Quel feu dans mes veines s'alume !
Démon des Couplets je te ſens ;
Le fiel va couler de ma plume.
Livrons nous à l'Eſprit pervers !
Quelle foule d'objets divers
Vient ici s'ofrir à ma vue !
Quelle matiére pour mes vers !
De nouveaux Fats, quelle recrue !

Je vois arriver maint Cadet,
Qui ſe croit monté ſur Pégaze;
Mais ſon cheval n'eſt qu'un Baudet
Et ſon *Phœbus* n'eſt qu'un Vidaze.
Beaux complimens, diſcours polis,
Courage! Muſe tu molis,
Laiſſe leur fauſſe politeſſe;
De leur cœur montre les replis,
Et les noirs tours de leur ſoupleſſe.

❖❖❖

Di *qu'un* jeune & *ſubtil* Eſcroc
Qui cherche à duper mainte Grue,
A les mains plus faites en croc
Que ceux qui volent dans la rue.
Mais que ne dis tu d'un Ainé
Qu'à ſon viſage boutonné
On reconnoit le mal immonde;
Mal, qu'à ſa femme il a donné,
Et qu'elle rend à tout le monde.

❖❖❖

A ſon retour de Dauphiné,
Nouvelle Province de Suéde,
Où dans un reduit confiné
Il éprouva le grand reméde.
Il vint à nous d'un air humain,
Canne de Grenoble à la main,
Pour faire croire ſon voiage;
Canne à RAUSIN le lendemain,
Qui ne le crut pas davantage.

Au nom qui vient de me fraper
Ma fureur s'irrite & redouble.
Comment ſe laiſſe-t-on duper
Par ce cœur faux, cette Ame double!
Son zéle contre les Frondeurs,
Contre nos mœurs ſes airs grondeurs,
Dont il croit ſe faire un mérite,
Cache les noires profondeurs
Du plus ſcélerat Hipocrite.

Je le vois ce perfide cœur,
Qu'aucune Religion ne touche,
Rire au dedans d'un ris moqueur
Du Dieu qu'il confeſſe de bouche.
C'eſt par lui que s'eſt égaré
L'Impie au viſage éfaré,
Condanné par nous à la roue;
DINBOIN, Athée Déclaré
Que l'Hipocrite déſavoue.

Par l'un & l'autre eſt débauché
Le jeune Abbé de BELLESOGNE,
Petit Philoſophe ébauché,
Au nez fait en bec de cicogne.
Quand je dis qu'il eſt Débauché,
J'entens auſſi le gros Péché,
Le vrai Péché Philoſophique,
Aux Jéſuites tant reproché,
Dont EDOUART fait leçon publique.

Quel EDOUART ! le Poëte EDOUART,
Ce Moine vomi de la Trape ;
Qui ſera brulé tot ou tard,
Malgré le ſuccès qui nous frape.
Etrange ſpectacle à nos yeux !
Quel exemple prodigieux
Des traits de l'aveugle Fortune ?
MALOTTE a le front dans les Cieux,
Et CHANDET rampe avec CHOREBRUNE.

✲✲✲

Je te vois, innocent CHANDET,
Grands yeux ouverts, bouche béante,
Comme un Sot pris au trébuchet
Ecouter les vers que je chante.
J'en métrois bien mieux mon Bonnet,
Si je voiois le Café net
De ce Niais plus Niais que Jocrice,
Et du fade CHOREBRUNET
Plus doux que le plus doux Régliſſe.

✲✲✲

O mon cher Abbé MEMONET,
Digne d'ailleurs de mon eſtime,
Si je reviens au Cabinet,
J'y ſuis entraîné par la rime.
Qu'il eſt ſale ce Cabinet ?
Que tu péſes, cher MEMONET ?
Ta ſeule préſence m'aſſomme.
Quand tes vers plairont, REPLNET
Quitera Genéve pour Rome.

❖❖❖

Qu'entens-je ? c'eſt le ROITELET.
Il fait plus de bruit qu'une Pie,
Mais plus il force ſon ſiflet,
Plus il ſemble avoir la pépie.
Eviterois-tu le Couplet
Petit Juge du Chatelet,
Et fils d'un Procureur avide,
Qui te laiſſe aſſez rondelet ;
Mais bourſe pleine, & tête vuide ?

❖❖❖

Où va cet Icare nouveau,
Et juſqu'où ſa raiſon s'égare ?
Il prend un tranſport au cerveau
Pour le feu du divin Pindare.
Qu'inceſſamment il ſoit baigné ;
Qu'après le bain il ſoit ſaigné,
Et ſaigné juſqu'à défaillance.
Des humeurs s'il eſt bien ſoigné,
On rétablira l'alliance.

✣✣✣

Quel brillant habit, BECRILLON,
Flateur gagé *d'un riche* Suiſſe !
Sans ſes préſens un vieux haillon
Couvriroit à peine ta cuiſſe.
Mais de vices quel Bordereau ?
. . . . . .
Il faut qu'enfin l'Orage créve,
Dans le funeſte tombereau
Je te vois trainer à la Gréve.

✣✣✣

Ainſi finit l'Auteur ſecret,
Ennemis irréconciliables :
Puiſſiez vous crever de regret ;
Puiſſiez vous être à tous les Diables.
Puiſſe le Démon Couplegor,
S'il ſe peut embraſer encor,
Le noir ſang qui bout dans mes veines,
Bien pour moi plus précieux que l'or,
Si je puis augmenter vos peines.

AU REVOIR.

SECOND AVERTISSEMENT.

OUtre les précautions que nous avons prises au ſujet des précédens *Couplets*, tant pour ce qui regarde la réputation des perſonnes qui y ſont calomniées, que par raport aux ſaletés dont ils ſont remplis; nous avons cru, qu'il étoit de la juſtice d'y joindre les réflexions ſuivantes. Elles ſont à la fin d'un des deux *Manuſcrits* des *Poëſies* de Mr. ROUSSEAU, que nous avons reçus de *Paris*.

AVIS.

Quelque bien tournés que ſoient ces Couplets, *& quelques riches qu'en ſoient les rimes, il faut convenir, que celui qui les a compoſés, eſt un très-malhonnête homme, puiſque la ſeule haine, ſecondée d'une rage infernale, l'a pouſſé à y déchirer quantité d'honnêtes gens, auſſi eſtimables par les Ouvrages de leur eſprit, que recommandables par la ſageſſe de leurs Mœurs.*

L'enflure, l'inſipidité, la peſanteur, & l'extravagance qu'il reproche aux Auteurs, eſt ſufiſamment détruite par les aprobations générales que leurs productions ont méritées, & ce ſeroit en quelque façon leur faire tort, que d'entreprendre leur Apologie, puis que le Public en peut juger par lui-même, & que c'eſt à lui ſeul à qui il apartient d'etre Juge en cette matiere.

AVERTISSEMENT.

Pour ce qui concerne les mœurs de ceux que ce Satirique outré s'eſt éforcé d'immoler à ſa vengeance, le même Public doit être informé, que tout ce qu'il avance, n'eſt pas moins calomnieuſement inventé, qu'horriblement exprimé,

Le Procès *qu'on fait ſur ce ſujet à celui, à qui la voix publique les donne, & la Condamnation qui ne manquera pas d'intervenir, ne permet plus de douter qu'une pareille* Satire *ne ſoit un* Libelle *auſſi faux dans les faits, qu'il eſt afreux dans les expreſſions.*

Quiconque après cela concevroit le moindre ſoupçon contre la probité de ceux que ce Rimeur noircit, ſeroit très-coupable, puis qu'il ajouteroit foi de gaieté de cœur à des infamies que leur Auteur même n'oſe avoüer; & qui ſont démenties par tous ceux qui connoiſſent & qui fréquentent les perſonnes, aux-quelles il les atribue.

Un Lecteur doit être en garde contre de ſemblables Ecrits, non ſeulement par principe de Chriſtianiſme, mais encore par des motifs d'honnêteté. Autrement il s'atireroit juſtement le reproche d'être lui-même coupable des crimes qu'il adopte volontiers dans les autres; ou tout au moins il ne pourroit empêcher qu'on ne le crut un homme de peu de jugement, ſelon ces belles paroles de Ménandre :

Qui mentem addicit credulam calumniis,

Aut ipſe eſt pravis inquinatus moribus,

Aut certè ingenio nil ſupra puerum valet.

Voilà tout ce qui étoit à la ſuite des *Couplets*: ſi l'on ſouhaite un plus long éclairciſſement là-deſſus, on n'aura qu'à conſulter l'*Anti-Rouſſeau*.

MEMOIRE

POUR LE

SIEUR ROUSSEAU,

DE L'ACADEMIE ROIALE DES INSCRIPTIONS,

DEMANDEUR ET COMPLAIGNANT.

CONTRE

GUILLAUME ARNOUL,

SAVETIER,

ET CONTRE LE

SIEUR SAURIN,

DE L'ACADEMIE DES SCIENCES,

DEFENDEURS ET ACUSEZ.

IL ne s'agit plus ici de préſomptions. Elles diſparoiſſent à la vue de la vérité. Il y a trop long-temps que le Sr. SAURIN ſe joue de la crédulité publique, qu'il prête ſes crimes à un autre, & qu'il charge un innocent de ſes propres iniquités; il eſt juſte enfin, que le méchant homme, que le calomniateur ſoit connu.

On ne combatra point ici l'illuſion par l'illu-

sion. Le Sieur ROUSSEAU abandonne de bon cœur à son Ennemi tout l'avantage qu'il peut tirer des secours d'une éloquence artificieuse, il se renferme uniquement dans les faits prouvés au *Procès*, & dans les conséquences qui naissent naturellement de la preuve de ces mêmes faits.

L'idée générale de l'afaire qui est à juger, se réduit à une gradation fort simple. Au mois de Fevrier dernier le Sieur BOINDIN a reçu par un petit *Décroteur* le *Libelle* dont le Sr. ROUSSEAU a été acusé, & qui fait la matiére du *Procés*. Ce *Décroteur* l'a reçu des mains de *Guillaume Arnoul*; *Guillaume Arnoul* l'a reçu des mains du Sieur SAURIN; voilà le fait en général détaché de ses circonstances.

La preuve en résulte des *Informations* faites contre *Guillaume Arnoul Acusé*, des charges portées par ses *Interrogatoires*, des *dépositions* de son pére & de sa mére, de leur *confrontation* avec le Sieur SAURIN, & de celle du *Décroteur* avec *Guillaume Arnoul*.

Guillaume Arnoul est un *Garçon Savetier* demeurant dans l'*Hôtel des Ursins* à la porte du Sieur SAURIN, qui se sert de lui depuis deux ans pour ses messages; avant lui il se servoit du pére & du frére de *Guillaume*.

Un des jours du Carnaval dernier, le Sieur SAURIN l'envoie chercher entre dix & onze heures du matin, & lui remet entre les mains un paquet cacheté à l'adresse du Sieur BOINDIN, avec ordre de le faire porter au *Cafe* de *la veuve* LAURENT par le premier *Décroteur* qu'il trouvera en son chemin. Il lui donne deux sols neufs pour paier le *Décroteur*. Pour raison de cet envoi mystérieux, il lui fait entendre que ce sont des *Vers* qu'un de ses amis lui a envoiés; il l'accompagne lui-même jusqu'au coin de la *rue Gbri-*

ſtine, pour voir s'il s'aquittera réguliérement de ſa Commiſſion; il lui voit remettre le paquet entre les mains du *Décroteur* : il ſuit des yeux le *Décroteur* juſques à ce qu'il l'ait vu entrer dans le *Café*, après quoi il s'en retourne bien content au *Café de Joſeph*, où il fait boire à ſon fidéle Meſſager un verre de ratafia, & lui donne douze ou quinze ſols pour ſa peine.

Cependant le *Décroteur* n'aiant point trouvé le Sieur BOINDIN au *Café de la veuve* LAURENT, s'informe de ſa demeure, & va le chercher dans la *rue Garenciére*; où il remet le paquet à un frére du Sieur BOINDIN, qui rentrant chez lui quelque tems après, ouvre ce paquet, y trouve des *Vers difamatoires* écrits d'une écriture fort contrefaite, & ſemblables pour le caractére & la meſure des Strophes à des Chanſons répanduës il y a neuf ans à diverſes repriſes dans le *Café*. Le Sr. BOINDIN garde ces *Vers* trois jours entiers ſans en parler à perſonne : mais aiant apris du nommé MALAFAIRE qu'il en avoit reçu de pareils ſans dire comment ils lui étoient venus, il confronte les deux Exemplaires, voit que ce ſont les mêmes *Vers*, & la même écriture déguiſée. Il en fait enfin confidence à ſes amis, & fait ſi bien qu'aprés pluſieurs recherches il trouve le *Décroteur*, de qui il aprend de quelle maniére ce paquet a été remis entre ſes mains.

Le Sieur SAURIN qui en eſt informé des premiers, donne auſſi-tot avis à *Guillaume Arnoul*, que le petit *Décroteur* eſt découvert, & lui ordonne de changer d'habit de peur d'être reconnu. *Guillaume Arnoul* en parle à ſon pére & à ſa mére; la mére va avec ſon fils trouver le Sr. SAURIN pour lui demander un habit; il leur fait préſent d'un de ſes vieux juſte au corps noirs, & leur donne un Ecu par forme de ſuplément, leur re-

commandant ſur toute choſe de bien garder le ſilence. Sa *Servante* paſſe encore à la Boutique pour leur recommander la même choſe. *Guillaume* vend l'habit noir, & en achéte un autre qu'il porte environ quatre mois; après quoi il reprend celui qu'il avoit le jour de l'envoi du paquet.

Pendant que le Sieur SAURIN ſe précautionne de cette maniére, le Sieur ROUSSEAU, qui n'avoit garde de ſe précautionner, eſt acuſé d'être *Auteur* du *Libelle* en queſtion. On informe contre lui huit ou dix jours après l'envoi. SAURIN fomente l'acuſation, ſe trouve à tous les conſeils qui ſe tiennent pour perdre le Sieur ROUSSEAU. Il le rencontre chez un illuſtre Magiſtrat, où il lui ſoutient en face qu'il en eſt l'Auteur. Le Sieur ROUSSEAU eſt décrété de priſe de corps & eſſuie durant trois mois des pourſuites criminelles, dont il eſt enfin délivré par un *Arrêt de la Cour* du vint-quatre Mai dernier rendu ſur les Concluſions de Meſſieurs les Gens du ROI.

Le Sieur SAURIN joüiſſoit paiſiblement du ſuccès de ſa noire méchanceté; mais voici une alarme imprévuë qui le rejette tout à coup dans la néceſſité de renouveller ſes précautions. Il apprend qu'un *Exemt* a fait des queſtions à *Guillaume Arnoul* & à ſes pére & mére ſur l'envoi du paquet en queſtion, & qu'il a voulu même lui donner de l'argent pour dire la vérité. Il recommande de nouveau le ſecret à *Guillaume Arnoul*, il lui fait toutes les ſemaines de petites libéralités, pour l'engager au ſilence. Il ne ſe contente pas de cela. Pour ſe guérir l'eſprit ſur les recherches de l'*Exemt*, il veut engager *Guillaume* à aler chez un *Commiſſaire* pour afirmer qu'il n'a point porté ce paquet. *Guillaume* demande avis à ſa mére qui lui défend bien de faire une démarche ſi périlleuſe; elle va trouver le Sieur SAURIN

pour lui faire des reproches du danger où il veut expoſer ſon fils en lui faiſant faire un faux ſerment en Juſtice. Le Sieur SAURIN lui remontre que cela ne tire point à conſequence, mais qu'il eſt bien aiſe de s'aſſurer contre les perquiſitions de cet *Exemt*; la bonne femme ne veut point ſe rendre, & tout ce qu'il peut obtenir en conſidération de ſa femme qui étoit malade, c'eſt que *Guillaume* dira verbalement à quelques amis du Sieur SAURIN, qu'il n'a point porté le paquet; le Sieur SAURIN le méne chez Meſſire CHARDON, *Avocat*, où en préſence de quelques perſonnes il lui fait répéter de bouche la leçon qu'il lui a apriſe.

Voilà en ſubſtance à quoi ſe réduiſent les preuves du *Procès*. Elles ſont fondées ſur le témoignage de quatre perſonnes qui dépoſent ce qu'elles ont oüi dire en ces tems-là à *Guillaume Arnoul*; ſur ſa confrontation avec le *Decroteur* qu'il reconnoît & dont il eſt reconnu; ſur les charges portées par ſes *Interrogatoires*, & enfin ſur ſa *confrontation* & ſur celles de ſes pére & mére avec le Sr SAURIN & ſa *Servante acuſée*. Le Sr SAURIN eſt donc bien juridiquement convaincu de l'envoi du *Libelle* rendu par le *Decroteur* au Sr BOINDIN. Car de dire que le pére & la mére de *Guillaume Arnoul* n'ont dépoſé que pour ſauver leur fils, c'eſt mal raiſonner. Si leur fils eſt coupable, plus le pére & la mére confirment ce qu'il a avoué, plus ils le chargent; s'il eſt innocent, il n'eſt pas beſoin de faire un faux ſerment pour le ſauver. Or en matiére criminelle la préſomption aiant lieu, dès que SAURIN eſt convaincu d'avoir diſtribué furtivement un *Libelle difamatoire*, il eſt convaincu de l'avoir compoſé. Car ſi ce n'eſt pas lui qui en eſt l'Auteur, à quelle intention l'a-t-il envoyé ſi myſtérieuſement? pourquoi toutes ces pré-

cautions pour le faire rendre ? pourquoi ces faveurs après qu'il eſt rendu ? Trois jours après l'envoi du paquet, il montre à *Guillaume* un de ſes tiroirs, & lui dit que les *Vers* qu'il a portés ſont *là* & qu'ils ſont *dictés*. Comment pouvoit-il en avoir pris copie, puiſque le Sieur BOINDIN ne les lui a fait voir au *Caſé* qu'au bout de trois jours entiers ? Il eſt vrai que le Sieur BOINDIN avoue qu'il lui a depuis prêté ſon Original pour le faire voir à un Magiſtrat illuſtre. Si c'eſt après l'action intentée contre le Sieur ROUSSEAU, il ne pouvoit pas en avoir pris copie au bout de trois jours ; ſi c'eſt auparavant, il a tort de dire qu'il a fait ce qu'il a pu pour empêcher que le Sieur ROUSSEAU fut inquiété.

Le Sieur BOINDIN n'y a pas fait tant de façons. Il a reçu un *Libelle diffamatoire* ; il l'a gardé ſans rien dire trois jours entiers, & même ſix, ſi on en croit *la veuve* LAURENT ; il a appris que le nommé MALAFAIRE en avoit reçu un pareil ; il l'a confronté avec le ſien, & l'a trouvé de la même écriture ; enfin il a pris le parti de le montrer à ſes amis, tout cela eſt naturel.

Il eſt vrai que le reſte eſt un peu plus myſtérieux : MALAFAIRE eſt un Marchand de Bijoux, chez qui les Sieurs SAURIN & la MOTTE paſſent leur vie depuis dix à douze ans. Le *Caſé* eſt un lieu d'Aſſemblée pour tout le monde. La chambre de MALAFAIRE eſt un lieu de retraite pour l'élite du *Caſé*. C'eſt dans cette chambre, ſelon ce qui ſe dit dans le monde, que le *Libelle* envoié à MALAFAIRE ſe trouve miraculeuſement. Le Sieur ROUSSEAU eſt accuſé; M
le *Libelle* qu'il a reçu pour ſer
fait point ſa *Déposition* chez le
DIN *dépoſe* chez le *Commiſſaire*,
le *Libelle* qu'il a reçu ; il le gar

ce n'eſt que par ſon *Interrogatoire* qu'on aprend l'uſage qu'il en a fait. Il ne ſeroit pas impoſſible de deviner les raiſons d'une conduite ſi ſurprenante : mais heureuſement cet Original ſe trouve remplacé, celui de MALAFAIRE étant reconnu par la *Dépoſition* du Sieur BOINDIN faite au mois de Février chez le *Commiſſaire* BIZOTTON, par ſon *Interrogatoire* du vint-ſix Septembre, & par l'*Interrogatoire* de SAURIN du vint-trois Octobre dernier, pour être écrit de la même écriture contrefaite, & contenir les mêmes *Vers difamatoires* que celui de BOINDIN.

On trouve dans les Papiers du Sieur SAURIN les *Vers* en queſtion dont il a parlé à *Guillaume Arnoul*, trois jours après l'envoi au Sieur BOINDIN. Il convient qu'ils ſont écrits de ſa main ; mais pour juſtifier les ratures qui s'y trouvent, il dit que c'eſt par diſtraction qu'il a mis un mot de trop dans un endroit, que dans un autre il a écrit quatre *Vers*, qu'il a éfacez pour les remettre plus bas, & qu'enſuite il a répété ces mêmes *Vers*, qu'il a été encore obligé de raier, parce qu'il les avoit déja écrits. Il n'eſt pas ordinaire de ſe tromper ainſi quand on ne fait que copier d'après un Original. Il faloit bien qu'il ne fut pas ſi diſtrait qu'il le dit, puiſqu'il en a copié juſqu'aux fautes d'ortographe, comme celle des mots de *Brageloigne* & *Cicoigne* qui ſont ainſi écrits à l'antique avec un *i* qui n'y doit pas être, & dans l'Exemplaire de MALAFAIRE & dans celui qu'on a trouvé parmi les Papiers du Sieur SAURIN.

A l'égard des fautes de quantité, comme par exemple, *Religion* de trois ſillabes, *précieux* de deux ſillabes, *irréconciliables* de ſix : des expreſſions de ſon Païs comme *le plus doux réglisſe*, *faux cœur*, *fats* au pluriel : des rencontres de voyelles,

comme *doux & humain*, *Athée déclaré*, &c. des vices de langage, des renverſemens de conſtruction, & des autres fautes qui marquent un homme qui n'eſt pas Poëte de profeſſion, il prétend que ce ſont des licences priſes en faveur de la préciſion, & que les mêmes fautes ne ſe trouveront pas dans l'*Epitre* qu'il avoue avoir faite contre le Sieur LA MOTTE. Il eſt vrai qu'il ne s'y trouve pas des fautes de cette nature; mais il en dit la raiſon, c'eſt que les Sieurs LA FOSSE, LA MOTTE, & ROUSSEAU les ont corrigées lorſqu'il leur en fit la lecture au *café*; il ajoute même qu'il compoſa cette *Epitre* du ſoir au matin pour leur faire voir que ce n'étoit pas une choſe difficile que de faire des Vers.

Voila donc une nouvelle découverte pour ſes Partiſans qui ſe tuent de dire qu'il n'eſt pas Poëte. Quoi un homme capable de faire du ſoir au matin une *Epitre* de quatre-vints Vers, n'eſt pas un Poëte? l'*Epitre* ne vaut rien, diſent-ils. Le public en jugera. On a cru qu'il n'étoit pas hors de propos de l'imprimer à la ſuite de ce *Mémoire*. Cette *Epitre* n'eſt pas même ſon coup d'eſſai, puiſqu'il avoue que dès l'âge de quinze à ſeize ans il faiſoit déja des Vers pour ſes Maîtreſſes.

Mais un homme fait-il des Vers éfroiables contre lui-même? A la vérité, cela n'eſt pas ordinaire; mais c'eſt une malheureuſe néceſſité pour celui qui veut difamer ſans ſe commettre, une Société dont il eſt Membre, & en rejetter le ſoupçon & la peine ſur un ennemi qu'il veut rendre odieux à toute la terre. Auroit-on jamais cru ROUSSEAU l'Auteur de cette horrible *Satire*, ſi SAURIN y eût été épargné? non ſans doute. Mais comme l'amour propre trahit toujours les hommes, l'Auteur n'a pu s'empêcher d'y exalter d'abord *ſon Zéle contre les frondeurs*, &

ſes airs grondeurs contre la Morale corrompue. Il ſe donne de ſa grace les qualités de bon ſujet & de bon Chrétien, après quoi il faut qu'il ſe diſe quelques injures vagues, pour ſe faire plaindre. Il s'étoit même d'abord renfermé dans celle d'*hipocrite*; car dans la Copie qui a été trouvée chez lui, après le Vers qui finit par le mot d'*hipocrite*, il paſſoit tout d'un coup à l'Article du Sieur BOINDIN. Mais aiant aparemment jugé que cela n'étoit pas aſſez fort, il a éfacé les quatre Vers contre BOINDIN, qu'il avoit déja écrits, & revient ſur lui-même dans quatre autres Vers, où il traite le Chapitre de ſon Athéïſme; après quoi il rend au Sieur BOINDIN la place qu'il lui avoit ôtée.

Or on demande ſi de pareilles ratures peuvent paſſer pour un éfet de diſtraction? N'eſt-ce pas au contraire une marque de réflexion, & dans le nombre infini de Copies qui ont été priſes de ce miſerable *Ecrit*, en trouvera-t-on une ſeule où il y ait neuf Vers de raiés? Il eſt vrai qu'il a eu ſoin de mettre en tête que c'étoit une Copie des nouveaux *Vers* répandus dans le public. Mais que peut-on augurer d'un pareil Titre, ſinon que c'eſt une précaution contre les événemens inopinés, ſemblable à celle qu'il vouloit prendre lorſqu'il propoſa à *Guillaume Arnoul* de le mener chez le *Commiſſaire*.

Mais pour revenir à ſon ménagement pour lui même; dans l'Exemplaire de MALAFAIRE, il eſt encore plus marqué; car il finiſſoit au mot *d'ame double*, qui termine le quatriéme Vers de l'Article qui le regarde, & paſſoit d'abord au Sieur BOINDIN. Ce n'eſt que par un renvoi écrit ſur un quarré de papier ſéparé qu'il écrit les neuf autres Vers qui le concernent. Cet artifice étoit bien viſible; mais il auroit falu reco-

pier la Piéce entiére, pour remettre ces neuf Vers à leur place, & cela auroit couté bien du tems & de la peine à recrire d'un caractére auſſi géné & auſſi contrefait que celui de cet Exemplaire.

Le Sieur SAURIN s'eſt donné le plaiſir de loüer avec excès les *Vers* de cette *Satire*. Il a exalté le mérite de ſon Ouvrage, ſans paroître ſortir des bornes de la modeſtie, & tous ſes amis qui ſont en grand nombre, en ont relevé à ſon exemple la beauté prétendue. Jamais le Sieur ROUSSEAU n'a reçu tant d'Eloges, que lorſqu'on a eu beſoin de le loüer pour le perdre. Il ne tiendroit qu'à lui d'exagérer à leur exemple l'excellence des Vers adreſſés au Sieur LA MOTTE, parmi leſquels il s'en trouve éfectivement d'aſſez beaux. Mais à reduire les choſes à leur valeur, l'*Epitre* morale du Sieur SAURIN n'eſt pas exceſſivement bonne, & ſa *Satire* eſt très-mauvaiſe, à n'en juger même que par le mérite de la Poëſie. Car s'il eſt vrai, comme ils le diſent, que le Sieur ROUSSEAU ſache ſon métier, ignore-t'il que la premiére Régle d'un Ecrivain, eſt de mettre le Lecteur dans ſes intérets? Or y a-t'il un Lecteur, quelque éfronté qu'il puiſſe être, qui ne frémiſſe d'indignation contre un miſérable qui débute par ſe peindre lui-même, comme un Chien enragé qui va mordre tous les paſſans, & qui déchire en éfet par les infamies les plus groſſiéres tous ceux qu'il rencontre ſous ſa plume; ſans grace, ſans ſtile, ſans nobleſſe, & ſans le moindre air d'enjoûment ni de plaiſanterie.

Le Sieur ROUSSEAU a voulu ſe déguiſer, diſent-ils. Mais s'il a eu cette intention, à quoi l'a-t-on pu reconnoître? Eſt-ce aux *vices de langage*, aux *conſtructions forcées*, aux *fautes de quantité*, aux *rencontres de voïelle*, aux *gaſconiſmes*, & à tou-

tes les *ignorances* qui fourmillent dans cette miſerable *Légende ſatirique*? Non, c'eſt à la *richeſſe des rimes*. Il eſt vrai que les rimes y ſont exactes juſqu'à la pédanterie : C'eſt domage qu'il n'y ait pas des Dictionnaires pour aprendre à bien écrire & à plaiſanter finement, comme il y en a pour trouver des rimes réguliéres.

Et d'ailleurs, s'il avoit voulu ſe déguiſer, auroit-il rapellé ces quatre ou cinq malheureux Vers qu'il avoit faits il y a dix ans fort innocemment & en préſence de tout le monde, ſur l'Abbé MOMMENÉT, & qui ont ſervi de canevas à tant d'infamies qui lui ont été attribuées, & qu'il n'a jamais ni vues ni entendues réciter ? N'étoit-ce pas, pour ainſi dire, mettre ſon Cachet au reſte de l'Ouvrage ? Tout le monde a prétendu que l'Auteur des anciens *Couplets* étoit l'Auteur des nouveaux. Le Sieur ROUSSEAU le prétend bien auſſi. Il y a dix ans qu'il ſe récrie contre l'injuſtice qu'on lui fait, de lui imputer une baſſeſſe auſſi indigne de lui. Ses Ouvrages ne ſont remplis que des plaintes qu'il en fait au public. Il eſt même ſi perſuadé que les uns & les autres viennent de la même Source, que ſur l'avis qu'il a eu que *la veuve* LAURENT avoit dépoſé les anciens chez le *Commiſſaire* CHAUD, il a demandé qu'il lui fut permis d'en informer, s'étonnant fort que les Originaux de ces anciens *Couplets* n'euſſent pas ſervi au *Procès* qui a été intenté contre lui, puiſqu'on dit qu'ils étoient de la même Ecriture que les nouveaux. *La veuve* LAURENT a dit qu'elle avoit remis les Originaux d'une vintaine chez le *Commiſſaire* CHAUD, mais ſans prendre d'Acte de dépot : Elle ne dit point par qui elle en a été empéchée. Pour le *Commiſſaire* CHAUD, il dit dans ſes défenſes, qu'il prit ſeulement dans ce tems-là, copie de

ſept ou huit, & qu'il ne ſait ce qu'ils ſont devenus. Il eſt facheux qu'on ne puiſſe forcer le *Commiſſaire* CHAUD à raporter ces *anciens Vers*, puiſqu'il n'en a point donné d'Acte, ni à nommer ceux qui ont eu ſoin de les retirer de ſes mains. Le Sieur ROUSSEAU avoit lieu d'eſpérer qu'on les trouveroit chez lui; mais ce que dit le *Commiſſaire* dans ſes defenſes, ne s'acorde point avec ce que dépoſe *la veuve* LAURENT, & l'un & l'autre s'acordent encore moins avec le Sieur SAURIN, qui le vint-neuf Février dernier aprit lui-même au Sieur ROUSSEAU en parlant à ſa perſonne en préſence d'un grand Magiſtrat dont on a déja parlé, que les *Couplets* répandus dans le *Café* en diférens tems étoient montés juſqu'au nombre de *ſoixante & douze*, faiſant *ſix à ſept cens Vers*. Comment pouvoit-il ſavoir qu'il y en avoit préciſement *ſoixante & douze* puiſque *la veuve* LAURENT dépoſe qu'elle avoit tout brulé ſans en parler á perſonne, à la réſerve d'une vintaine qu'elle avoit portés au *Commiſſaire* CHAUD.

C'eſt cependant ſur le préjugé que le Sieur SAURIN & les gens de ſa cabale répandent depuis dix ans dans le public contre le Sieur ROUSSEAU, à l'ocaſion de ces *Couplets*, dont il recherche aujourd'hui avec tant de ſoin les Originaux, ſans que ſes Ennemis oſent les repréſenter; c'eſt ſur ce préjugé, dis-je, que depuis ce tems-là le Sieur ROUSSEAU ſe voit expoſé à tous les traits de la calomnie la plus outrée; qu'il n'a pas eu un ami qu'on n'ait eſſaié par toute ſorte de voies de lui enlever, qu'il n'a pas fréquenté une maiſon où on ne ſe ſoit acharné à le décrier par des Lettres d'avis & des *Libelles diſamans*: que la plupart des *Caſés*, où depuis dix ans il ne va point, ſe ſont ſoulevés contre lui; que

plus

plus les gens qui le connoiſſent, ont pris plaiſir à parler à ſon avantage, plus ceux qui ne le connoiſſent point ſe ſont opiniatrés à en dire du mal. Ils l'ont repréſenté comme un *Satirique éfrené*, comme un *Perturbateur du repos public*. Ils lui ont attribué des *Satires chimériques* qui n'ont jamais exiſté. Ils ont débité ſous ſon nom toutes les *impertinences rimées* qui ſe diſtribuent tous les jours dans Paris à la honte de la Nation, & où le ſens commun eſt encore plus maltraité ſouvent que les perſonnes qui y ſont ataquées : Ils lui ont fait un crime afreux d'un très-petit nombre de *Vers échapés à ſa jeuneſſe*, & qu'une paſſion peut-être un peu imprudente pour le *ſtile de* MAROT lui a inſpirés, plutot qu'aucun libertinage, ſes ennemis mêmes ne l'aiant jamais ataqué de ce côté-là : Enfin ils ont pouſſé la mauvaiſe foi juſques à qualifier de *Satires* une ou deux *Allegories ingénieuſes* où perſonne n'eſt nommé, & dont l'aplication eſt uniquement l'ouvrage de la malice de quelques Lecteurs ? Mais qui ſont ces perſonnes ſi délicates ? Sont-ce des hommes reſpectables par leur caractére, ou par la gravité de leurs mœurs ? Point du tout. Ce ſont ces mêmes Ecrivains qui ſaliſſent tous les jours le Papier de toutes les ordures anonimes qui ſe débitent dans le monde ; ce ſont ces mêmes beaux Eſprits naiſſans qui ne ſe laſſent point de publier contre le Sieur ROUSSEAU, qu'ils ne connoiſſent point de véritables *Libelles*, dans leſquels il eſt non ſeulement nommé, mais calomnié par les plus noires impoſtures, & déchiré par les injures les plus améres que la colére ait jamais ſuggérées aux Poëtes. Il ne s'en afflige que médiocrement ; ce qui le rend malheureux ; c'eſt l'erreur de quantité d'honnétes gens qui ſans le connoître, jugent de lui, par ce que

ſes Calomniateurs en publient, ſouvent contre leur propre connoiſſance : Car ceux qui le haïſſent le plus, ne ſont pas ceux qui le croient le plus coupable. Auſſi ne regarde-t'il point comme ennemis les perſonnes que la ſeule prévention arme contre lui ; il a trop bonne opinion d'eux pour ne pas ſe flater que leur diſpoſition changera, quand cette prévention ſera diſſipée.

On s'étonnera ſans doute que le Sieur ROUSSEAU s'atache plus à ſe diſculper des Calomnies qu'on lui a impoſées, qu'à rendre ſon Ennemi odieux ; mais il continue d'agir par les mêmes principes qui l'ont porté à former l'acuſation. Uniquement ocupé à détromper le public des fauſſes impreſſions qu'on lui a données, il cherche à regagner ſon eſtime qu'il n'avoit point mérité de perdre. Il ſonge moins à ſe venger du cruel Ennemi qui lui a fait ſoufrir une perſecution ſi violente, qu'à faire connoître combien il eſt éloigné de tout ce qu'on a eu la malignité de lui imputer. C'eſt pour cela même qu'il ne rappelle point la vie & la conduite paſſée du Sieur SAURIN. Il n'importe en éfet au Sieur ROUSSEAU que de faire connoître que le Sieur SAURIN eſt le ſeul coupable de l'envoi des *Vers* en queſtion, qu'ils ſont partis de lui comme de la premiére main, & par une conſequence que les circonſtances de la cauſe rendent infaillible, qu'il eſt l'Auteur de ces mêmes *Vers*. C'eſt une vérité dont on demeurera convaincu, lorſqu'on aura réüni & récapitulé les principaux Faits du *Procés*.

PREMIER FAIT CERTAIN. *Guillaume Arnoul* a rendu le *paquet* au *Décroteur* ; il l'avoue par ſon *Interrogatoire* ; il reconnoît le *Décroteur* à la *Confrontation*, & le *Décroteur* le reconnoît pour avoir reçu de lui ce même *paquet*.

DEUXIE'ME FAIT. *Guillaume Arnoul* avoit reçu ce *paquet* de la main du Sieur SAURIN pour le remettre à un *Décroteur*. Il le dit dans ſes *Interrogatoires*; il le ſoutient à ſa *Confrontation* avec le Sieur SAURIN; ſon pére & ſa mére dépoſent la même choſe, & dans leurs *Confrontations* avec le Sieur SAURIN, ils y perſiſtent.

A ces Faits poſitifs, qui ſont tels que la Loi les déſire pour aſſurer le crime d'un coupable, ſi l'on joint toutes les circonſtances qui les acompagnent, la vérité ſe tourne en évidence, & la preuve en conviction.

Le Sieur SAURIN convient que *Guillaume Arnoul*, dont la Boutique eſt ſous ſes fenêtres, faiſoit ſeul toutes ſes Commiſſions depuis deux ans. Quel autre que le Sieur SAURIN auroit pu le charger de celle-ci pour la faire paſſer par les mains d'un tiers?

Il convient qu'il lui a donné un habit noir, & cet habit ſe trouve donné préciſément dans le tems que les *Vers* font du bruit dans le monde, & lors que pour perdre le Sieur ROUSSEAU on cherchoit celui qui avoit remis le *paquet* au *Décroteur*.

Guillaume Arnoul a changé d'habit dans le tems qu'on faiſoit des pourſuites contre le Sieur ROUSSEAU. Celui dont il ſe ſervoit auparavant eſt demeuré enfermé pendant cinq mois: ce n'a été que lors que le Sieur SAURIN a cru l'afaire aſſoupie, qu'il lui a permis de le reprendre. S'il n'y avoit point eu de myſtére, ſi on n'avoit pas eu la vue de déguiſer *Guillaume Arnoul*, lui auroit-on fait acheter un Juſte-au-corps pour laiſſer repoſer le ſien, dans un tems où la moitié des Ouvriers vendoient leurs nipes pour avoir dequoi vivre? Il eſt donc vrai que le Sieur SAURIN avoit envie d'empécher que *Guillaume*

Arnoul ne fut reconnu. Le pére, la mére & le fils diſent la même choſe, & les obſervations qu'on vient de faire, ne permettent pas d'en douter.

Mais que peut-on opoſer à une circonſtance de l'*Interrogatoire* de *Guillaume Arnoul* ? Il dit que les *Vers* en queſtion, étoient dans le Tiroir du Sieur SAURIN, & qu'il lui a dit qu'ils étoient *drôles* ? Dans quel tems lui tient-il ce diſcours ? Lorſqu'ils étoient encore ignorés du Public, trois ou quatre jours après l'envoi, & avant que les Gens du Café en fuſſent inſtruits. On trouve ces mêmes *Vers* ſous le Scélé. On les trouve dans la forme tout au moins d'un ſecond Original, c'eſt-à-dire, avec quelques ratures ; & quatre Vers tranſpoſés, qui ſont une partie des *Couplets* compoſés contre le Sieur SAURIN lui-même, ce qui prouve qu'en les faiſant, il étoit plus embaraſſé ſur ſon ſujet, que ſur celui des autres.

Or on demande, ſi en voiant d'ailleurs toutes les preuves qui reſultent des informations, quelqu'un ſe peut perſuader que *Guillaume Arnoul* eut deviné ſi juſte ſur un fait dont il ne devoit naturellement avoir aucune connoiſſance, à moins qu'il n'eut eu ſur cela des entretiens avec le Sieur SAURIN. Et quelle pouvoit être la cauſe de ces entretiens, & de cette communication, ſi ce n'eſt que le Sieur SAURIN s'étoit ſervi d'*Arnoul* pour envoier les Vers au Café ? Ce ſont-là de ces faits qui étant une fois certains, ne laiſſent plus de doute ſur la vérité des autres.

Qu'on repande après cela dans le monde que le Sieur SAURIN ne ſait point faire de Vers. Le Public ne l'a cru que parce qu'on lui cachoit que le Sieur SAURIN avoit avoué dans ſes *Interrogatoires*, qu'il en avoit fait dans ſa jeuneſſe pour ſes Maîtreſſes, & qu'il étoit l'Auteur de ceux qui paroiſſent contre le Sieur LA MOTTE,

ſur ce qu'il avoit quitté la *Trape* pour faire des *Opéras*.

Qu'on publie qu'il n'eſt pas naturel que le Sieur SAURIN ſe ſoit peint lui-même d'une maniére ſi afreuſe. Premiérement, il eſt bien difficile de pénétrer les replis du cœur humain ; & ſur tout de celui d'un méchant homme. En ſecond lieu, pour peu qu'on y faſſe attention, on trouvera que le Sieur SAURIN ne s'eſt peint que par de mauvais ſentimens ; qu'il ne s'eſt dit que des injures qui tombent d'elles-mêmes, & qui ne font jamais d'impreſſion, pendant qu'il a peint tous les autres par des faits horribles, ou par des ridicules outrés. Il s'eſt bien gardé de toucher ſes voiages de *Genéve* & de *Suiſſe*, ni l'Hiſtoire du *Chanoine*, qu'un autre que lui n'auroit pas manqué de relever. Il s'eſt donné au contraire un zéle marqué contre ceux du *Café* qui parloient mal de l'Etat & de la Religion. Aprés cela, que deviennent les injures qu'il s'eſt dites? Lui ont-elles fait quelque tort dans le Public? En a-t-il perdu quelqu'un de ſes amis? Si elles étoient véritables, on ne pouvoit l'en convaincre, & il les cachoit ſous de belles aparences. Il l'a ſi bien prévu qu'il n'a pas craint dans l'Original, qui s'eſt trouvé chez lui, d'éfacer ce qui étoit commencé contre le Sieur BOINDIN, pour continuer à parler de lui-même ſur le même ton afin d'ôter tout ſoupçon ſur ſon ſujet.

Enfin dira-t-on encore que *Guillaume Arnoul* a été ſuborné? Ce bruit qu'on avoit d'abord afecté de répandre, ſemble être préſentement diſſipé : cependant ſi quelqu'un étoit encore ſur cela dans l'erreur, il faut le mettre en état d'en juger par lui-même, en faiſant quelques réflexions très-naturelles.

Pour croire cette ſubornation imaginaire, le

refuge ordinaire de tous les Criminels convaincus, il faudra ſupoſer en même tems que le Sieur ROUSSEAU juſtifié par un Arrêt, eut voulu de deſſein prémédité s'expoſer à un danger plus fort que le premier.

2. Que dans le deſſein de faire une Calomnie atroce, il eut entre pluſieurs Poëtes de profeſſion & ſes Ennemis déclarés, choiſi par préférence le Sieur SAURIN, c'eſt-à-dire, un homme qui ne paſſoit pas pour Poëte, mieux ſoutenu, plus apuié que tous les Poëtes du *Café*; un homme qui avoit eu l'art de ſurprendre pluſieurs perſonnes de conſidération, & d'en faire ſes amis.

3. Il faudroit ſupoſer que pour perdre un homme qui lui faiſoit gagner ſa vie, *Guillaume Arnoul* ſeroit convenu que le Sieur ROUSSEAU, qu'il n'a jamais vu, rendroit plainte contre lui, qu'il informeroit, qu'il le feroit décréter de Priſe de corps, qu'il le feroit arrêter par ſix Archers lorſqu'il ne s'y atendroit point, & qu'il le feroit conſtituer au *Fort l'Evêque*; que là, il ſeroit interrogé par Monſieur le *Lieutenant Criminel*, qu'il nieroit tout pendant les trente ou quarante premiers articles de ſon *Interrogatoire*; qu'il diroit même d'abord ſans qu'on le lui demandât, qu'un *Exemt* nommé *Milet*, avoit voulu lui donner de l'argent, & qu'après s'être bien défendu lui & le Sieur SAURIN ſon Maître, preſſé par des *Interrogatoires* reiterez, il avoueroit qu'il ne peut plus réſiſter à la force de la vérité: qu'enſuite il entreroit dans le détail de tous les faits, qu'il raporteroit même des circonſtances qui ne pouvoient être ſues ni ſuggérées par un autre, & qui ſe ſont trouvées véritables. Tout cela eſt-il l'éfet de la ſubornation? Eſt-ce ainſi qu'on s'y prend pour corrompre; non pas un Témoin, mais un Acuſé? & cette ſubornation prétendue,

n'auroit-elle point fini, ou paru dans le tems de ſes *Confrontations* avec le Sieur SAURIN ?

Le *Décroteur* a donc auſſi été ſuborné ? On a donc encore eu l'adreſſe de ſuborner le pére & la mére de *Guillaume Arnoul* ? En vérité, il faut ſupoſer bien de la fermeté, bien de l'eſprit & bien du concert entre quatre perſonnages de ce caractére, pour imaginer qu'ils ne ſe démonteront point & ne ſe couperont en rien dans leurs *Confrontations* avec un homme auſſi artificieux & auſſi habile à prendre ſes avantages que l'eſt le Sieur SAURIN. Mais combien ont-ils reçu pour faire ce plaiſir au Sieur ROUSSEAU qu'ils ne connoiſſent point, contre le Sieur SAURIN, qui leur a toujours fait du bien ? On ne le dit pas; & on ne s'apercevra point qu'ils aient eu moien de changer d'habit ni les uns ni les autres à l'occaſion de ce *Procès*.

Cette chimére de *ſubornation* étant non-ſeulement détruite, mais le fait même en étant impoſſible à concevoir ; que réſulte-t-il des preuves du *Procès*.

La Loi porte, que celui qui a trouvé un *Libelle* difamatoire, & qui au lieu de le bruler l'a rendu public, en ſera préſumé l'Auteur. *Si quis famoſum* LIBELLUM, *ſive domi, ſive in publico, vel quocumque loco ignarus repererit, aut corrumpat, priuſquam alter inveniat, aut nulli confiteatur inventum. Si verò non ſtatim eaſdem chartulas vel corruperit, vel igne conſumpſerit, ſed vim earum manifeſtaverit,* SCIAT SE QUASI AUCTOREM HUJUSMODI DELICTI CAPITALI SENTENTIA SUBJUGANDUM. l. un. cod. *de famoſis Libellis.*

Mais n'a-t-on ici que la ſeule préſomption de la Loi ? Le Sieur SAURIN fait-il voir qu'il a trouvé ce *Libelle* par hazard ? Ne ſe ſentoit-il point coupable de l'avoir fait, lorſqu'il a pris tant de précautions pour ne pas donner à con-

noître qu'il partoit de lui dans le tems qu'il le rendoit public ? Le cas de la Loi eſt celui où ſe trouvent BOINDIN & MALAFAIRE. N'y a-t-il rien de plus dans la conduite du Sieur SAURIN ? Pourquoi a-t-il multiplié ſes préſens à *Guillaume Arnoul* pour l'engager à garder le ſilence ? Pourquoi un Ecu d'extraordinaire ? Pourquoi ce changement d'habit ? Le Sieur SAURIN ne ſe reprochoit-il rien lorſqu'il envoioit ſi ſouvent ſa *Servante* recommander le ſecret à *Guillaume Arnoul* & à ſes pére & mére ? C'eſt encore un Fait prouvé au *Procès*. Ne craignoit-il rien lorſqu'il vouloit obliger *Guillaume Arnoul* à aler déclarer chez le *Commiſſaire* qu'un Exemt avoit voulu le ſuborner ? A la vérité il n'eut pas lieu d'être content de la mére de ce malheureux lorſqu'elle refuſa de donner à ſon fils la clef du coffre pour avoir ſon habit des Dimanches, afin de paroître devant le *Commiſſaire*, & lorſqu'elle alla dire au Sieur SAURIN qu'elle ne ſouffriroit point que ſon fils fit un faux ſerment en Juſtice; mais le Sieur SAURIN ne ſe rebuta point, & il obtint du moins de *Guillaume Arnoul*, qu'il iroit dans une maiſon pour y répéter ce qu'il lui avoit apris.

Lors donc qu'on voit une ſuite de circonſtances de méchanceté qui partent du même homme, & qui tendent toutes à ſe précautionner contre l'avenir, n'eſt-il pas viſible que cet homme convaincu de l'envoi myſtérieux du *paquet* eſt l'Auteur des *Vers* qui y étoient contenus ?

Pourquoi a-t-il nié cet envoi, qui eſt ſi bien prouvé ? C'eſt qu'il a craint que ce ne fut un dégré pour le convaincre du ſurplus.

Telle eſt la conduite qu'a tenue le Sieur SAURIN. On ne raporte point ce qu'il a fait directement contre le Sieur ROUSSEAU. Non content de la perſecution qu'il avoit ſuſcitée contre lui,

il s'eſt préſenté chez la plupart des Juges pour les prévenir. Les autres déclamoient & faiſoient peu d'impreſſion ; mais lui avec une feinte modeſtie, d'un air compoſé & compatiſſant ; il ſemble plaindre le Sieur ROUSSEAU, il exalte ſes talens, & cherche en même tems des couleurs & des préſomptions pour inſinuer qu'il eſt le ſeul Auteur *des Vers infames qui paroiſſent.*

Si jamais un homme a mérité d'être plaint, on peut dire que c'eſt le Sieur ROUSSEAU. Il eſt ſûr, qu'avant qu'on l'eût calomnié, il étoit bien venu du Public, & que depuis ce tems-là il a eu le malheur de perdre juſqu'à l'eſtime de la plûpart de ſes amis. Il s'eſt vu *décrété de priſe de corps* ſur la ſeule dépoſition du Sieur BOINDIN, ſon ennemi déclaré depuis dix ans, impliqué lui-même dans les *Vers* en queſtion, & ſe regardant comme partie ; lequel a oſé afirmer que le Sieur ROUSSEAU étoit coupable, ſur des préſomptions tirées uniquement de ſon imagination. C'eſt ſur cela ſeul que le Sieur ROUSSEAU a eſſuié trois mois durant des pourſuites criminelles, ſuivies du ſoulévement de toute la Terre. Si un préjugé auſſi funeſte eut été ſoutenu de la moindre des preuves qui ſont établies contre le Sieur SAURIN, à quoi n'auroit-il pas dû s'atendre ? & que n'auroit-il pas en éfet mérité ? De tous les crimes qui troublent la Société, il n'y en a peut-être point de plus puniſſable que *la Satire directe & outrée : Mais ſi celui-là eſt un méchant homme qui compoſe un Libelle afreux ; quel nom peut-on donner à celui qui l'aiant compoſé en charge un innocent*, lui fait des ennemis mortels de ſes plus particuliers amis, pourſuit ſecrétement ſa perte, & fomente lui-même ou directement, ou par ſes Emiſſaires, la perſecution dont il eſt l'Auteur ?

GAIGNE, PROCUREUR.

EPITRE
DU
SIEUR SAURIN
AU
SIEUR LA MOTTE,
QUI AVOIT QUITTE' LA TRAPE
POUR FAIRE DES OPERAS.

CHer LA MOTTE, *où cours tu, quels funeſtes apas*
De la route du Ciel, ont détourné tes pas?
Quel Démon t'a ſéduit? Malheureux voi l'abîme,
Au bout de la Carriére où t'engage ton crime!
Un téleſte raïon avoit ouvert tes yeux;
Le Monde te parut un objet odieux;
Ses vains amuſemens, ſes douceurs, ſes faux charmes,
Devinrent à l'inſtant le ſujet de tes larmes.
L'horreur de tes péchés s'offrit à ton eſprit.
Helas! vit-on jamais Pénitent plus contrit!
Des Jugemens Divins la crainte ſalutaire,
T'inſpira le deſſein d'une Retraite auſtére.

La Chair & le Démon ſe ſoulevent en vain,
Tout céde au Feu ſacré qui brule dans ton ſein.
Je te vois embraſé de cette ardeur nouvelle,
Voler impatient où la Grace t'appelle.
Quels furent tes tranſports dans ces bien-heureux lieux,
Où s'offre ſur la Terre une Image des Cieux;
Où d'humbles Pénitens dans une chair mortelle,
Des brulans Séraphins font éclater le zéle:
Où la Grace triomphe & montre dans ſes Fers
Ces eſclaves fameux arachés aux Enfers;
Qui chantent leur defaite, & beniſſent leurs peines,
Qui font tout leur bonheur de leurs nouvelles chaînes:
Vifs & touchans objets, atraits victorieux,
Que vous fites couler de larmes de ſes yeux!
Lâche, ce ſouvenir trouble-t-il point ton ame?
Où ſont tes premiers vœux? Qu'as-tu fait de ta flame?
Pénitent de la Trape, *illuminé d'enhaut,*
Tu deviens aujourd'hui diſciple de QUINAUT:
Ta voix qui s'exerça ſur les Divins Cantiques,
Vient corrompre nos mœurs par des Chanſons lubriques,
T'es-tu donc éprouvé ſur des ſujets ſi ſaints,
Pour ſaper la Vertu par des coups plus certains?
Ces tendres mouvemens, tout ce pieux Ouvrage,
D'une Muſe profane eſt-il l'aprentiſſage?
Et n'as-tu célébré les Céleſtes Douceurs,
Que pour t'inſtruire en l'Art de ſéduire les cœurs?

Ainſi donc t'élevant de matiére en matiére,
Tu montes par dégrés de DAVID *à* MOLIERE ;
Ainſi ta plume enfin prenant un noble eſſor,
Vient nous peindre Doris, Zaïde & Léonor.
Trop funeſte Talent ! malheureux avantage !
Qui fait à l'Eſprit Saint un ſi cruel outrage ;
Bel Eſprit, Don fatal, dangereux Inſtrument,
Fiévre de la raiſon, ſource d'égarement.
Heureux cet Eſprit ſimple & mépriſé du Monde,
Folie aux yeux de tous, mais Sageſſe profonde,
Qu'on ne voit point briller, mais qui conduit au but,
Et qui ne veut ſavoir que faire ſon Salut.
Que ne puis-je LA MOTTE *avec des traits de flame,*
Graver ces ſentimens dans le fond de ton ame ?
Trop heureux ! ſi le Ciel ſecondant mon éfort,
Je pouvois aujourd'hui t'arracher à la Mort :
Mais, hélas ! c'eſt en vain que ma voix te rapelle,
Ton ame eſt endurcie & ta chute mortelle ;
J'en frémis, il n'eſt plus d'eſpérance au retour,
D'Eternelles horreurs ſuivront ton dernier jour.
Ouvre les Livres Saints, lis ton ſort éfroiable,
De l'Oracle Divin Arrêt irrévocable :
Celui qui de la Grace a ſenti les atraits,
A qui Dieu révéla ſes plus tendres Secrets ;
Qui du monde flateur reconnut l'impoſture ;
Qui vit les Cieux ouverts & la Gloire future.

Qui du céléſte Don a gouté la douceur,
S'il retombe, l'Enfer s'empare de ſon cœur,
Et du Ciel outragé l'implaçable vengeance
L'abandonne aux excès de ſon impénitence;
Sa lumiére s'éteint, & l'eſprit égaré,
Il va de trouble en trouble, & meurt deſeſpéré.
Terrible Jugement! mais, ô crime exécrable!
Il arrache du Ciel le Sauveur adorable,
Il le livre aux Bourreaux, & ſur l'Infame Bois,
Il le fait expirer une ſeconde fois.
Il foule aux piés le prix de l'Immortelle Vie,
De l'Eſprit Saint en lui, blaſphemateur impie,
Il étouffe la voix; & ſa noire fureur...
Mais ma plume s'arrête, & je frémis d'horreur
A ces funeſtes traits que l'Oracle raſſemble,
A cette afreuſe image, infidéle, ingrat, tremble.

TABLE DES POESIES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

ODES.

Sur les Conquérans. Pag. 3
Sur la Raiſon à Mr. de LA FARE. 11
Sur la naiſſance du DUC DE BRETAGNE. 20
Sur le Procès que les Filibuſtiers firent à Mr. DE POINTIS *aprés la priſe de Cartbagene.* 28
A Mr. DUSSE', *ſur les afaires de ſa Famille.* 34
Sur le Printems. 40
Sur une belle Veuve. 43
Aux ROIS *ſur leurs Flateurs.* 48
Sur la Mort du Prince de CONTI. 53
A Mr. ROUILLE', *pour l'inviter à venir à ſa Terre de Coudrai.* 57
Sur les Miſéres de l'Homme. 61
Sur un commencement d'Année. 65

ODES SACRÉES.

Tirée du Pſeaume XIV.
Domine, quis habitabit in Tabernaculo tuo ? 69

TABLE.

Tirée du Pſeaume XVIII.
Cœli enarrant gloriam Dei. 72
Tirée du Pſeaume XLV.
Deus noſter refugium & virtus. 77
Tirée du Pſeaume XLVII.
Magnus Dominus & laudabilis nimis. 82
Tirée du Pſeaume XLVIII.
Audite hæc omnes gentes. 86
Tirée du Pſeaume LVII.
Si verè juſtitiam diligitis. 90
Tirée du Pſeaume LXXI.
Deus judicium tuum Regi da. 94
Tirée du Pſeaume LXXV.
Notus in Judæa Deus. 100
Tirée du Pſeaume XC.
Qui habitat in adjutorio Altiſſimi. 104
Tirée du Pſeaume XCVI.
Dominus regnavit : exultet Terra. 109
Tirée du Pſeaume CXIX.
Ad Dominum cùm tribularer clamavi. 113
Tirée du Pſeaume CXXIX.
De Profundis. 116
Tirée du Pſeaume CXLIII.
Benedictus Dominus, qui docet manus meas ad prælium. 118
Tirée du Pſeaume CXLV.
Lauda anima mea Dominum. 123
*Tirée du Cantique d'*EZECHIAS, ISAIE, *Chap.* XXXVIII.
Ego dixi: In dimidio dierum meorum. 126
Les Devoirs du Chrétien. 131

CANTATES

Sur un Baiſer. 135
Sur un Arbriſſeau. 137
Adonis. 139
Circé. 142

TABLE.

Bachus. 146
Le Triomfe de l'Amour. 150
Céfale. 153
L'Amour devoilé. 156
Diane. 159
L'Himen. 162
Les Forges de Lemnos. 166
Europe. 169
Vénus & Mars. 173
Animone. 176
Thétis. 178
L'Amant heureux. 192

EPITRES.

A Mr. DUSSE'. 187
A Me. DUSSE', *l'Amour Platonique.* 191
*A Mr. Le Comte d'*AYEN. 201
Au Même. 205
A Mr. ** *qui avoit envoié à l'Auteur des Vers qu'il avoit faits étant malade.* 207
A Mr. ** *ſur un voiage de Paris à Roüen.* 209
A Mr. l'Abbé de CHAULIEU. 213
Au même. 215
Leçon d'Amour. 218

POESIES DIVERSES.

L'Incrédule. 223
La Franc **** 227
La Picade. 232
*La Voliére, Fable allégorique à Mad. D***. 234
L'Etendart, Fable allégorique à Mr. le Duc DE BOURGOGNE *ſur la Campagne de Nimégue.* 239
La Marmélade à Mad. DU HAMEL. 241
*Placet à Mr. d'*ARMEN *** 243
Etrennes à Mr. DE POINTIS, *ſur ſon Expédition de Carthagéne.* 245
Les Metamorphoſes de Verſailles. 247

TABLE.

Portrait. 249
Le Mot obſcéne prononcé par une jeune Demoiſelle. 250
Epitafe du Chien de Mad. *** 255
Prologue chanté chez Mr. DUSSE' *en préſence de S. A. R. le Duc d'*ORLEANS *avant la Repréſentation de l'Ecole des Maris.* 258
Dialogue contre COLASSE, *l'Abbé* PIC *&c.* 259
Epitalame pour Mr. Le Marquis DE CANIT. 265
Balade ſur une Vieille qui vouloit ſe remarier. 268
Chanſon contre LONGEPIERRE, *ſur l'air* Charivari. 270
--- *Contre* La GR. *** ſur un air de l'Opera d'Héſione. 272
--- *Contre M... D*** ſur le même air. 273
Sonnet ſur la Mort de Mr. DUCHE'. 274
Sonnet irrégulier. 275
Sonnet en bouts rimés. 276
RONDEAU *contre l'Abbé* FRA *** 277
--- *A Madlle.* *** 278
--- *A Madlle.* *** 279
--- *A Mad.* *** 280
--- *Sur la priſe de Lérida.* 281
--- *De l'Abbé C** *contre le précedent.* 282
--- *Contre l'Abbé C**. 283
--- *Contre le même.* 284

EPIGRAMES.

A *Mr. le Duc* DE BOURGOGNE. 287
Sur Mad. la Ducheſſe DE BOURGOGNE. 288
A Mad. DUSSE', *filant.* 289
A la même. Sur l'Opera d'Hercule. 290
A la même. Les deux Dons. 291
Sermon d'un Cordelier contre l'Adultére. 292
La Gageure. 293
Contre les Femmes. 294
Le Quiétiſme. 295

TABLE.

La Veuve préférée. 296
La Peine inutile. 297
La Voie du ſalut. 298
Le Batiſeur de Juives. 299
Liberté bien achetée. 300
Reméde contre la Chair. 301
Sur une Belle Chaſſeuſe. 302
Les Chevaux Chrétiens. 303
La Novice Circonſpecte. 304
La Nonne Pieuſe. 305
Belle montre & peu de raport. 306
Complie. 307
Le Dévot réfuté. 308
Le Pieux Souhait. 309
La Courtiſane ſcrupuleuſe. 310
Avertiſſement d'un Curé. 311
Queſtion Curieuſe. 312
Vénus Cocfeuſe. 313
Mauvaiſe penſée reprimée. 314
Avis à un ſot Voiageur. 315
Qui trop embraſſe, mal étreint. 316
Ses Souhaits. 317
Les deux Vénus. 318
Sur le Mariage de Mad. ** 319
A Mr. ROUILLIER. 320
Sur un Baiſer. 321
Tota vita Fabula eſt. 322
Sur une Belle Chaſſeuſe. 323
Le Teſtament de Vénus. 324
Quitte à quitte. 325
Les deux Fauſſaires. 326
L'Huiſſier vain. 327
Les Qualités d'une Maitreſſe. 328
Le Miniſtre inſtruiſant une jeune Proſélite. 329
L'Abſence ſoulagée. 330
L'Amour reconnoiſſant. 331
La Converſion réciproque. 332

TABLE.

La Nonne expérimentée. 333
Contre les Maltotiers & les Cocus. 334
La Meuniére entre les mains des Houſſars. 335
Le Peintre & la Vieille. 336
L'Ivrogne malade. 337
Chapeau rejetté. 338
Doute réſolu. 339
Le Moine rendant compte. 340
Le Carme Fileur. 341
Le Pari. 342
Le Démon victorieux. 343
Le Cardinal ſavant. 344
L'Incrédule agoniſante. 345
Vie des Bernardins. 346
Cordon de ST. FRANÇOIS. 347
Déſir du Martire. 348
Le Confeſſeur intereſſé. 349
Secret pour la Vue. 350
Priére à l'Amour. 351
Exhortation à la Capucine. 352
Le Diable, Roi de la Féve. 353
Dieu préférable aux Saints. 354
La Femme qui ne veut pas mourir. 355
La Maq** Agoniſante. 356
Exhortation d'un Confeſſeur. 357
Le Moine mécontent. 358
L'Abbé & le Confeſſeur. 359
Contre le Marquis D'AN*** 360
Entretien de quatre Cordeliers. 361
Les deux Roſaires. 362
Pour la Fête de ST. DENIS à Mad.*** 363
Les Belles Feſſes. 364
Le Cordelier charitable. 365
Sur une Bague. 366
Contre les Journaliſtes de Trevoux. 367
Contre DE BRIE. 368
Contre le même. 369

TABLE.

Contre le même. 370
Contre le même. 371
Contre MONTFORT. 372
Contre les BERT *** 373
Contre *** 374
Démocrite. 375
A l'Abbé de CHAULIEU. 376
Contre PRADON. 377
Contre Mr ** *Marguillier de* ST. ROCH. 378
Contre le Sr. DION ** *& le Curé de St. R.* ** 379
Contre DU TREM ** *Poëte fripon.* 380
Contre la Judith de BOIER. 381
Contre *** 382
Contre LA MOTTE. 383
Contre SAURIN *&* LA MOTTE. 384
Contre GREBILLON. 385
Contre GACON. 386
Contre GACON *&* PERSON. 387
Contre *** 388
Contre LONGEPIERRE. 389
Contre le même 390
Contre le même. ibid.
Contre le même. 391
Pour le Portrait de DESPREAUX. ibid.
A Mad. ** 392
Contre BOINDIN. 393
Contre SAURIN. 394
Changement de Gout. 395
L'Indévot puni. 396
Contre l'Abbé FRAGUIER. ibid.

COUPLETS

SUr l'air de l'Opéra d'Héſione. 399
Nouveaux Couplets ſur le même air. 405
Derniers Couplets ſur le même air. 411
Mémoire pour le Sr. ROUSSEAU. 421
Epitre du Sr. SAURIN *au Sr.* LA MOTTE. 442

PIECES
TIRÉES
DE L'EDITION
DE
SOLEURE

ODE

A

Mr. L'ABBÉ C***.

ABBE' chéri des neuf Sœurs,
Qui dans ta Philoſophie
Sais faire entrer les douceurs
Du commerce de la vie ;
Tandis qu'en nombre impairs
Je te trace ici les vers
Que m'a dictés mon caprice ;
Que fais-tu dans ces deſerts
Qu'enferme ton Bénéfice ?

Vas-tu dès l'Aube du jour
Secondé d'un plomb rapide
Enſanglanter le retour
De quelque Liévre timide?
Où chez tes Moines rendus
A t'ennuier aſſidus,
Cherches-tu quelques vieux titres,
Qui dans ton Tréſor perdus
Se retrouvent ſur leurs vitres?

Mais non, je te connois mieux.
Tu ſais trop bien que le Sage
De ſon loiſir ſtudieux
Doit faire un plus noble uſage,
Et juſtement enchanté
De la belle Antiquité
Chercher dans ſon ſein fertile
La ſolide Volupté,
Le Vrai, l'Honnête & l'Utile.

Toutefois de ton eſprit
Bani l'erreur générale,
Qui jadis en maint Ecrit
Plaça la ſaine Morale.
On abuſe de ſon nom.
Le Chantre d'*Agamemnon*
Sut nous tracer dans ſon Livre
Mieux que *Chryſippe* & *Zénon*
Quel chemin nous devons ſuivre.

✣✣✣

Homére adoucit mes mœurs
Par ſes riantes Images.
Sénéque aigrit mes humeurs
Par ſes Préceptes ſauvages.
En vain d'un ton de Rhéteur
Epictéte à ſon Lecteur
Préche le bonheur ſuprême;
J'y trouve un Conſolateur
Plus affligé que moi-même.

✣✣✣

Dans ſon flegme ſimulé
Je découvre ſa colére.
J'y vois un Homme acablé
Sous le poids de ſa miſére.
Et dans tous ces beaux diſcours
Fabriqués durant le cours
De ſa Fortune maudite,
Vous reconnoiſſez toujours
L'Eſclave d'*Epaphrodite*.

Mais je vois déja d'ici
Frémir tout le Zénoniſme
D'entendre traiter ainſi
Un des Saints du Paganiſme.
Pardon. Mais en vérité
Mon *Apollon* révolté
Lui devoit ce témoignage;
Pour l'ennui que m'a coûté
Son inſuportable Ouvrage.

Detout ſemblable Pédant
Le commerce communique
Je ne ſai quoi de mordant,
De farouche, & de cynique.
O le plaiſant Avertin
D'un Fou du Païs Latin,
Qui ſe travaille & ſe géne,
Pour devenir à la fin
Sage, comme *Diogéne.*

✲✲✲

Je ne prens point pour Vertu
Les noirs accès de triſteſſe
D'un Loup-garou revétu
Des habits de la Sageſſe.
Plus légére que le vent
Elle fuit d'un faux Savant
La ſombre mélancolie,
Et ſe ſauve bien ſouvent
Dans les bras de la Folie.

✲✲✲

La vertu du vieux *Caton*
Chez les Romains tant prônée,
Etoit ſouvent, nous dit-on,
De Falerne enluminée.
Toujours ces Sages hagars,
Maigres, hideux & blafards,
Sont ſouillés de quelque opprobre;
Et du premier des *Céſars*
L'Aſſaſſin fut homme ſobre.

Dieu beniſſe nos Dévots!
Leur ame eſt vraiement loiale,
Mais jadis les grands privots
De la Ligue anti-Roiale,
Les *Lineſtres*, les *Aubrys*,
Qui contre les deux *Henrys*
Préchoient tant la populace,
S'ocupoient peu des Ecrits
D'*Anacréon* & d'*Horace*.

Crois-moi, fais de leurs Chanſons
Ta plus importante étude.
A leurs aimables leçons
Conſacre ta ſolitude.
Et par *Young* rapellé
Sur ce rivage émaillé
Où Neuilli borde la Seine,
Reviens au vin d'Auvilé
Méler les eaux d'Hipocrène.

ODE

A

Mr. DUCHÉ,

DANS LE TEMS QU'IL TRAVAILLOIT A SA TRAGEDIE DE

DEBORA.

TANDIS que dans la ſolitude
Où le Deſtin m'a confiné,
J'endors par la douce habitude
D'une oiſive & facile étude,
L'ennui dont je ſuis lutiné.

Un ſublime eſſor te raméne
A la Cour des Sœurs d'*Apollon*;
Et bientot avec *Melpoméne*
Tu vas d'un nouveau phénoméne
Eclairer le ſacré Vallon.

O que ne puis-je, ſur les ailes
Dont *Dedale* fut poſſeſſeur,
Voler aux lieux où tu m'apelles;
Et de tes Chanſons immortelles
Partager l'aimable douceur!

✣✣✣

Mais une invincible contrainte
Malgré moi fixe ici mes pas.
Tu ſais quel eſt ce Labyrinte,
Et que pour aller à Corinte
Le déſir ſeul ne ſufit pas.

✣✣✣

Toutefois les froides ſoirées
Commencent d'abréger le jour:
Vertumne a changé ſes livrées;
Et nos Campagnes labourées
Me flatent d'un prochain retour.

✣✣✣

Déja le départ des Pléïades
A fait retirer les Nochers,
Et déja les triſtes Hyades
Forcent les frileuſes Dryades
De chercher l'abri des Rochers.

✣✣✣

Le volage Amant de *Clyte*
Ne careſſe plus nos Climats,
Et bientot des Monts de Scithie
Le fougueux Epoux d'*Orithie*
Va nous ramener les frimats.

Ainſi, dès que le Sagittaire
Viendra rendre nos champs déſerts,
J'irai ſecret dépoſitaire
Prés de ton foier ſolitaire
Jouïr de tes ſavans concerts.

En atendant, puiſſent leurs charmes
Apaiſant le mal qui t'aigrit,
Diſſiper tes vaines alarmes;
Et tarir la ſource des larmes
D'une Epouſe qui te chérit.

Je ſai que la Fiévre & l'Automne
Pourroient métre *Hercule* aux abois:
Mais ſi ma conjecture eſt bonne,
La fiévre dont ton cœur friſſonne,
Eſt le plus dangereux des trois.

* ODE

SUR LA MORT DE S. A. S.

MONSEIGNEUR

LE PRINCE DE CONTI,

arrivée au mois de Février 1709.

PEUPLES, dont la douleur aux larmes obſtinée
De ce Prince chéri déplore le trépas,
Aprochez, & voiez quelle eſt la deſtinée
Des grandeurs d'ici bas!

CONTI n'eſt plus, ô Ciel! ſes vertus, ſon courage,
La ſublime valeur, le zéle pour ſon Roi,
N'ont pu le garantir au milieu de ſon âge
De la commune loi.

* *Quoique cette* Ode *ſe trouve preſque toute entiére dans celle* aux Rois ſur leurs Flateurs, *& dans celle* ſur la mort du Prince de Conti, *on n'a pas laiſſé de la réimprimer ici, à cauſe des additions conſidérables qui y ſont.*

Il n'eſt plus; & les Dieux en des tems ſi funeſtes
N'ont fait que le montrer aux regards des Mortels.
Soumettons-nous. Alons porter ces triſtes reſtes
Au pié de leurs Autels.

Elevons à ſa cendre un monument célébre.
Que le Jour, de la Nuit emprunte les couleurs.
Soupirons, gémiſſons ſur ce Tombeau funébre
Arroſé de nos pleurs

Mais que dis-je? Ah, plutot à ſa Vertu ſuprême
Conſacrons un hommage & plus noble & plus doux.
Ce Héros n'eſt point mort. Le plus beau de lui-même
Vit encor parmi nous.

Ce qu'il eut de mortel s'éclipſe à notre vue.
Mais de ſes actions le viſible flambeau,
Son Nom, ſa Renommée en cent lieux épandue,
Triomphent du Tombeau.

En dépit de la Mort, l'Image de ſon ame,
Ses Talens, ſes Vertus vivantes dans nos cœurs,
Y peignent ce Héros avec des traits de flame.
De la Parque vainqueurs.

❖❖❖

Steinkerque où ſa valeur rapela la Victoire,
Nervinde où ſes conſeils guidérent nos exploits,
Eterniſent ſa vie, auſſi bien que la gloire
De l'Empire François.

❖❖❖

Ne murmurons donc plus contre les Deſtinées
Qui livrent ſa jeuneſſe au cizeau d'*Atropos*;
Et ne meſurons point au nombre des années
La courſe des Héros.

❖❖❖

Pour qui compte les jours d'une vie inutile,
L'âge du vieux *Priam* paſſe celui d'*Hector*.
Pour qui compte les faits, les ans du jeune *Achille*
L'égalent à *Neſtor*.

❖❖❖

Voici, voici le tems, où libres de contrainte
Nos voix peuvent pour lui ſignaler leurs accens.
Je puis à mon Héros, ſans baſſeſſe & ſans crainte
Prodiguer mon encens.

✣✣✣

Muſes, préparez lui votre plus riche ofrande.
Placés ſon nom fameux entre les plus grans noms.
Rien ne peut plus faner l'immortelle guirlande
Dont nous le couronnons.

✣✣✣

Oui, cher Prince, ta mort de tant de pleurs ſuivie
Met le comble aux grandeurs dont tu fus revêtu,
Et ſauve des écueils d'une plus longue vie
Ta Gloire & ta Vertu.

✣✣✣

Au faîte des honneurs un Vainqueur indomtable
Voit ſouvent ſes lauriers ſe flétrir dans ſes mains.
La Mort, la ſeule Mort met le ſceau véritable
Aux grandeurs des Humains.

✣✣✣

Combien avons-nous vu d'Eloges unanimes
Condannés, démentis par un honteux retour !
Et combien de Héros glorieux, magnanimes,
Ont vécu trop d'un jour !

✣✣✣

Du Midi juſqu'à l'Ourſe on vantoit ce Monarque,
Qui remplit l'Univers de carnage & de ſang.
Il meurt. Sa gloire tombe & le Deſtin lui marque
Son véritable rang.

✣✣✣

Ce n'eſt plus ce Héros guidé par la Victoire,
Par qui tous les Guerriers aloient être éfacés.
C'eſt un nouveau *Pirrhus*, qui va groſſir l'Hiſtoire
Des fameux Inſenſés.

✣✣✣

Ainſi de ſes bienfaits la Fortune ſe venge :
Mortels, défions nous d'un ſort toujours heureux
Et de nos Ennemis, ſongeons que la Loüange
Eſt le plus dangereux.

✣✣✣

Jadis tous les Humains errant à l'avanture
A leur ſauvage inſtinct vivoient abandonnés ;
Satisfaits d'aſſouvir de l'aveugle Nature
Les beſoins éfrénés.

✿✿✿

La Raiſon fléchiſſant leurs humeurs indociles,
De la Société vint former les liens ;
Et bientot raſſembla ſous de communs aziles
Les premiers Citoiens.

✿✿✿

Pour aſſurer entre eux la Paix & l'Innocence,
Les Loix firent alors éclater leur pouvoir.
Sur des Tables d'airain l'Audace & la Licence
Aprirent leur devoir.

✿✿✿

Mais il faloit encor pour étonner le crime
Toujours contre les Loix promt à ſe révolter,
Que des Chefs revêtus d'un pouvoir légitime
Les fiſſent reſpecter.

✿✿✿

Ainſi pour le maintien de ces Loix ſalutaires,
Du Peuple entre vos mains le pouvoir fut remis;
Rois, vous futes élus, ſacrés dépoſitaires
Du glaive de *Thémis*.

Puiſſe en Vous la Vertu faire luire ſans ceſſe
De la Divinité les raions glorieux!
Partagez ces tributs d'amour & de tendreſſe
Que nous ofrons aux Dieux.

Mais chaſſez loin de vous la baſſe Flaterie,
Qui cherchant à ſouiller la bonté de vos Mœurs,
Par cent détours obſcurs s'ouvre avec induſtrie
La porte de vos cœurs.

Le Pauvre eſt à couvert de ſes ruſes obliques:
Orgueilleuſe, elle fuit la pourpre & les faiſceaux,
Serpent contagieux, qui des ſources publiques
Empoiſonne les eaux.

Craignez que de ſa voix les trompeuſes délices
N'aſſoupiſſent enfin votre foible Raiſon.
De cette Enchantereſſe oſez, nouveaux *Uliſſes*,
Renverſer le poiſon.

✣✣✣

Némeſis vous obſerve, & frémit des blaſphêmes
Dont rougit à vos yeux l'aimable Vérité.
N'attirez point ſur vous, trop épris de vous mêmes,
Sa terrible Equité.

✣✣✣

C'eſt Elle dont les yeux certains, inévitables,
Percent tous les replis de nos cœurs inſenſés;
Et nous lui répondrons des Eloges coupables,
Qui nous ſont adreſſés.

✣✣✣

Des châtimens du Ciel implacable Miniſtre,
De l'Equité trahie elle venge les droits.
Et voici les Arrêts dont ſa bouche ſiniſtre
Epouvante les Rois.

✣✣✣

Ecoutez, & tremblez, Idoles de la Terre.
D'un encens usurpé *Jupiter* est jaloux.
Vos Flateurs dans ses mains allument le Tonerre
Qui s'éleve sur Vous.

Il détruira leur culte, il brisera l'Image
A qui sacrifioient ces faux Adorateurs,
Et punira sur vous le détestable hommage
De vos Adulateurs.

Moi, je préparerai les vengeances célestes;
Je livrerai vos jours au Démon de l'Orgueil,
Qui par vos propres mains de vos grandeurs funestes
Creusera le cercueil.

Vous n'écouterez plus la voix de la Sagesse;
Et dans tous vos conseils, l'aveugle Vanité,
L'Esprit d'enchantement, de vertige & d'ivresse,
Tiendra lieu de clarté.

Sous les noms ſpécieux de Zéle & de Juſtice
Vous vous déguiſerez les plus noirs attentats.
Vous couvrirez de fleurs les bords du précipice
Qui s'ouvre ſous vos pas.

Mais enfin votre chute à vos yeux déguiſée,
Aura ces mêmes yeux pour triſtes ſpectateurs;
Et votre abaiſſement ſervira de riſée
A vos propres Flateurs.

De cet Oracle affreux tu n'as point à te plaindre,
Cher Prince, ton éclat n'a point pu t'abuſer.
Ennemi des Flateurs, à force de les craindre
Tu ſus les mépriſer.

Auſſi la Renommé en publiant ta gloire
Ne ſera point ſoumiſe à ces fameux revers.
Les Dieux t'ont laiſſé vivre aſſez pour ta mémoire;
Trop peu pour l'Univers.

* ODE

FAITE EN ANGLETERRE

POUR

Mᴱ LA D*** DE N.

SUR LE GAIN D'UN PROCEZ INTENTÉ CONTRE SON MARIAGE.

QUELS nouveaux concerts d'alégreſſe
Retentiſſent de toutes parts ?
Quelle lumineuſe Déeſſe
Atire ici tous les regards ?
C'eſt *Thémis* qui vient de deſcendre,
Thémis empreſſée à défendre
L'honneur de ſon ſexe outragé :
Et qui ſur l'Envie étouffée
Vient dreſſer un juſte trophée
Au Mérite qu'elle a vengé.

* *cette* Ode *eſt preſque la même que celle* à Mr. De Pointis.

Par la Nature & la Fortune
Tous nos Deſtins ſont balancés ;
Mais toujours les bienfaits de l'une
Par l'autre ont été traverſés.
O Déeſſes ! Une Mortelle
Seule à votre longue querelle
Fit ſuccéder d'heureux acords ;
Vous voulutes à ſa naiſſance
Signaler votre intelligence
En la comblant de vos tréſors

Mais que vois-je ? la noire Envie
Agitant ſes Serpens afreux,
Pour ternir l'éclat de ſa vie
Sort de ſon antre ténébreux.
L'Avarice lui ſert de guide.
La Malice au ſouris perfide,
L'Impoſture aux yeux éfrontés,
De l'Enfer Filles inflexibles,
Secouant leurs flambeaux horribles
Marchent ſans ordre à ſes cotés.

L'Innocence fiére & tranquille
Voit leurs complots ſans s'ébranler,
Et croit que leur fureur ſtérile
En vains éclats va s'exhaler.
Mais ſon eſpérance eſt trompée.
De *Thémis* ailleurs ocupée
Les ſecours étoient diférés :
Et par l'impunité plus fortes
Leur audàce frapoit aux portes
Des Tribunaux les plus ſacrés.

Enfin, Divinité brillante,
Par Toi leur orgueil eſt détruit ;
Et ta lumiére étincelante
Diſſipe cette afreuſe nuit.
Déja leur troupe confondue
A ton aſpect tombe éperdue ;
Leur eſpoir meurt anéanti,
Et le noir Démon du Menſonge
Fuit, diſparoit, & ſe replonge
Dans l'Ombre dont il eſt ſorti.

Quite tes vétemens funébres,
Fille du Ciel, noble Pudeur.
La lumiére ort des ténébre
Repren ta premiére ſplendeur.
De cette divine Mortelle,
Dont tu fus la guide éternelle,
Les loix ont été le ſoutien.
Revien de feſtons couromée,
Et de palmes environnée
Chanter ſon triomphe, & le tien.

✿✿✿

Aſſez la fraude & l'Injuſtice
Que ſa gloire avoit ſu bleſſer,
Dans les piéges de l'Artifice
Ont tâché de l'embaraſſer.
Fuiez, Jalouſie obſtinée!
De votre haleine empoiſonnée
Ceſſez d'ofuſquer ſes Vertus.
Regardez la Haine impuiſſante
Et la Diſcorde gémiſſante
Monſtres ſous ſes piés abatus.

✿✿✿

Pour chanter leur joie & ſa gloire,
Combien d'immortelles Chanſons
Les chaſtes Filles de Mémoire
Vont dicter à leurs Nouriſſons;
O qu'après la triſte froidure
Nos yeux, amis de la verdure,
Sont enchantés de ſon retour!
Qu'après les fraieurs du naufrage
On oublie aiſément l'orage,
Qui céde à l'éclat d'un beau jour!

✣✣✣

Tel ſouvent un nüage ſombre,
Du ſein de la Terre exhalé,
Tient ſous l'épaiſſeur de ſon ombre
Le céleſte flambeau voilé.
La Nature en eſt conſternée;
Flore languit abandonnée;
Philoméle n'a plus de ſons.
Et tremblante à ce noir préſage,
Cérés pleure l'afreux ravage
Qui vient menacer ſes moiſſons.

✣✣✣

Mais bientot vengeant leur injure.
Je vois mille traits enflamés,
Qui percent la prison obscure
Qui les retenoit enfermés.
Le Ciel de toutes parts s'alume.
L'Air s'échaufe, la Terre fume.
Le nüage créve & palit;
Et dans un goufre de lumiére
Sa vapeur humide & grossiére
Se dissipe & s'ensevelit.

CANTATE.

LES BAINS DE TOMERI,

POUR S. A. S.

Mme LA DUCHESSE.

QUel ſpectacle pompeux orne ce bord tranquille ?
Diane avec toute ſa Cour
Vient-elle y chercher un azile
Contre les feux du Dieu du jour ?
Pour voir ces Déïtés nouvelles
Le Soleil tient encor ſes Courſiers arrétés.
La Nimphe qui préſide à ces bords enchantés,
Epuiſe ſes regards ſur Elles,
Et raſſemble en ces mots ſes Compagnes fidéles,
Pour rendre hommages à leurs beautés.

Venez voir votre Souveraine,
Nimphes, ſortez de vos roſeaux.
C'eſt *Thétis* qui vient ſur la Seine
Gouter la fraicheur de mes Eaux.
Coulez, coulez, eaux fugitives;
Et vous, Oiſeaux, quittez les Bois;
Chantez ſur ces aimables rives;
Chantez l'honneur que je reçois.
Venez voir votre Souveraine,
Nimphes, ſortez de vos roſeaux.
C'eſt *Thétis* qui vient ſur la Seine
Gouter la fraicheur de mes Eaux.

Nouvelles Déïtés, qui flotez ſur mes ondes,
Que d'atraits inconnus vous ofrez à mes yeux!
Jamais dans ſes grotes profondes
Amphitrite n'a vu rien de ſi précieux.
Mais n'en rougiſſez pas: dans cette Cour charmante
La Déeſſe qui vous conduit,
Brille comme au milieu des Aſtres de la nuit
Du jeune *Endimion* on voit briller l'Amante.
Quel cœur reſiſteroit à des atraits ſi doux!
Naïades, aprochez; *Tritons*, éloignez-vous.

Vous qui rendez *Flore* immortelle,
Raſſemblez vous, tendres *Zéphirs*;
Une Divinité nouvelle
Eſt reſervée à vos ſoupirs.
Venez ſur mes humides plaines
Careſſer ces jeunes Beautés.
Venez de vos douces haleines
Echaufer mes flots argentés.
Vous qui rendez *Flore* immortelle,
Raſſemblez-vous, tendres *Zéphirs*;
Une Divinité plus belle
Eſt réſervée à vos ſoupirs.

Et vous, dont le pouvoir s'étend ſur tout le Monde,
Amours, ſi les atraits de la Fille des Mers
Ont pu vous atirer ſur l'Onde,
Acourez ſur ma rive, & traverſez les airs.
Une *Vénus* nouvelle exige votre hommage,
Et bientot vous verrez que celle de Paphos
Lui céde autant que mon rivage
Le céde aux vaſtes bords de l'Empire des flots.

Tendres Amours, acourez tous;
Venez, volez, Troupe immortelle.
La Beauté languiroit ſans vous,
Et vous expireriez ſans elle.

S'il eſt vrai que le Dieu d'Amour
A la Beauté doit ſa naiſſance,
La Beauté pár un doux retour
Doit à l'Amour ſeul ſa puiſſance.

Tendres Amours, acourez tous;
Venez, volez, Troupe immortelle.
La Beauté languiroit ſans vous,
Et vous expireriez ſans el[illegible]

EPITRE AUX MUSES.

FILLES du Ciel, chaſtes & doctes Fées,
Qui des Héros conſacrant les trophées,
Garantiſſez du naufrage des Tems
Les Noms fameux & les Faits éclatans;
Des vrais lauriers ſages diſpenſatrices,
Muſes, jadis mes premières nourrices,
De qui le ſein me fit preſque en naiſſant
Téter un lait plus doux que nourriſſant;
Je vous écris: non pour vous rendre hommage
D'un vain talent que dès mon plus jeune âge
A cultivé votre amour maternel;
Mais pour vous dire un Adieu ſolennel.
Quel compliment! quelle bruſque incartade,
Me direz-vous? d'où vient cette boutade?
De quoi ſe plaint ton eſprit ulcéré?
N'eſt-ce pas Toi, qui ſur ce Mont ſacré,

Si périlleux à qui veut s'y produire,
Vins nous prier de vouloir te conduire ?
Nous demander par des vœux aſſidus
Des dons ſouvent ſans ſuccès atendus ;
Et loin encor des ſomets du Parnaſſe
Sur le coteau briguer une humble place ?
Ton rang enfin y fut marqué par Nous.
Et ſi ce rang à ton chagrin jaloux
Paroit trop bas près des places ſuperbes
Des *Sarrazins*, des *Racans*, des *Malherbes*,
Contente toi de médiocrité,
Et ſonge au moins au peu qu'il t'a couté.
A peine encor as-tu compté ſix luſtres.
Tâche à monter du moindre aux plus illuſtres.
Dans ton Eté ce n'eſt point un afront
D'être arrivé ſur le penchant du Mont,
Tandis qu'on voit tant d'aſpirans timides
Marchant toujours ſans bouſſole & ſans guides
Par des ſentiers durs, pénibles & longs,
A ſoixante ans ramper dans les vallons,
Oſe franchir des bornes importunes ;
Va, cours tenter des routes moins communes ;
Et cherche enfin par des travaux conſtans
A mériter.... Muſes, je vous entens.
Vous m'ofririez le Laurier d'*Euripide*,

Si comme lui, dans quelque roche aride
Pour recueillir mon eſprit diſſipé,
J'alois chercher un ſépulcre eſcarpé;
Si je pouvois, ſublime Miſantrope,
Fuir les Humains pour ſuivre *Calliope*;
A tous plaiſirs conſtamment renoncer;
Le jour écrire, & la nuit éfacer;
Sécher ſix mois ſur les ſtrophes d'une *Ode*,
Et de moi même *Ariſtarque* incommode
A vous pourſuivre épuiſer mes chaleurs:
Pour vous ravir quelqu'une de ces fleurs
Qu'à pleines mains, pour tant d'autres avares,
Vous prodiguez aux *Chaulieux*, aux *la Fares*.
Non, non, jamais de vos dons trop épris
Je n'obtiendrai vos lauriers à ce prix.
J'abjurerois & *Phébus* & *Minerve*,
Si poſſedé d'une importune verve
Il me faloit pour de douteux ſuccès
Paſſer ma vie en d'éternels accès:
Toujours troublé de fureurs convulſives
De mon plancher ébranler les ſolives,
Et rejettant toute ſociété
Ecrire en ſage, & vivre en hébété.
Si quelquefois je cours chercher votre aide,
C'eſt moins par choix que ce n'eſt par reméde.

La ſolitude eſt mon plus grand éfroi.
Je crains l'ennui d'être ſeul avec moi.
Et j'ai trouvé ce foible ſtratagême
Pour m'éviter, fugitif de moi-même.
De là ſont nés ces Ecrits bigarés,
Fous, ſérieux, profanes, & ſacrés;
Où je dépeins, non des mœurs trop volages,
Mais ſeulement les diverſes Images
Qui m'ont frapé, ſelon les tems divers
Où mon ennui m'a fait chercher des Vers.
Vous me direz qu'au moins pour ce ſervice
A vos bienfaits je dois quelque juſtice:
Que c'eſt par Vous qu'à vingt ans parvenu,
Né comme *Horace* aux Hommes inconnu,
Bien moins que lui ſignalé ſur la ſcéne,
J'ai cependant trouvé plus d'un *Mécéne*.
Que par votre aide à la Cour moins caché
Soufert des Grands, quelquefois recherché
J'ai par bonheur eſquivé le naufrage
Du ridicule, où jette l'étalage
Du nom d'Auteur, ſur tout en ce tems-ci.
Oui, j'en conviens. Mais c'eſt par vous auſſi
Que ſont venus mes ennuis, mes tortures,
Tous ces complots, ces lâches impoſtures,
Ces noirs tiſſus que m'ont vingt fois tramés

De vils Rimeurs contre moi gendarmés.
Car il n'eſt point de Fou mélancolique,
Plus éfréné qu'un Auteur famélique,
Qui ſur les Quais ſans avoir été lu,
Voit expirer ſon Livre vermoulu.
Et par malheur ſi dans cette furie
A ſes chagrins ſe joint la raillerie
De quelque Auteur d'oprobres moins couvert;
Tout l'Occéan, cent vœux à *ſaint Hubert*,
Ne feroient rien ſur la rage canine
Que ce mépris dans ſon cœur enracine.
Dès ce moment par cent fauſſes rumeurs
Son noir venin ſe répand ſur vos Mœurs.
Gardez vous bien de cet Homme cauſtique,
S'écria-t-il: *Fuiez ce Frénétique.*
Dans ſes brocards aucun n'eſt ménagé.
C'eſt un Serpent, un Diable, un Enragé,
Que rien n'apaiſe, & qui dans ſes blaſphêmes
Déchire tout, juſqu'à ſes Amis mêmes
Vous alez être innondé de Chanſons.
Que je vous plains! Mais nous le connoiſſons.
Ce n'eſt point là du tout ſon caractére,
Il eſt fidéle, équitable, ſincére.
De ſa vertu *Vauban* même fait cas:
Il s'y connoit. *Ne vous y fiez pas;*

C'eſt un matois ; il fait le bon Apôtre ;
Il paroît doux & civil comme un autre ;
Mais dans le fond c'eſt le plus noir eſprit !....
Voilà comment ſa haine vous flétrit.
Voilà les coups que le Traître vous porte.
Si par bonheur cette impoſture avorte,
Bientot ſon fiel fécond en trahiſons
Fera courir de maiſons en maiſons
Mille placards qui vous chargent de crimes,
Lettres d'avis, libelles anonimes,
Recours groſſier & toujours ſans éfet :
Mais des Brouillons l'ordinaire Alphabet.
Et priez Dieu qu'il préſerve la Ville
De tout bon mot, Satire ou Vaudeville,
Et de tous Vers ſous le manteau portés ;
Car à coup ſûr ils vous ſeroient prétés.
Si leur ſecours manque à votre Adverſaire,
Dans le beſoin lui-même en ſaura faire.
Fabriquera vingt infames *Couplets*
Tels qu'au milieu des plus groſſiers Valets,
A les chanter *Linière* auroit eu honte :
Et qui ſeront écrits ſur votre Compte.
Dans les *Cafés*, dans les plus vils réduits,
Il prendra ſoin de ſemer ſes faux bruits :
Vous décrier comme un Monſtre indomtable,

Aux Rois, aux Grands, à l'Etat redoutable.
Et ſeduira peut-être en quelque point
Son ſot Ami qui ne vous connoit point.
O fol amour d'une vaine fumée!
Fruit dangereux d'un peu de renommée!
Muſes, voilà les chagrins, les dégouts
Que vos préſens.... Alte là, direz-Vous.
Tous ces diſcours, ces cris que du Parnaſſe
Fait retentir l'obſcure Populace,
Dont ſans raiſon tu conçois tant déffroi,
Qui les excite? Eſt-ce nous? Eſt-ce Toi?
C'eſt par nos ſoins que ton eſprit docile
Prenant pour guide & *Terence* & *Virgile*,
Dans leur Ecole a de bonne heure apris
A diſtinguer des ſolides Ecrits,
Ces vains amas d'Antithéſes pointues,
D'expreſſions flaſques & rebatues,
Dont nous voions tant d'Auteurs admirés
Farcir leurs Vers du Badaut révérés.
Voilà tout l'Art, voilà tous les myſtéres
Que t'ont apris nos leçons ſalutaires.
Mais ces leçons t'ont-elles engagé
A brocarder un Auteur affligé,
Aſſez puni de l'orgueil qui l'enivre,
Et du malheur d'avoir fait un ſot livre,

Par le chagrin d'entendre hüer ſes vers,
Et de ſe voir tout vif rongé des Vers ?
Eſt-il permis de braver ſur l'échelle
Un Patient jugé par la Tournelle ?
Laiſſons le pendre au moins ſans l'inſulter.
Vous dites vrai. Mais comment l'éviter ?
Dés qu'un Ouvrage a commencé de naître,
Soit qu'au Théatre il ſe ſoit fait connaître,
Soit que ſon titre orne les carrefours,
Chacun en parle, au moins deux ou trois jours.
Et ſi quelqu'un ſa Sentence paſſée,
M'en vient à moi demander ma penſée ?
Que dites-vous de ces Vers chevillés ?
De ces diſcours obſcurs, entortillés ?
Il faut parler. Que répondre ? Que faire ?
Les admirer ? Non. Et quoi donc ? Te taire.
Fort bien : l'avis eſt ſenſé : grand merci.
Je me tairai. Mais faites taire auſſi
Paris, la Cour, les Loges, le Parterre
Tous ces ſiffets plus craints que le Tonnerre,
Ces cris enfin d'un Peuple mutiné,
Dont mon Vilain ſe voit aſſaſſiné.
Laiſſe crier, & retien ta critique,
Repondez vous. La Cenſure publique

Peut ſur un Fat s'exercer tout au long ;
Mais toi? Sois ſage, & te tais. Comment donc ?
Quand de ſes vers un Grimaud nous poignarde,
Chacun pourra lui donner ſa nazarde,
L'apeler buffle, & ſtupide achevé ;
Et moi, pour être avec vous élevé,
Je ne pourrai, ſans faire un ſacrilége
Me prévaloir d'un foible privilége
Que vous laiſſez aux derniers des Humains ?
S'il eſt ainſi, je vous baiſe les mains,
Muſes, gardez vos faveurs pour quelqu'autre.
Ne perdons plus ni mon tems ni le votre.
Dans ces débats où nous nous égaions.
Tenez voila vos pinceaux, vos craions :
Reprenez tous. J'abandonne ſans peine
Votre Hélicon, vos Bois, votre Hipocréne,
Vos vains lauriers d'épine envelopés,
Et que la foudre a ſi ſouvent frapés.
Car, auſſi bien quel eſt le grand ſalaire
D'un Ecrivain au deſſus du Vulgaire ?
Quel fruit revient aux plus rares Eſprits
De tant de ſoin à polir leurs Ecrits :
A rejetter les beautés hors de place :
Mettre d'acord la force avec la grace :
Trouver aux mots leur véritable tour :

D'un double ſens déméler le faux-jour :
Fuir les longueurs, éviter les redites ;
Bannir enfin tous ces mots paraſites
Qui malgré vous dans le ſtile gliſſés
Rentrent toujours, quoique toujours chaſſés :
Quel eſt le prix d'une étude ſi dure ?
Le plus ſouvent une injuſte Cenſure,
Ou tout au plus quelque léger regard
D'un Courtiſan qui vous loue au hazard ;
Et qui peut-être avec plus d'énergie
S'en va prôner quelque fade *Elégie*.
Et quel honneur peut eſpérer de moins
Un Ecrivain libre de tous ces ſoins,
Que rien n'arrête, & qui ſûr de ſe plaire,
Fait ſans travail tous les Vers qu'il veut faire ?
Il eſt bien vrai qu'à l'oubli condannés
Ses vers ſouvent ſont des enfans mort-nés.
Mais chacun l'aime, & nul ne s'en défie ;
A ſes talens aucun ne porte envie.
Il a ſa place entre les beaux Eſprits ;
Fait des *Sonnets*, des *Bouquets* pour *Iris* :
Quelquefois même aux bons mots s'abandonne :
Mais doucement, & ſans bleſſer perſonne,
Toujours diſcret, & toujours bien diſant ;

Et ſur le tout, aux Belles complaiſant.
Que ſi jamais pour faire une Oeuvre en forme
Sur l'Héliçon *Phœbus* permet qu'il dorme:
Voilà d'abord tous ſes chers Confidens
De ſon mérite admirateurs ardens,
Qui par cantons répandus dans la Ville
Pour l'élever dégraderont *Virgile*;
Car il n'eſt point d'Auteur ſi déſolé
Qui dans Paris n'ait un parti zélé.
Rien n'eſt moins rare. *Un Sot*, dit la Satire,
Trouve toujours un plus Sot qui l'admire.
A ce propos on raconte qu'un jour
Certain Oiſon, gibier de Baſſecour,
De ſon Confrére exaltant le haut grade
D'un ton flateur lui diſoit: Camarade,
Plus je vous vois, & plus je ſuis ſurpris
Que vos talens ne ſoient pas plus chéris;
Et que le Cigne, animal inutile,
Ait ſi long tems charmé l'Homme imbécille.
En vérité, c'eſt être bien Gaulois
De tant prôner ſa ridicule voix.
Car, ſans vouloir faire ici d'invective,
Si vous avez quelque prérogative,
C'eſt l'Art du chant, dans lequel vous primez.
Je m'en raporte à nos Oiſons charmés

Quand ſur le ton de *Pindare* & d'*Horace*
Votre goſier liriquement croaſſe.
Laiſſons là l'Homme & ſes ſottes raiſons :
Mais croions en nos couſins les Oiſons.
Chantez un peu. Déja d'aiſe ſaiſie
La Baſſecour ſe pâme & s'extaſie.
A ce diſcours notre Oiſeau tout gaillard
Perce le Ciel de ſon cri nazillard.
Et tout d'abord, oubliant leur mangeaille
Vous euſſiez vu Canards, Dindons, Poulaille,
De toutes parts acourir, l'entourer,
Batre de l'aile, aplaudir, admirer,
Vanter la voix dont Nature le doue ;
Et faire nargue au *Cigne de Mantouë*.
Le chant fini, le *Pindarique Oiſon*
Se rengorgeant rentre dans la maiſon :
Tout orgueilleux d'avoir par ſon ramage
Du Poulailler mérité le ſufrage.
Ainſi ſouvent par ſa clique porté
Un ſot Rimeur voit ſon nom exalté.
Je ſai qu'enfin ſes lauriers chimériques
Ont tôt ou tard leurs ans climactériques,
La Mode paſſe, & l'homme ouvre les yeux.
Mais ſupoſons qu'un Sort capricieux.

Faſſe tomber ſes grandeurs ruinées ;
Il a du moins joüi quelques années
Du même honneur, qu'avec un pareil art
Au bon vieux tems ſut extorquer *Ronſart.*
Et quand la Mort vient nous rendre viſite,
Achille eſt-il plus heureux que *Therſite* ?
Tous ces diſcours ſont fort beaux, direz-vous.
Mais revenons. Parle : & confeſſe nous
Qu'en tes Ecrits un peu trop de licence
A certains bruits a pu donner naiſſance ;
Que ton courroux bien vite eſt alumé ;
Et que le Ciel en naiſſant t'a formé
Aux moindres traits que ſur Toi l'on décoche,
Un peu malin. Moi ? D'où vient ce reproche ?
Où ſont-ils donc, puiſqu'il faut tout peſer,
Ces traits malins dont on peut m'acuſer ?
Celui qui mord ſes Amis en cachette,
Qui rit tout bas des lardons qu'on leur jette,
Qui dit tout haut ce qu'il n'a jamais vu,
Ou qui révéle un ſecret qu'il a ſu,
Voilà votre Homme : & c'eſt ſans injuſtice
Que vous pouvez le taxer de malice ;
Car des noirceurs le ſucre envenimé,
D'un pareil nom doit être difamé,
Et non le Sel d'un riant badinage,

De la Candeur ordinaire partage.
Si quelquefois, comme on voit tous les jours,
Un Homme à table éxerce ſes diſcours
Sur quelque intrigue ou conte de la Ville,
Qui bien ſouvent n'eſt pas mot d'Evangile,
Et qui pourtant touche à l'honneur de gens
En cas pareil pour lui plus indulgens;
Pour peu qu'au gré de la Troupe charmée
De quelque eſprit l'hiſtoire ſoit ſemée,
Notre Conteur paſſera pour plaiſant,
Pour Galant homme; & point pour Médiſant
Et moi vexé par vingt bouches impures,
Je n'aurai pu repouſſer les injures
De Deux ou Trois, que je n'ai point nommés;
Et qui déja du Public difamés
Sont reconnus à leur ignominie,
Plutot qu'aux Vers qu'enfanta mon Génie?
Que ſi d'un ſeul légérement frapé,
En badinant le nom m'eſt échapé,
Eſt-ce un forfait à décrier ma veine?
Et dites-moi: Quand jadis *La Fontaine*,
De ſon Païs l'Homme le moins mordant,
Et le plus doux, mais Homme cependant;
De ſes bons mots ſur plus d'une matiére
Contre *Lulli*, *Quinaut* & *Furetiére*
Fit rejaillir l'enjouement bileux:
Fut-il traité d'Auteur calomnieux?

Tout vrai Poëte eſt ſemblable à l'Abeille.
C'eſt pour Nous ſeuls que l'Aurore l'éveille,
Et qu'elle amaſſe au milieu des chaleurs
Ce miel ſi doux, tiré du ſuc des fleurs.
Mais la Nature, au moment qu'on l'ofenſe
Lui fit préſent d'un dard pour ſa défenſe,
D'un aiguillon, qui promt à la venger,
Cuit plus d'un jour à qui l'oſe outrager.
J'entens d'ici, *Muſes*, votre réponſe.
Tous ces *Arrêts* que la Haine prononce,
Ces vains propos diſſipés dans les airs,
Ne ſont qu'un rien près d'un Ecrit en Vers.
L'Ouvrage reſte, & le diſcours s'envole.
Plus d'une fois ta piquante hyperbole
A tes Cenſeurs a ſu donner leur fait:
Mais contre Toi, répond nous, qu'ont ils fait?
Ce qu'ils ont fait? Demandez aux Fruitiéres.
De leurs Ecrits prodigues héritiéres.
Oui, contre moi, vous qui me cenſurés,
Vous les avez mille fois inſpirés.
Nous? Point du tout. A tort tu nous acuſés.

Si contre Toi ſans conſulter les Muſes,
Ils ont écrit quelques Vers diſcourtois,
C'eſt malgré nous qu'ils ſont faits. Je le crois.
Paſſons. Hé bien, ſi leur Troupe futile
N'a contre Toi qu'une rage inutile,
Pourſuivez vous, qu'un courroux ſans pouvoir,
Que crains-tu tant? Et que peux-tu prévoir?
Ce que je crains? vous alez le connoître
Dans un ſeul mot de *Deſpréaux* mon Maitre.
Vos Ennemis prônent de tous cotés;
Lui diſoit-on, *que vous les redoutez!*
Que vous craignez leur vaſte Compagnie!
Ils ont raiſon. Je crains la Calomnie,
Répondit-il. Et quel ravage afreux
N'excite point ce Monſtre ténébreux,
A qui l'Envie au regard homicide
Met dans les mains ſon flambeau parricide;
Mais dont le front eſt peint avec tout l'art
Que peut fournir le Menſonge & le Fard?
Le faux-Soupçon lui conſacrant ſes veilles,
Pour l'écouter ouvre ſes cent oreilles;

Et l'Ignorance avec des yeux diſtraits
Sur ſon raport, prononce nos Arrêts.
Voilà quels ſont les infidéles Juges
A qui la Fraude heureuſe en ſubterfuges
Fait avaler ſon poiſon infernal
Et tous les jours devant leur Tribunal
Par les cheveux l'Innocence traînée,
Sans ſe défendre eſt d'abord condannée.
Votre Ennemi paſſe en vain pour Menteur.
Meſſieurs, diſoit un fameux Délateur
Aux Courtiſans de *Philippe* ſon Maître,
Quelque groſſier qu'un menſonge puiſſe être,
Ne craignez rien. Calomniez toujours:
Quand l'Acuſé confondroit vos diſcours,
La plaie eſt faite: & quoiqu'il en guériſſe,
On en verra du moins la cicatrice.
Où donc aler? quel mur? quel triple airain
Nous ſauvera d'une invisible main?
Eſt-il Mortel qui s'en puiſſe défendre?
Sans doute. Et qui? l'Homme qui ſoit atendre;
Concluez-vous. Vainement l'Art obſcur

Sur la Vertu jette ſon voile impur :
La Vérité tot ou tard ſe reléve :
Le raion perce, & le nüage créve.
Sois de Toi même un ſévére inſpecteur,
Et ne crain rien. Quant à ce Peuple Auteur
Dont tu n'as pu prévenir la diſgrace,
Nous leur dirions, nous mettant à ta place :
Or çà, Meſſieurs, plus d'animoſité,
Faiſons la Paix, & ſignons un Traité.
Depuis long tems je ſouffre vos murmures,
Vos cris aigus, vos chaleurs, vos injures :
Sans qu'en mes Vers nul de vous énoncé
Ait eu ſujet de ſe croire ofenſé.
Je ferai plus. Continuez d'écrire,
Je vous promets de ne vous jamais lire :
De n'outrager ni vous, ni votre Eſprit :
Et d'oublier que vous aiez écrit.
Pourvu qu'enfin plus modérés, plus ſages,
A votre tour vous ceſſiez vos outrages,
Que vous daigniez parler, ou moins, ou mieux
Des mœurs d'un Homme éloigné de vos yeux.

Et n'inſulter, épargnant ma perſonne,
Qu'à mes Ecrits, que je vous abandonne.
C'ela s'entende, & c'eſt parler d'acord.
Y ſouſcris-tu ? *Muſes*, je le veux fort.
Dès ce moment j'aprouve & ratifie
Ce grand Traité que je leur ſignifie.
Mais par hazard, ſi ce Palliatif
N'opére rien ſur leur eſprit rétif,
Si leur babil, ſi leur bruit continue
Alors Tu peux ſans plus de retenue
Les démaſquer, & rabatre leurs coups.
Et ſi Tu crois avoir beſoin de Nous
Pour réprimer leurs langues médiſantes,
Nous t'aiderons. Tu peux par ces préſentes
De notre part le leur faire ſavoir.
Sufit. Adieu, *Muſes*. Juſqu'au revoir.

EPITRE
A
CLEMENT MAROT.

AMi *Marot*, l'honneur de mon pupitre,
Mon premier Maître, aceptés cette Epitre,
Que vous écrit un humble Nourriſſon,
Qui ſur Parnaſſe a pris votre écuſſon,
Et qui jadis en maint genre d'eſcrime
Vint chez vous ſeul étudier la rime.
Par vous en France *Epitres*, *Triolets*,
Rondeaux, *Chanſons*, *Ballades*, *Virelais*,
Gente *Epigrame*, & plaiſante *Satire*
Ont pris naiſſance. Enſorte qu'on peut dire:
De *Prométhée* Hommes ſont émanés,
Et de *Marot* joieux *Contes* ſont nés.

Par-

Parquoi ſi-tot que mon adoleſcence
J'eus avec vous commencé connoiſſance,
Mon odorat par vos Vers éveillé,
Des autres Vers plus ne fut chatouillé,
Et n'eus repos, Jeuneſſe eſt téméraire,
Que ne m'euſſiez adopté pour Confrére.
Bien, eſt il vrai que par le Tems muri
D'autres leçons mon eſprit s'eſt nourri;
Ecrits divers ont exercé ma plume.
Mais c'eſt tout un. Soit raiſon, ſoit coutume;
Mon nom par vous eſt encore connu,
Dont bien & mal m'eſt enſemble avenu;
Bien par trouver l'art de m'être fait lire;
Mal, par avoir des Sots excité l'ire,
L'ire des Sots & des Eſprits malins.
Car qui dit Sots, dit à malice enclins;
Et cherchez bien de Paris juſqu'à Rome,
Onc ne verrez Sot qui ſoit honnéte Homme.
Je le ſoutiens. Juſtice & Vérité
N'habitent point en cerveau mal monté.
Du vieux *Zénon* l'antique Confrérie
Diſoit tout Vice être iſſu d'Aſnerie.
Non que toujours Sotiſe de ſon chef
Forme deſſein de vous porter méchef;
Mais folle Erreur, d'ignorance complice,

Fait même éfet, & ſuplée à Malice.
Bien le ſavez, *clément* mon Ami cher.
Sote ignorance, & jugement léger
Vous ont jadis, on le voit par vos Oeuvres,
Fait avaler anguilles & couleuvres;
Des Novateurs complice vous nommant,
Ou votre honneur en public difamant:
Soit par blaſons plus mordans que Vipére,
Soit par diſcours, en vous faiſant le Pére
De tous ces Vers batards & ſupoſés.
Dont les Parens ſont toujours déguiſés.
Et moi chétif, de vos Suivans le moindre,
Combien de fois, las! me ſuis-je vu poindre
De traits pareils? Non qu'on m'ait imputé
D'avoir jamais Nouveautés adopté.
Des gens Dévots que j'eſtime & reſpecte
Ainſi que vous je n'ai honni la Secte
Qu'en général, ſans aucun déſigner.
Et fites mal de les égratigner
Vous qui craigniez, diſiez-vous, la *bourrée*.
Car ces Menins de la Cour Ethérée
Sont tous doüés d'un apétit ſtrident
De ſe venger, quand ils ſentent la dent.
Et fuſſiez-vous un Saint plus Angélique,
Plus éminent, & plus Apoſtolique,

Que *Saint Thomas* : S'ils en trouvent moien,
Il vous feront, le tout pour votre bien,
Comme autrefois au bon *Savonarole*,
Que pour le Ciel, la Séraphique Ecole
Fit jetter vif en feu clair & vermeil,
Dont il mourut, par faute d'apareil.
Eux exceptés, des bons Eſprits l'eſtime
M'a comme Vous des Sots rendu victime.
Car de quels noms plus doux & plus muſqués
Puis-je apeller tant d'Eſprits diſloqués ?
Comment nommer ce froid Energuméne
Qui d'Hélicon chaſſe par *Melpoméne*
Me défigure en ſes vers Oſtrogots
Comme il a fait Rois & Princes d'Argos ?
Comment nommer cet Ecumeur inſigne
Qui des priſons ſorti moins blanc qu'un Cygne
Vient des Neufs Sœurs la fontaine infecter,
Et de ſa griffe *Apollon* moleſter ?
Et ce Trio de Louves ſurannées,
Qui tour à tour à me mordre acharnées,
Dans leur fureur ſemblent s'entre-préter
L'unique dent qui leur a pu reſter ?
Et cet Athée au teint blême, à l'œil triſte,
Qui de *Servet* s'eſt fait Evangeliſte,
Et qui ſiflant *Moïſe* & ſaint *Mathieu*,

Parle de moi, comme il parle de Dieu ?
Comment enfin nommer cette vermine
De Chifoniers de la double Colline,
Que tous les jours en dépit d'*Apollon*
Dans les bourbiers de ſon ſacré Vallon
Vont ramaſſant l'ordure la plus ſale;
Pour en lever boutique de ſcandale
Contre tous ceux qui ſont aſſez ſenſés
Pour mépriſer leurs Vers rapetaſſés.
Tout beau l'Ami ceci paſſe ſotiſe,
Me direz-vous. Et ta plume baptiſe
De noms trop doux gens de tel acabit.
Ce ſont trop bien marouſles que Dieu fit.
Màrouſles ſoit. Je ne veux vous dédire.
Paſſons le mot. Mais je ſoutiens mon dire.
C'eſt qu'en Eux tous, Malice eſt ſeulement
Vice d'Eſprit, & mauvais Jugement.
De tout le bien, Sageſſe eſt le principe.
De tout le mal, ſotiſe eſt le vrai type.
Et ſi par fois on vous dit qu'un Vaurien
A de l'eſprit ? examinez-le bien,
Vous trouverez qu'il n'en a que le caſque,
Et vous direz : C'eſt un Sot ſous le maſque.
En fait d'eſprit nous errons trop ſouvent.
De feu Grégeois, de fumée & de vent

Preſque toujours l'Homme ſe préocupe :
Et ſur ce point eſt impoſteur ou dupe :
Qu'ainſi ne ſoit. Un Fat aprivoiſé,
Dont l'éloquence eſt un babil aiſé ;
Et qui doüé du talent de *Therſite*,
Parle de tout, ſûr de ſa réuſſite ;
Content, joieux, hardi, ſans jugement ;
Fait du beau monde à Paris l'ornement.
Du plus ſévére il réchaufe le flégme ;
Ses quolibets paſſent pour apophtegme ;
Ses lieux communs ſont propos réfléchis.
S'il conte un fait, la Dame du logis,
De ſes bons mots pâme ſur ſon aſſiette ;
Et le Laquais en rit ſous ſa ſerviette.
Lors chacun crie : O l'Eſprit éminent !
Et moi je dis : Peſte l'Impertinent.
Et ne me chault, que ſa voix Théatrale
M'ait de *Senéque* épuiſé la Morale ;
A ſa Vertu je n'ai plus grande foi
Qu'à ſon Eſprit. Pourquoi cela ? Pourquoi ?
Qu'eſt-ce qu'Eſprit ? Raiſon aſſaiſonnée.
Par ce mot ſeul la diſpute eſt bornée.
Qui dit Eſprit, dit Sel de la Raiſon.
Donc ſur deux points roule mon oraiſon.
Raiſon ſans Sel eſt fade nourriture.

Sel ſans Raiſon n'eſt ſolide pâture.
De tous les deux ſe forme Eſprit parfait ;
De l'un ſans l'autre un Monſtre contrefait.
Or quel vrai bien d'un Monſtre peut-il naître
Sans la Raiſon puis-je Vertu connoître ?
Et ſans Sel dont il faut l'aprêter,
Puis-je Vertu faire aux autres gouter ?
Mais rarement à ces hautes matiéres
Le Peuple ignore éléve ſes lumiéres.
Fauſſe lüeur ſes foibles yeux déçoit.
Dont il avient que tous les jours on voit
Du nom d'Eſprit Fatuité dotée,
Et de Vertu Sotiſe étiquetée.
Car Dieu merci, dans ce Siécle falot
Nul n'eſt en tout ſi bien traité qu'un Sot.
Peuple d'Amis autour de lui fourmille.
Secrets, dépôts, intérêts de Famille,
Tout ſe confie à ce Génie exquis.
Son Conſeil même en afaire eſt requis.
Soupçons de lui ſeroient vrais ſacriléges
Bref qui voudroit nombrer ſes priviléges
Auroit plutot calculé tous les Morts,
Que dans Paris *Finot* & ſes Conſorts
Dont par reſpect je tais ici l'éloge,
Ont inſerés dans leur Martirologe.

Mais un eſprit ſolide, illuminé,
Du Genre Humain ſemble être ennemi né.
L'Homme friand de haute renommée
Craint tout Rieur qui péſe ſa fumée;
Et ne pouvant ſon foible vous cacher,
Le vôtre au moins il tâche d'éplucher.
Pour décrier vos lumiéres ſuſpectes
Il vous ſuſcite un Tourbillon d'inſectes,
Qui pour vous mettre à leur petit niveau
Vous font ſur tout quelque procès nouveau.
Que ſi par Vers, & par joieux langage
Votre Apollon s'eſt tiré hors de page,
Miſéricorde: où fuir? où vous ſauver?
Vous alez voir, en deuſſiez-vous crever,
Mille Idiots érigés en *Saumaiſes*
Vous faire Auteur des plus viles fadaiſes.
Dés qu'en ſa tête un ſtupide enjoüé
Aiant en vain ſon cerveau ſecoué
Pour dégourdir ſa peſante Minerve
Aura forgé quelque couplet ſans verve,
Ou quelque Vers platement éfrontés;
Tout auſſi-tot ces ſubtils hébétés,
Iront corner votre nom par la Ville,
Diſant: *C'eſt lui, Meſſieurs; voilà ſon ſtile.*

Et ce faux bruit, tant ſoit-il inſenſé,
Ne manquera d'être encor reſſaſſé
Par cent Grimauds rampans ſur le Parnaſſe,
Peuple maudit, & malheureuſe Race,
Que votre los ſait deſſécher d'ennui,
Et qui maigrit de l'embonpoint d'autrui.
O triſte emploi que celui de la rime!
En tout autre Art, même ſans qu'on y prime,
Devant ſes Pairs on eſt interrogé.
Par *Caſſini* l'Aſtronome eſt jugé:
Homberg peut ſeul évoquer le Chimiſte;
Et *du Verney* citer l'Anatomiſte.
Mais dans les Vers tous s'eſtiment Docteurs.
Bourgeois, Pédans, Ecoliers, Colporteurs,
Petits Abbés, qu'une verve inſipide,
Fait barboter dans l'onde Aganipide,
Sont nos *Varrons*, nos *Murets*, nos *Daciers*,
Et d'Hélicon Seigneurs Hauts-Juſticiers.
Hé mes Amis, un peu moins de ſuperbe.
Vous avez lu quelque *Ode* de *Malherbe*?
Soit. *Richelet* jadis en racourci
Vous a de l'Art les régles dégroſſi?
Je le veux bien. Vous avez ſur la Scéne
En vers bouffis fait hurler *Melpoméne*?
C'eſt un grand point. Mais ce n'eſt pas aſſez.

Ce métier-ci n'eſt ce que vous penſez,
Minerve à tous ne départ ſes largeſſes.
Tous ſavent l'Art ; peu ſavent ſes fineſſes.
Et croiez moi, je n'en parle à travers.
Le Jeu d'Echets reſſemble au jeu des Vers
Savoir la marche, eſt choſe très-unie.
Joüer le jeu, c'eſt le fruit du Génie.
Je dis le fruit du Génie achevé
Par longe étude, & travail cultivé.
Donc ſi *Phébus* ſes Echets vous adjuge,
Pour bien juger, conſultez tout bon Juge
Pour bien joüer, hantez les bons joüeurs.
Sur tout craignez le poiſon des loüeurs.
Acoſtez vous de fidéles Critiques.
Fouillez, puiſez dans les ſources antiques,
Liſez les Grecs, ſavourez les Latins.
Je ne dis tous. Car Rome a ſes *cotins*.
J'entens tous ceux qui d'une aile aſſûrée
Quitant la Terre ont ateint l'Empirée.
Là trouverez en tout génre d'Ecrits
De quoi former vos gouts & vos eſprits.
Car chacun d'Eux a ſa beauté préciſe
Qui le diſtingue, & forme ſa deviſe.
Le Grand *Virgile* enſeigne à ſes Bergers
L'Art d'emboucher les chalumeaux légers,

Au Laboureur par des leçons utiles
Fait de *cérés* hâter les dons fertiles ;
Puis tout à coup la Trompette à la main
Dit les Combats du Fondateur Romain,
Ses longs travaux couronnés de Victoire ;
Et des *céſars* prophétiſe la gloire.
Ovide en vers doux & mélodieux
Sut débrouiller l'Hiſtoire de ſes Dieux.
Trop indulgent au feu de ſon génie :
Mais varié, tendre, plein d'harmonie,
Savant, utile, ingénieux profond ;
Riche, en un mot, s'il étoit moins fécond.
Non moins brillant, quoique ſans étincelle,
Le ſeul *Horace* en tous genres excelle ;
De *Citherée* exalte les faveurs,
Chante les Dieux, les Héros, les Buveurs :
Des Sots Auteurs berne les Vers ineptes ;
Nous inſtruiſant par gracieux préceptes,
Et par *Sermons*, de joie antidotés.
Catulle en graces & naïves beautés
Avant *Marot* mérita la couronne.
Et ſuis mari que le poivre aſſaiſonne
Un peu trop fort ſes petits *Madrigaux*.
Tibulle enfin ſur patins inégaux
Faiſant marcher la boiteuſe *Elégie*

De *Cupidon* traite à fond la Magie
Voilà les Chefs qu'il vous faut conſulter,
Lire, relire, aprendre, méditer.
Lors votre gout conduiſant votre oreille,
Ne prendra plus le Bourdon pour l'Abeille,
Ni les fredons du * *Chantre Cordoüan*
Pour les vrais Airs du *Cygne Mantoüan*.
Ceci ſoit dit. Fermons la parenthéſe.
Or vous dirai pour reprendre ma Théſe,
Ami *Marot*, que je vous ſai bon gré
D'avoir les Sots en vos vers dénigré,
Et de n'y voir mis au deſſus des Anges
Ceux qui pouvoient démentir vos loüanges.
Car ſi quelqu'un chez vous eſt exalté,
Il l'eſt encor chez ſa Poſtérité.
En quoi ſûr tout a gagné mon ſufrage
Votre haut ſens & vertueux courage.
Et ſi d'ailleurs ne vous ai bien ſuivi,

* *Lucain.*

En ce du moins votre amour m'a ſervi
Que mes Ecrits, Monumens de mon Ame,
De lâcheté n'ont encoutu le blâme :
Que l'Intéret ne les a conſeillés ;
Ni moins encor le Menſonge ſoüillés.
Non qu'à loüer gens de tout caractére
Je n'euſſe pu préter mon Miniſtére,
Et comme un autre, adulateur ſoumis
A prix d'honneur m'aquérir des Amis ;
Mais au Vrai ſeul ma Muſe intéreſſée
N'a jamais pu rimer que ma penſée.
Puis mon *Plutarque* épluchant les Héros,
En fait ſouvent de ſi petits Zéros,
Qu'en le liſant on perd preſque l'envie
De les loüer, du moins pendant leur vie.
Car fuſſent-ils en ſageſſe, en valeur,
Des demi-Dieux, il ne faut qu'un malheur.
Tant que ſon Ame à ſon Corps eſt ſoumiſe,
Un demi-Dieu peut faire une ſotiſe :

Et tout d'un tems ſes éloges vantés
Se convertir en contre-vérités.
Puis vous voilà, Meſſieurs les Faiſeurs d'Odes,
Jolis Mignons, ainſi que vos Pagodes.
Quant eſt de moi, je n'ai pris tel eſſor,
J'ai peu loüé. J'euſſe mieux fait encor
De loüer moins. Non que pincer ſans rire
Soit de mon goût. Je tiens qu'en fait d'écrire
Le meilleur eſt de rire ſans pincer.
Nous ne devons les vices careſſer.
Mais d'autre part il ne faut les reprendre
Trop aigrement. Les Hommes à tout prendre
Ne ſont méchans que parce qu'ils ſont fous.
Ce ſont Enfans, moins dignes de courroux
Que de riſée. Auſſi notre *Vranie*
N'eſt, grace au Ciel, triſte ni rembrunie.
Je m'en raporte à tout Lecteur benin.
Et gens ſenſés craindront plus le venin
D'un fade Auteur, qui dans ſes Vers en proſe

A tous venans diſtille ſon eau roſe,
Toujours de ſucre & d'anis ſaupoudré.
Fiez-vous y. Ce Rimeur ſi ſucré
Devient amer, quand le cerveau lui tinte;
Plus qu'aloës ni jus de coloquinte.
Bref, je ne puis d'un babil importun
Flater les gens. Mais me dira quelqu'un,
Si Flaterie en vos rimes n'éclate,
Ce n'eſt jeu ſûr pour trouver qui vous flate.
Soit. Auſſi-bien je n'aime les Flateurs,
Ni n'écris point pour les Admirateurs.
Puis, je ne ſai. Tous ces Vers qu'on admire,
Ont un malheur: c'eſt qu'on ne les peut lire.
Et franchement, quoique plus cenſuré,
J'aime encor mieux être lû qu'admiré.

* BILLET

A

Mr. DUCHÉ,

QUI M'AVOIT ENVOIE' DES VERS QU'IL AVOIT FAITS ETANT MALADE.

EST-CE la Fiévre, est-ce *Apollon*,
Qui t'inſpire ces ſons Attiques
Dignes d'être écoutés ſur le ſacré Vallon ?
Non, ce ne ſont point-là les ſonges fantaſtiques
Qu'enfante en ſes vapeurs un cerveau déréglé,
De Spectres, de Lutins, & de Monſtres troublé,
Mais cependant, Ami, quelle peur enfantine
Te fait deſaprouver cette écorce divine
Dont l'Atlantique bord fit preſent aux Humains?
Quoi, toujours réſiſter aux dons de la Nature ?
Mépriſer la ſanté que tu tiens dans tes mains ;

* *Cette Piéce eſt à-peu-prés la même qui eſt ci-deſſus, pag.* 207.

Et de tes maux par choix te rendre la pâture?
Prens-y garde, croi moi, le péril eſt preſſant.
La Fiévre eſt comme un loup cruel & raviſſant,
Qui vers les Antres ſourds traîne un Agneau timide,
Et des coups de ſa queue hâtant ſes pas rétifs,
Devance le Berger & le dogue intrépide
Qu'apellent au ſecours ſes bêlemens plaintifs.
Bien-tôt le Raviſſeur tout palpitant de joie
Au fond d'un Bois obſcur devorera ſa proie.
Préviens un Sort ſi triſte, & par de promts éforts
Réſous-toi de chaſſer cette humeur létargique
Qui peut-être pouroit par quelque fin tragique,
Que ſai-je? dévorer & l'Eſprit & le Corps.

TORTICOLIS.

ALLÉGORIE.

C'Eſt de tout tems que l'Erreur adorée
Au Genre Humain ſemble être conſacrée,
Et que du faux les preſtiges ſubtils
Ont fait des Dieux des Monſtres les plus vils.
Le Nil fécond en chiméres miſtiques
A vu jadis ſes Peuples fanatiques,
Fous Sectateurs de Prêtres menſongers,
Chercher des Dieux juſqu'en leurs potagers:
Pleins de reſpect aler dans les goutiéres
Ofrir aux Chats leur encens, leurs priéres;
Et pour ſurcroit joindre à ces Dieux boufons,
Singes, Renards, Crocodiles, Grifons.
Epris encor d'un zéle plus profane
L'Inde aujourd'hui voit l'orgueilleux *Brachmane*
Déïfier, brutalement zélé,
Le Diable même en bronze cizelé.
Mais à quoi bon de l'humaine chimére
Chercher ſi loin une preuve étrangére?
Pourquoi redire en des termes nouveaux

Ce qu'ont écrit *Juvenal*, *Deſpréaux* ?
Du Talapoin la demeure idolatre
De nos Erreurs n'eſt pas le ſeul Théatre.
Chaque Climat ainſi que l'Indien
A ſes faux Dieux ; & l'Europe a le ſien.
De cette Idole à qui tout eſt poſſible,
Je connois trop le courroux inflexible,
Je ſai combien elle hait ſes portraits :
Mais s'il me faut en adoucir les traits,
Tâchons au moins dans un tout hiſtorique
D'en craionner l'image allégorique.
Oſons du *Taſſe* empruntant le pinceau,
Du ſombre Empire égaier le Tableau,
Et des portraits du hardi *Michel Ange*
Renouveller le fantaſque mélange.
Des Fictions la vive liberté
Peint ſouvent mieux l'auſtére Vérité,
Que ne feroit la froideur monacale
D'une lugubre & peſante Morale.
On dit, qu'un jour le Roi des noirs climats

Fit de l'Enfer convoquer les Etats.
L'ordre donné, la ſéance réglée,
Et des Démons la Troupe aſſemblée,
Furent placés les ſombres Députés
Selon leur ordre, emplois & dignités.
Au premier rang le Miniſtre *aſmodée*,
Et *Belzebut* à la face échaudée,
Et *Bélial*. Puis les Diables mineurs,
Juges, Préfets, Intendans, Gouverneurs,
Repréſentans le Tiers Etat du Goufre.
Alors aſſis ſur un Trone de ſoufre,
Lucifer touſſe; & faiſant un ſignal,
Tint ce diſcours au Sénat infernal.
Supots d'Enfer, redoutables Génies,
Qui chaque jour peuplez mes Colonies,
Du noir Abime éternels Citoiens,
Et de ma Fourche invincibles ſoutiens;
Ecoutez moi. Depuis l'utile trame
Que contre *Adam* le Serpent & la Femme
Surent ourdir pour le mettre en nos fers;

Tous les Mortels dévolus aux Enfers,
Humbles Vaſſaux dévoüés à nos chaines
Venoient en foule acroître mes domaines.
Leur long calcul laiſſoit mes Intendans :
On s'étoufoit dans mes cachots ardens :
J'élargiſſois chaque jour nos frontiéres ;
Et le charbon manquoit à mes chaudiéres.
Quel noir complot, quels reſſorts inconnus
Font aujourd'hui tarir mes revenus ?
Depuis un mois aſſemblant mes Miniſtres,
J'ai feuilleté mes Journaux, mes Regiſtres,
De jour en jour l'Enfer perd de ſes droits ;
Le Diable oiſif y ſoufle dans ſes doigts.
On s'y morfond : & ma Cour décrépite
Aux vieux Dannés va ſe trouver réduite.
Parlez. D'où vient ce terrible fléau
Par qui périt un Roiaume ſi beau ?
Ainſi parla le ténébreux Pontife.
Chacun ſe tut. Alors levant la grife
Léviathan, Chancélier de l'Enfer,
Prit la parole, & dit à *Lucifer*.
Prince enfumé des Ames criminelles,
Ignores-tu que des loix éternelles
Avoient preſcrit le tems de ton pouvoir ?
Il eſt venu ce tems. O deſeſpoir !

Du haut du Ciel une Fille divine
Eſt deſcendue ; & jurant ta ruine
A malgré nous aux Humains oprimés
Ouvert les Cieux tant de ſiécles fermés.
La connois-tu cette Fille indomtée ?
Tremblez, Démons. Son nom eſt *Philothée*,
Amour de Dieu. *Lucifer* frémiſſant
Pâlit d'horreur à ce Nom tout-puiſſant.
Sortez, dit-il. Je connois ma Rivale ;
C'en eſt aſſez. La brigade infernale
Fuit à ces mots, & le Tiran des Morts
Court de ſa Fille implorer les éforts.
Près de ce Goufre horrible, épouventable,
Lieu de douleurs, où le triſte Coupable,
Parmi des flots de bitume enflamé,
Brule à jamais ſans être conſumé,
Séjour de cris & de plaintes funébres,
Eſt l'Antre impur des Anges de ténébres,
Ecole antique, où dictant ſes leçons,
Le noir *Sathan* forme ſes nourriſſons.
Tous les Démons qui préſident aux Vices,
Sous ce Recteur y font leurs exercices
Lui ſeul les dreſſe. Et ces Monſtres divers,
Qui répandus dans le triſte Univers
Ont envahi l'Empire ſublunaire,
Sont tous ſortis de ce noir Séminaire

Tel eſt l'emploi de ces Eſprits afreux.
Mais *Lucifer* pour les unir entre Eux
Aiant réglé leur rang hiérarchique,
Mit à leur tête une Furie étique,
Monſtre, qui ſeul de tous ces faux Démons
A réuni les éxecrables dons.
Humble au dehors, modeſte en ſon langage;
L'Auſtére Honneur eſt peint ſur ſon viſage.
Dans ſes diſcours régne l'Humanité,
La Bonne foi, la Candeur, l'Equité.
Un miel flateur ſur ſes lévres diſtile.
Sa Cruauté paroit douce & tranquille.
Ses vœux au Ciel ſemblent tous adreſſés.
Sa Vanité marche les yeux baiſſés.
Le Zéle ardent maſque ſes injuſtices;
Et ſa Moleſſe endoſſe les cilices.
Jadis la Fraude, & l'Orgueil faſtueux
Mirent au jour cet Etre monſtrueux;
Et ſe voiant ſans eſpoir de Famille,
Le vieux *Sathan* l'adopta pour ſa Fille.
On dit qu'alors tout l'Enfer s'aſſembla;
Et que par choix le Conſeil l'apella
Torticolis, figure ſimbolique
De ſon *Col tors* & de ſa *Tête oblique*.

Sathan l'aborde, & lui parle en ces mots:
Fille d'Enfer, ſi dans mes noirs cachots

Tu tins toujours la plus illuſtre place:
Si la Fureur, la Vengeance, l'Audace,
La Jalouſie, & ſes tragiques Sœurs,
T'ont fait ſucer leur lait & leurs noirceurs;
Soufriras-tu qu'une Rivale altiére
Du Genre Humain devienne l'Héritiére?
Que *Philothée* inſultant aux Enfers,
De mes Captifs oſe briſer les fers?
Réveille-toi. Venge notre infamie:
Cours détroner ma ſuperbe Ennemie:
Sers mon courroux, ma Fille; & montre-toi
Le digne apui d'un Pére tel que Moi.
A ce diſcours l'infernale *Harpie*
Frémit de rage: & ſur ſa tête impie
Faiſant ſifler ſes ſerpens furieux,
Prend ſon eſſor vers les Terreſtres Lieux.
O jours! ô tems féconds en ſaints modéles!
Où tous les cœurs équitables, fidéles,
Ne connoiſſoient de biens purs & parfaits
Que l'Amitié, la Juſtice, & la Paix:
Où le Vieillard mouroit dans l'innocence,
Où l'Opulent ſignaloit ſa puiſſance
Plus par ſes dons que par ſes revenus:
Siécles heureux, qu'étes-vous devenus!
Le Pauvre alors contemploit ſa miſére
Sans nul éfroi; le Riche étoit ſon Frére.

La Convoitiſe étoit un Monſtre afreux.
Sur les débris du Foible malheureux
Le plus Avare eut tremblé de s'acroître.
La Charité régnoit même au Cloître.
Torticolis & ſes menſonges vains
Etoient alors ignorés des Humains.
Mais l'Univers martyr de ſon audace
A ſon abord changea bien-tot de face;
Et par dégrés ce Monſtre acrédité
Chaſſa bien-tot & Zéle & Charité.
Elle eut dans peu trouvé ſon domicile.
Et commençant par le plus dificile,
Ses premiers ſoins au ſortir des Enfers
Furent d'aler de Déſerts en Déſerts
Empoiſonner ces pieux Solitaires,
Des dons du Ciel premiers dépoſitaires.
Par quelle erreur Cénobites obſcurs,
Livrés en proie aux travaux les plus durs,
Vivre enterrés aux fonds d'une chaumiére
Loin des Humains, & loin de la lumiére?
Le Ciel, ce Ciel l'objet de vos amours,
Eſt-il donc fait pour l'Homme ou pour les Ours?
Venez, venez vous montrer dans les Villes.
Ne laiſſez pas vos vertus inutiles,

Et par l'exemple inſtruiſant les Mondains
Alez peupler les Cieux de nouveaux Saints.
Sous ces apas déguiſant ſa malice
Elle aſſembla ſa premiére milice.
Mais c'étoit peu de ces foibles eſſais.
Son cœur aſpire à de plus hauts ſuccès.
Déja l'on voit les Chefs du Sacerdoce
D'elle acheter & la Mitre & la Croſſe:
Des Biens du Siécle avares moiſſonneurs
Suivre à grands flots ſes Drapeaux ſuborneurs,
Et ſur l'Autel, au pied du Sanctuaire
Ne portant plus qu'un zéle mercénaire,
Faire ſervir l'Arche d'humilité
De marchepied à leur Cupidité.
Dès ce moment plus d'Amour paternelle,
Plus de devoirs, plus d'ardeur, plus de zéle.
Dans leurs Paſteurs les Troupeaux innocens
Ne trouvent plus que des Loups raviſſans.
La Vérité du Commerce eſt chaſſée:
L'Equité fuit honteuſe & délaiſſée:
Et l'Intérêt de ſon nom revêtu
Sous l'étendart de la fauſſe Vertu
Atire enfin à la Fille infernale,
Tous les Sujets qu'avoit eus ſa Rivale.
Torticolis voiant tous les Mortels

De *Philothée* abjurer les Autels,
Le front paré d'un riche Diadéme
Prend ſon manteau, ſon ſceptre, & ſon nom même.
Venez à moi, venez Peuples chéris.
Je tiens les clefs du céleſte lambris.
C'eſt moi qui ſuis cette Vierge ſacrée;
Fille du Ciel, des Anges adorée.
Voiez ce teint pâle & mortifié,
Ces yeux roulans, ce front ſanctifié:
Cette ferveur dont les aigres cenſures
N'épargnent pas les Vertus les plus pures:
Ces fiers ſourcils de la joie ofenſés,
Et ces ſoupirs en public élancés;
C'eſt moi, vous dis-je. A cette fauſſe pompe
Chacun la croit. Elle même s'y trompe,
Et ſe croiant vrai rejetton des Cieux
Sur les Humains baiſſe à peine les yeux,
Triſtes Captifs, miſérables Eſclaves,
Nés pour porter mon joug, & mes entraves:
Leurs noms, leurs droits, leurs libertés, leurs biens,
Tout eſt à moi: leurs Etats ſont les miens:
La voix du Ciel qui pour moi ſe déclare,
M'a commandé d'uſurper la thiare:
D'aſſujétir l'Univers ſous mes loix;

Et de donner des fers mêmes aux Rois.
Je puis ſur Eux faire éclater la foudre,
Les condanner, les punir; les abſoudre,
De leurs Etats diſpoſer à mon gré,
Les dépoüiller de leur bandeau ſacré:
De leurs Sujets armant les mains impures,
Sanctifier leurs fureurs, leurs parjures,
Et par devoir forcer tous les Humains
A violer les devoirs les plus ſaints.
Tel eſt l'orgueil de ce Monſtre ſauvage.
L'ambition eſt ſon premier partage.
Cent fois la Terre a vu, non ſans horreur,
Tout ce que peut *Tiſiphone* en fureur
Imaginer d'afreuſes tragédies,
Meurtres, poiſons, ravages, incendies,
Péres, Enfans, l'un par l'autre immolés,
Pour aſſouvir ſes déſirs déréglés.

Sur tout l'objet des traits de ſa vengeance
Eſt la Vertu dont la ſplendeur l'ofenſe.
Qui lui refuſe un idolâtre encens,
Se livre en proie à ſes glaives perçans:
Toute Vertu doit être ſa Vaſſale.
Mais pour ſervir ſa dévote Cabale
Il n'eſt reſſorts, intrigues, ni détours
Dont ſa chaleur n'emprunte les ſecours.

mai s la Fable & ſes burleſques gloſes
N'ont aproché de ſes Métamorphoſes.
Il n'eſt Faquin ſi vil, ſi délabré,
Qui par ſon Art ne ſoit transfiguré,
Et qui changeant ſa mandille en ſimare
Ne puiſſe ateindre au poſte le plus rare.
Il n'eſt Poltron ſi connu par le dos
Qu'Elle n'érige en ſuperbe Héros.
Un Tabarin mordant, cauſtique & ruſtre,
Devient par Elle un Sénateur illuſtre:
Et d'un Pédant chamaré de Latin
Elle fabrique un nouvel *Auguſtin.*
Ainſi de biens & d'honneurs ſans limites
Torticolis comble ſes Proſelites.
Heureux encor ſi ſes illuſions
N'enfantoient point d'autres confuſions,
Et ſi du moins ſes preſtiges magiques
Etoient bornés aux ſeuls Etres Phiſiques.
Mais l'Univers n'a rien de ſi ſacré,
Qu'Elle ne farde & n'habille à ſon gré.
On ne ſait plus, grace à ſes artifices,
Comment ſont faits les Vertus ni les Vices:
Tout n'eſt plus rien que problêmes, détours,
Subtilités, ſophiſmes, vains diſcours,
Et le plus fin doute en ce trouble étrange

Si l'Ange eſt Diable, où ſi le Diable eſt Ange.
Démentez-moi, vous ſes chers Favoris,
Lâches Flateurs au menſonge aguéris,
Qui chez les Grands étalant vos maximes
Leur enſeignez l'Art de pécher ſans crimes:
Ou qui cachant vos déſirs vicieux
Sous des dehors faintement ſpécieux,
Par la vertu d'un coup d'œil ſophiſtique
Changez le plomb en or philoſophique.
Si vous l'oſez, dis-je, démentez-moi.
Mais bien plûtôt parlez de bonne foi:
Et confeſſez que la Nature humaine
Doit tous ſes maux à vôtre infame Reine:
Que ſa fureur preſque à tous les Humains
Du Ciel ouvert a fermé les chemins:
Et qu'à la fin, de ſon Trone ſublime
Aiant chaſſé leur Reine légitime,
L'Homme afranchi du tribut des Enfers,
Par elle ſeule eſt rentré dans ſes fers.

EGLOGUE.

PALEMON, DAPHNIS.

PALEMON.

QUels lieux t'ont retenu caché depuis deux jours,
Daphnis ? Nous avons cru te perdre pour toujours.
Chacun fuit, disons-nous, ces champêtres azilet:
Nos Hameaux sont déserts, & nos Champs inutiles.

DAPHNIS.

O mon cher Palémon, ne t'en étonne pas.
Ces lieux pour nos Bergers ont perdu leurs apas.
La Ville a tout seduit, & sa magnificence
Nous fait de jour en jour haïr notre innocence.
Je l'ai vûe à la fin, cette grande Cité.
Quel éclat! mais hélas, quelle captivité!
Cependant nous courons, fuiant la solitude,
Dans ses murs chaque jour briguer la servitude.
Sous de riches lambris, qui ne sont point à nous,

Devant ſes Habitans nous ploions les genoux.
J'ai vu même près d'eux nos Bergers, nos Bergéres
Afecter, je l'ai vu, leurs modes étrangéres,
Contrefaire leur geſte, imiter leurs Chanſons,
Et de nos vieux Paſteurs mépriſer les Leçons.
Qui l'eut cru? De nos Champs l'agréable peinture,
Ces fertiles coteaux où ſe plait la Nature,
Le frais de ces gazons, l'ombre de ces Ormeaux,
Nos ruſtiques débats, nos tendres chalumeaux,
Les troupeaux, les forêts, les prez, les pâturages
Sont pour eux deſormais de trop viles images.
Ils ſavent ſeulement chanter ſur leurs hautbois
Je ne ſai quel Amour inconnu dans nos bois,
Tiſſu de mots brillans où leur eſprit ſe joue,
Badinage afecté, que le cœur deſavoue.
Enfin, te le dirai-je, ô mon cher Palémon,
Nos Bergers n'ont plus rien de Berger que le nom.

PALEMON.

Et pourquoi retenir encor ce nom champêtre?
S'ils ne ſont plus Bergers, pourquoi veulent-ils l'être?
Le Lion n'eſt point fait pour tracer les ſillons,
Ni l'Aigle pour voler dans les humbles vallons.

Voit-on le Pan ſuperbe, oubliant ſon plumage
De la ſimple Fauvete afecter le ramage?
L'Amarante emprunter la couleur du gazon?
Et le Loup, des Brebis revétir la toiſon?

DAPHNIS.

O ſi jamais le Ciel à nos vœux plus facile
Faiſoit revivre ici ce Berger de Sicile,
Qui le premier chantant les Bois & les Vergers,
Au combat de la flute inſtruiſit les Bergers!
Ou celui qui ſauva des fureurs de Bellone
Ses Troupeaux, trop voiſins de la triſte Crémone.
Tous deux pleins de douceur, admirables tous deux;
Soit que de deux Paſteurs ils décrivent les jeux,
Soit que de Theſtylis l'amoureuſe folie
Réſuſcite en leurs Vers l'Art de la Theſſalie.
Quel Dieu ſur leurs doux ſons formera notre voix!
Ne reverrons-nous plus paroître dans nos Bois
Les Faunes, les Silvains, les Nimphes, les Driades,
Les Silénes tardifs, les humides Naïades;
Et le Dieu Pan lui-même au bruit de nos chanſons,
Danſer au milieu d'Eux à l'ombre des Buiſſons?

PALEMON.

Que faire, cher Daphnis? nos regrets ni nos plaintes
Ne rendront pas la vie à leurs cendres éteintes.
Mais Toi, Disciple heureux de ces Maîtres vantés,
J'ai vu que de tes sons nous étions enchantés,
Quand sous tes doigts légers l'air trouvant un passage,
Exprimoit les accens dont ils traçoient l'image.
Les Muses t'avoüoient, & de leurs favoris,
Ménalque eut osé seul te disputer le prix.

DAPHNIS.

Il l'auroit disputé contre Apollon lui-même;
Mais le soin de sa voix fait son plaisir suprême.
Quant à moi, qui me borne à de moindres succès,
Quelque gloire pourtant a suivi mes essais;
Et même nos Pasteurs, mais je suis peu crédule,
M'ont quelquefois à lui préferé sans scrupule.

PALEMON.

J'aime ces Vers qu'un soir tu me dis à l'écart.
Ce n'est qu'une Chanson simple, & presque sans art;
Mais les timides fleurs qui se cachent sous l'herbe,

Ont leur prix auſſi bien que le pavot ſuperbe.
De grace, cher Daphnis, tâche à t'en ſouvenir.

DAPHNIS.

Je m'en ſouviens. Elle eſt aiſée à retenir.

L'Ardente Canicule a tari nos fontaines.
L'Aurore de ſes pleurs n'arroſe plus nos plaines.
On voit l'herbe mourir dans tous les Champs voiſins.
Le Roſier eſt ſans fleurs, le pampre ſans raiſins.
Qui rend ainſi la Terre aride & languiſſante?
Faut-il le demander? Céliméne eſt abſente.

PALEMON.

Et ceux que tu chantois, je m'en ſuis ſouvenu,
Quand nous vîmes paſſer ce Berger inconnu.
J'ai conduit mon Troupeau dans les plus gras herbages;
Cependant il languit parmi les pâturages.
J'ai trop bravé l'Amour; l'Amour pour ſe venger
Fait périr à la fois & moutons & Berger.

DAPHNIS.

La ſuite vaut bien mieux; & ne fut pas perdue,
Notre importun s'enfuit dès qu'il l'eut entendue.

L'Amour eſt dangereux. Mais ce n'eſt point l'Amour
Qui fait que mon Troupeau ſe détruit chaque jour;
C'eſt ce Berger malin dont l'œil ſombre m'alarme,
Qui ſans doute ſur nous a jetté quelque charme.

PALEMON.

Tu m'en fais ſouvenir. O qu'il fut étonné!
Je crois que de long tems il ne t'a pardonné.
Mais ſi j'oſois encor te faire une priére,
Te ſouvient-il du jour que dans cette bruiére
Tu chantois, en goutant la fraicheur du matin,
Ces beaux Vers imités du grand Paſteur Latin,
Revenez, revenez, aimable Galatée.
Jamais Chanſon ne fut à l'air mieux ajuſtée.
Dieux! comme en l'écoutant tout mon cœur fut frapé!
J'ai retenu le chant, les Vers m'ont échapé.

DAPHNIS.

Voions. Depuis ce tems je ne l'ai point chantée.
Revenez, revenez, aimable Galatée.
Déja d'un verd naiſſant nos arbres ſont parés.
Les fleurs de leur émail enrichiſſent nos prez,
Qui peut vous retenir loin de ces deux rivages?
Avez-vous oublié nos jardins, nos bocages?
Ah, ne mépriſe point leurs champêtres atraits,
Revenez: les Dieux même ont aimé les forêts.
Le timide Bélier ſe plait dans les campagnes,
Le Chevreüil dans les bois, l'Ourſe dans les montagnes.
Pour moi de notre inſtinct nous ſuivons tous les loix;
Je me plais ſeulement aux lieux où je vous vois.

PALEMON.

Eſt-ce tout ? Je me trompe, ou tu m'en fis entendre
D'autres, que même alors tu promis de m'aprendre.

DAPHNIS.

Il eſt vrai. Mais Berger, chaque choſe a ſon cours;
Autrefois à chanter j'aurois paſſé les jours.
Tout change. Maintenant les guerriéres Trompettes
Font taire les Hautbois & les humbles Muſettes.
Quelle oreille endurcie à leur bruit éclatant
Voudroit à nos Chanſons acorder un inſtant ?
Les accens les plus doux des Cignes du Méandre
A peine trouveroient quelqu'un pour les entendre.
Finiſſons. Auſſi-bien le Soleil s'obſcurcit ;
Du côté du Midi le nüage groſſit ;
Et des jeunes Tilleuls, qui bordent ces fontaines,
Le vent ſemble agiter les ombres incertaines.
Adieu, Les Moiſſonneurs regagnent le Hameau,
Et Lycas a déja ramené ſon Troupeau.

IDYLLE.

ECHapé du tumulte & du bruit de la Ville ;
Muſe, je te retrouve en ce champêtre azile,
Où dans la liberté que tu m'y fais choiſir,
Tu viens me demander compte de mon loiſir.
Il eſt vrai, qu'avec toi dans ces plaines fleuries
J'entretiens quelquefois mes douces rêveries ;
Mais pardonne aujourd'hui, ſi des charmes plus doux
T'enlévent un tribut dont ces bords ſont jaloux.
J'y vois de toutes parts prodigue en ſes largeſſes,
Cybéle à pleines mains répandre ſes Richeſſes ;
De ſes bienfaits nouveaux ces arbres ſont parés,
D'une herbe verdoiante elle couvre nos prez.
Cérés ſuit ſon exemple, & de ſes dons propices
Sous la même couleur déguiſe les prémices :
Et *Bacchus* cultivant ſes thirſes reverdis
N'oſe encore à nos yeux étaler ſes rubis.
L'émail riche & brillant que nos champs font éclore,
N'eſt encor réſervé qu'au triomphe de *Flore* ;

Soit par reconnoiſſance, & pour prix des préſens,
Dont ſa main de *Cybéle* orna les jeunes ans;
Ou ſoit que le *Zéphir* par quelque heureuſe adreſſe
Ait obtenu ce don de la Bonne Déeſſe.
Car ce Dieu careſſant plait par ſes privautés,
Et ſe donne ſouvent d'heureuſes libertés.
On lui pardonne tout, caprices, inconſtance,
Aujourd'hui même encor, ſi j'en crois l'apparence,
Deux jeunes Déités, objets de ſes ſoupirs,
Partagent à la fois ſes ſoins & ſes plaiſirs:
Et pour cacher le fruit d'un amour qu'on ſoupçonne
Sous les habits de *Flore* il déguiſe *Pomone*.
C'eſt à ces doux objets que mes yeux ſont ouverts.

Ici l'airain bruiant n'ébranle point les airs.
De la ſœur de *Progné* la voix flateuſe & tendre
Dans ces paiſibles lieux ſeule ſe fait entendre.
Heureux, ſi bien ſouvent ſes acords enchanteurs
Ne réveilloient l'amour aſſoupi dans les cœurs.
A ſa voix les Amans renouvellent leurs plaintes
Ils ſentent ranimer leurs déſirs & leurs craintes.
L'un outré du mépris qu'on fait de ſes amours

Appelle vainement la Mort à ſon ſecours :
L'autre témoin des feux d'une infidéle amante,
Exhale en vains ſermens ſa colére impuiſſante.
Qui pourroit épuiſer les ſonges déréglés,
Les fantômes trompeurs dont leurs ſens ſont troublés
Quand le ſang allumé d'un feu qui l'empoiſonne
Au retour du Printems dans leurs veines bouillonne ?
Jadis nos ſens plus vifs dans la ſaiſon des fleurs
Se ſentoient excités par les mêmes chaleurs,
Mais de trente Printems la ſageſſe eſcortée
De jour en jour s'opoſe à leur fougue indomtée.
Pour ceux de qui l'Eté fait mûrir la Raiſon,
Le Printems & l'Hiver ſont la même ſaiſon.

* SONNET,

A Mr. LE MARQUIS DE LA FARE.

*Imité d'une Epigramme de l'*Anthologie.

L'Autre jour la Cour de Parnaſſe
Fit aſſembler tous ſes Bureaux,
Pour juger au raport d'*Horace*
Du prix de certains Vers nouveaux.

Après maint Arrêt toujours juſte
Contre mille ouvrages divers,
Enfin le Courtiſan d'*Auguſte*
Fit raport de vos derniers vers.

Auſſitot le Dieu du Permeſſe
Lui dit : Je connois cette piéce ;
Je la fis en ce même endroit.

L'Amour avoit monté ma Lyre ;
Sa Mére écoutoit ſans mot dire.
Je chantois : *La Fare* écrivoit.

* *Ce* Sonnet *eſt le même que l'*Epigramme *de la pag. 393. où le treiziéme Vers manquoit.*

CHANSON.

SOrtez de vos retraites ;
Acourez, Dieux des Bois,
Au ſon de nos Muſettes
Accordez vos Hautbois.
Chantez l'objet que j'aime ;
Secondez mes déſirs,
Et rendez le Ciel même
Jaloux de mes plaiſirs.

Dans ce lieu ſolitaire
Iris eſt de retour.
Déeſſe de Cithére,
Célébrez ce grand jour.
Rapellez ſur ces rives
Les Amours envolés,
Les Graces fugitives,
Et les Ris exilés.

Reprenez, belle *Flore*,
Vos premières couleurs.
Couronnez vous encore
Des plus brillantes fleurs.
Joignez vous à Pomone
Pour embellir nos champs;
Et prêtez à l'Automne
Les beaux jours du Printems.

✿✿✿

Sous ces tendres feuillages
Venez, petits Oiseaux;
Accordez vos ramages
Au murmure des eaux.
Chantez l'objet que l'aime;
Secondez mes desirs,
Et rendez le Ciel même
Jaloux de mes plaisirs.

* CHANSON.

PAr un baiſer ravi ſur les lévres d'*Iris*,
De ma fidéle ardeur j'ai dérobé le prix ;
Mais ce plaiſir charmant a paſſé comme un ſonge.
Ainſi je doute encor de ma félicité.
Mon bonheur fût trop grand pour n'être qu'un menſonge ;
Mais il dura trop peu pour une Vérité.

CHANSON

A MADAME

LA PRINCESSE DE CONTI.

Sur un bruit qui s'étoit répandu, que le Roi de Maroc étoit devenu amoureux d'Elle ſur ſon Portrait.

VOtre beauté, grande Princeſſe,
Porte les traits dont elle bleſſe
Juſques aux plus ſauvages lieux.
L'Afrique avec vous capitule ;
Et les Conquêtes de vos yeux
Vont plus loin que celles d'*Hercule*.

* *Cette Chanſon fait la premiére Strophe de la* Cantate premiére, *qui eſt ci-deſſus, pag.* 135.

FRAGMENT D'UNE ODE.

FRance, à ces images illuſtres,
Reconnoi ce Roi glorieux,
Eprouvé durant tant de luſtres
Par des ſuccès victorieux.
Rapelle ces Tems qu'on admire;
Ces Tems qui de ton ferme Empire
Font encor l'immortel apui,
Où par lui la fortune altiére
Triomphoit de l'Europe entiére
Sans pouvoir triompher de lui.

Déja le Rhin ſur ſes deux rives
Voioit floter nos étendarts.
La Sambre, la Meuſe captives
Nous abandonnoient leurs remparts.
La Terre, les Vents, & Neptune
Avoient vu marcher la Fortune
Sous nos pavillons déploiés:
Et vingt ſuperbes Citadelles
Voioient encor les étincelles
Sortir de leurs murs foudroiés.

*EPIGRAME.

LE bon Viellard qui brula pour Batille,
Par Amour ſeul étoit ragaillardi.
Auſſi n'eſt-il de chaleur plus ſubtile
Pour réchaufer un Vieillard engourdi.
Pour moi qui ſuis dans l'ardeur du Midi,
Merveille n'eſt que ſon flambeau me brule.
Mais quand du Soir viendra le crépuſcule,
Tems où le cœur languit inanimé;
Du moins, Amour, fai moi bailler cédule
D'aimer encor, même ſans être aimé.

* *cette* Epigramme *eſt la même que celle de la pag.* 351. *où le* 4e. *vers manquoit.*

†EPIGRAME.

SUr leurs ſantés un Bourgeois & ſa femme
Interrogeoient l'Opérateur *Barri*,
Lequel leur dit: Pour vous guérir, Madame,
Baume plus ſur n'eſt que votre Mari.
Puis ſe tournant vers l'Epoux amaigri,
Pour vous, dit-il, Femme vous eſt mortelle.
Las! dit alors l'Epoux à ſa femelle,
Puiſqu'autrement ne pouvons nous guérir,
Que faire donc? Je n'en ſais rien, dit elle,
Mais par ſaint Jean, je ne veux point mourir.

† *Cette* Epigramme *eſt la même que celle de la pag.* 355. *où le* 7e *vers manquoit.*

EPIGRAME.

ELle a, dit-on, cette bouche & ces yeux
Par qui d'Amour *Pſiché* devint Maîtreſſe.
Elle a d'*Hébé* l'air jeune & gracieux,
La taille libre, & l'air d'une Déeſſe.
Que dirai plus? On vante ſa ſageſſe:
Elle eſt polie & de doux entretien,
Connoit le monde, écrit, & parle bien;
Et de la Cour ſait tout le formulaire.
Finalement, il ne lui manque rien,
Fors un ſeul point. Et quoi? Le don de plaire.

EPIGRAME.

UN Magiſter s'empreſſant d'étoufer
Quelque rumeur parmi la populace,
D'un coup dans l'œil ſe fit apoſtropher,
Dont il tomba, faiſant laide grimace.
Lors un Frater s'écria, place, place;
J'ai pour ce mal un baume ſouverain.
Perdrai-je l'œil, lui dit Meſſer Pancrace?
Non, mon Ami; je le tiens dans ma main.

* EPIGRAME.

LES DEUX ROSAIRES.

D'Un jeune Gars contrit à deux genoux,
Frére *Remi* confeſſoit le Péché :
Pére, dit-il, j'ai fait cela ſix coups.
Six coups ? Oh ! oh ! quel Garçon débauché !
Enſuite aiant ſon tarif épluché,
Pour un Roſaire abſous il le quitta.
Vint un ſecond, qui de neuf ſe vanta ;
Sa Taxe fut d'un Roſaire & demi.
Mais le dernier troubla Frére *Remi* ;
Car il avoit onze fois fait le cas.
Onze ! Parbleu, mon compte n'y vient pas :
Ce nombre n'eſt dans mes Capitulaires.
Lors le Frater, calculant par ſes doigts,
Morbieu, dit-il, voilà bien des miſtéres ;
Alez le faire encore une autre fois,
Et vous direz puis après deux Roſaires.

* *Cette* Epigramme *eſt la même que celle de la pag.* 362. *où le* 5e. *le* 13e. *& le* 14e. *vers manquoient.*

*EPIGRAME.

EN ſon lit une Damoiſelle
Atendoit l'inſtant de ſa mort.
Un Capucin brulant de zéle,
Lui dépéchoit ſon paſſeport.
Puis il lui dit pour réconfort,
Conſolez vous, Ame fidelle;
La Vierge eſt là qui vous apelle
Dans la Sainte Jérûſalem.
Dites trois fois pour l'amour d'Elle,
Domine ſalvum fac Regem.

* *cette* Epigrame *eſt la même que celle de la page* 352. *où le cinquiéme vers manquoit.*

EPITAPHE.

CI git l'Auteur d'un gros Livre,
Plus embrouillé que ſavant.
Après ſa mort il crut vivre;
Et mourut dès ſon vivant.

FIN.

511270